

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

LE BRACELET DE CORAIL

(AU COMPLET)

Par DANIELLE D'ARTHEZ

SOMMAIRE :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE. — COURRIER DU MOIS, par *Jacques Le-franc*. — PARTIE DE PLAISIR, par *Adolphe Ribaux*. — UN MEETING, (monologue) par *Paul Croiset*. — LE BRACELET DE CORAIL, (roman) par *Danielle d'Arthes*. — LE PIANO ANCIEN, par *Gustave Geffroy*. — UNE LÉGENDE, par *Anonyme*. — LA MODE, par *Emma*. — BANCROCHE, par *N. S. de Forge*. — PENSÉES ETC., ETC.

Abonnement, avec prime, - - \$1.00 Par An.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la Consommation. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours. —————

— PRÉPARÉ PAR —

J. E. W. LECOURES, Pharmacien,

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de **25c.** en timbres.

A. SCOTT & CIE

HORLOGERS & BIJOUTIERS
OPTICIENS —————

1543 Rue Ste-Catherine, & MONTREAL, Can.

SPECIALITE

Bijoux faits a Ordre et Reparations de tous Genres

A des Prix Raisonables.

UNE VISITE AU MAGASIN EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITÉE

On se charge de réparations de Bijouteries et Montres pour les personnes en dehors de la ville. Envoyez les articles par poste ou express et faites enregistrer les objets envoyés.

PER
8-139

J. O. FILLEAD,
LIBRAIRE,
87 RUE BUADE 27
QUEBEC

LA BONNE LITTÉRATURE PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

REVUE LITTÉRAIRE,
MONDAINE,
MUSICALE, Etc.

RECUEIL D'ARTICLES SUR TOUS LES SUJETS
FOURNIS PAR LES
Meilleurs Auteurs CANADIENS et FRANÇAIS
CONTEMPORAINS

Abonnement, avec prime, - - \$1.00 Par An.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



La Bonne Littérature Française

JUIN 1897

Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....	
COURRIER DU MOIS.....	JACQUES LEFRANC
PARTIE DE PLAISIR.....	ADOLPHE RIBAUX
UN MEETING (monologue).....	PAUL CROISSET
LE BRACELET DE CORAIL (roman).....	DANIELLE D'ARTHEZ
LE PIANO ANCIEN.....	GUSTAVE GEFFROY
UNE LÉGENDE.....	ANONYME
LA MODE.....	EMMA
BANCROCHE.....	N. S. DE FORGE

PENSÉES, ETC, ETC.



CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

Si on pouvait encore prendre au sérieux les efforts et les travaux de la diplomatie européenne, à l'heure où nous sommes, après les terribles éclaircissements que la guerre gréco-turque vient de projeter sur la situation, on se dirait que cette diplomatie a fait une étrange faillite. Il est hors de doute qu'elle s'est trouvée inférieure aux circonstances, soit par la faiblesse relative des hommes qui la représentent, soit par la faiblesse de son organisation propre ; qu'elle a été "roulée" et bafouée par les événements ; qu'elle est vaincue sur son terrain et à sa manière, vaincue par les difficultés de l'écrasant problème dont elle avait la charge, et qu'en un mot elle a fait banqueroute.

On peut se demander par quelle suite d'incroyables guignons les diplomates échouent sur tous les points successifs où ils portent la main. Cette malchance invariable fait rire, puis rêver, puis frémir. Il est impossible d'être tellement et constamment malheureux, quand on représente les six plus grands gouvernements du monde et qu'on dispose de forces et de ressources sans égales ! Le résultat d'ensemble est maintenant sous nos yeux : la Thessalie occupée par le Turc, l'Attique menacée d'invasion par les légions d'Asie et d'Arabie.

Les effets inattendus de la politique humaine se renouvellent sans cesse, les surprises de l'histoire ne se comptent pas. Mais on en avait pas encore vu une qui fût, à ce degré, étourdissante et littéralement renversante. Il s'agissait pour l'honneur de l'Europe d'obtenir — s'il y a en effet une Europe et si, en effet, elle prétend à une sorte de magistrature morale sur l'Orient — il s'agissait d'obtenir réparation des massacres de centaines de mille créatures humaines, de montrer au pays du Zeitoun et jusqu'au bord du lac de Van que l'Europe n'est pas absolument un vain nom, et que, grâce à elle, une certaine image de paix, d'équité et d'espérance peut encore être entrevue planant sur cette terre d'Asie mineure, prolongement de la terre d'Europe.

Or, voici le résultat de trois ou quatre mois d'un travail ininterrompu : comme on a pu empêcher le Turc d'exercer les ravages de sa politique de fer et de feu jusqu'aux confins de la Perse, il s'est rabattu sur l'Europe, et c'est la Thessalie qui est maintenant le champ de ses victoires. On voulait obtenir quelque réparation verbale du sang versé aux rives lointaines du lac de Van : c'est maintenant le sang grec et le plus pur sang d'Europe qui se mêle aux ondes du Pénée. Les cinq puissances ont fait tout ce qui dépendait d'elles pour irriter la bête de leurs piqûres agaçantes : elles n'ont rien fait pour la mâter ; elle se vautre à présent dans le sang de l'Hellade et de l'Europe. Telles sont les perspectives de ces choses historiques. Le reflux de Turcs et Turcomans, repoussés jadis par tant de combats, est revenu en bouillonnant jusqu'aux pieds des monts helléniques. Ah ! il s'agit bien des arméniens massacrés, des femmes violées dans les champs de Sassoun, pour lesquels l'Europe bavarde se soulevait en paroles, il y a quelques mois à peine. C'est l'existence de la Grèce qui est en question.

Voilà un revirement qui comptera dans l'histoire. Le grand seigneur — dont on estropiait le titre, en changeant une seule lettre, pour en faire un synonyme de meurtrier et d'assassin, dans les plaisanteries macabres de la France boulevardière — a une jolie revanche aujourd'hui sur toute la diplomatie européenne bernée et ridiculisée dans les siècles ! Il se rit bien des calembours et des calembredaines de l'Occident ! Pourquoi ne rétablirait-il pas le croissant dans Athènes ? Le Turc ne s'amuse pas à massacrer des mots et à violer des syllabes. Deux millions d'Hellènes peuvent être massacrés, dispersés et transportés : ce n'est que cinq ou six fois de plus qu'il y avait d'Arméniens, qui ont disparu et dont on ne retrouvera jamais la trace. Abdul Hamid va réincorporer l'Hellade à l'empire des Osmanlis. Pourquoi pas ? Ou il consentira généreusement à octroyer à la Grèce le régime de Samos, avec la garantie des puissances. La critique occidentale s'est évidemment trompée dans ses jugements sur Abdul-Hamid : nous devons le proclamer le restaurateur de l'empire des Osmanlis et l'un des plus grands politiques des temps modernes.

La Grèce défend aujourd'hui, comme toujours, la terre d'Europe et la civilisation d'Europe contre l'Asie. Et ce qui est incroyable, c'est que les Européens sont les

alliés et les complices de la barbarie asiatique contre l'Hellade. Tel sera l'aspect des choses dans la lointaine histoire que liront les Européens de l'avenir.

*
*
*

On commente beaucoup en Europe le don de dix mille francs fait par l'empereur Guillaume aux pauvres de Paris, à l'occasion de l'incendie du Bazar de la charité, et on veut y voir une nouvelle preuve du désir qu'à le souverain allemand de se rapprocher de la France pour combattre, de concert avec celle-ci, la politique anglaise en Afrique et particulièrement au Transvaal.

Nous ne savons si nous devons prendre au sérieux les intentions attribuées à Guillaume II, mais il est certain que le conflit entre l'Angleterre et le Transvaal menace de passer à l'état aigu. Nous avons dit que le cabinet de Londres a récemment adressé au président Krüger une note dans laquelle il énumérait ses griefs contre la république boer. Une réclamation diplomatique ne peut évidemment s'engager qu'à l'occasion d'un texte de traité violé et d'un principe de droit international méconnu. En l'espèce, le traité est la convention de Londres, et les droits, dont le gouvernement de Prétoria n'aurait pas tenu compte, sont ceux que cette même convention reconnaît aux citoyens britanniques émigrés au Transvaal.

Suivant la note anglaise, les violations de la convention de 1884 portent sur deux points : d'une part, l'article 4 interdit au Transvaal "de conclure quelque arrangement, ou traité, avec un Etat autre que l'Orange, sans que le dit traité ou arrangement ait été approuvé par le gouvernement britannique". Or, le cabinet de Prétoria a conclu deux traités, l'un avec les Pays-Bas, l'autre avec le Portugal, et a négligé en même temps d'en soumettre le texte à l'Angleterre. D'autre part, l'article 14 dispose que "tout étranger aura liberté entière d'entrer, de voyager, de résider, de commercer, de posséder des biens, etc..., sur le territoire de la république sud-africaine, à la condition de se conformer aux lois du pays". La note anglaise reproche au gouvernement transvaalien d'avoir, par ces lois récentes sur la presse, sur l'expulsion des étrangers, sur l'émigration, contrevenu à l'esprit de cette clause et imposé aux étrangers domiciliés au Transvaal ou se proposant d'y fixer leur résidence, des conditions nouvelles que la convention de Londres n'avait pas prévues, et qu'elle contredit.

A cette note, le gouvernement du Transvaal vient de répondre par une autre note qui ressemble à un défi. Dans cette note, dit une dépêche du Cap, le Transvaal réclame le droit de demander que les questions en litige soient soumises à des arbitres et aussi le droit de passer une loi sur l'immigration étrangère. Le gouvernement du Transvaal déclare formellement que, du moment que la convention de 1884 donne lieu à un litige, l'arbitrage est le meilleur moyen de régler la difficulté. En même temps, le gouvernement de M. Krüger se préoccupe avec un soin évident des conséquences d'un ultimatum, et la mission récemment annoncée du docteur Leyds en Europe n'est certainement pas étrangère à ce souci. On n'est pas fixé sur l'objet officiel du voyage du secrétaire d'Etat transvaalien ; mais on sait qu'il doit se rendre à Berlin et à Paris, et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour imaginer la teneur de la conversation qu'il aura avec les ministres des affaires étrangères d'Allemagne et de France.

En ce qui concerne les dispositions de l'Allemagne, M. Leyds est déjà amplement fixé. Le gouvernement de la république sud-africaine s'est attaché avec beaucoup d'habileté à se ménager les sympathies des centres politiques et financiers de Berlin, et il y a réussi. Cette préoccupation apparaît dans chacun de ses actes, et on en voit la preuve dans un contrat d'adjudication officielle où il est dit que, seules, des maisons allemandes seront autorisées à soumissionner pour la fourniture de l'éclairage électrique à la ville de Prétoria. D'autre part, l'Allemagne, qui possède dans l'Afrique orientale et au Damaraland des intérêts coloniaux considérables, ne saurait voir sans un profond déplaisir l'extension de l'influence britannique au delà du Vaal, et la conservation de l'Etat boer, dont l'amitié lui est acquise, et auprès de qui elle a tout pouvoir, est pour elle d'un prix singulier. Qu'on joigne à cela la rivalité commerciale, de jour en jour plus aiguë, qui l'écarte de l'Angleterre et l'on aura l'explication de cette violente campagne, que les journaux d'outre-Rhin mènent en ce moment contre la politique britannique dans l'Afrique du sud.

En réalité, les difficultés, localisées au début entre la Grande-Bretagne et le Trans-

vaal, menacent de dégénérer en un conflit anglo-allemand, et c'est là précisément ce qui fait le caractère en même temps que la gravité de la situation actuelle. La presse allemande revient, depuis quelques jours, avec insistance sur les avantages possibles d'une combinaison où l'Allemagne, la France et la Russie s'uniraient contre l'Angleterre ; elle ne craint même pas d'avancer que déjà les bases de cette alliance sont jetées.

*
* *

On mande de Washington : C'est un fait aujourd'hui incontesté que M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, a vivement protesté au nom du gouvernement français contre la remise en vigueur des droits de douane de 1890 sur les eaux-de-vie, les vins non mousseux, les liqueurs, etc., ainsi que le propose le bill Dingley voté par la chambre des représentants. L'ambassadeur de France à Washington, M. Patenôtre, a fait auprès du département d'Etat des démarches très pressantes, et cette protestation de la France semble avoir été prise en considération par la majorité des membres du comité des finances, au sénat.

On dit que les représentations de la France ont été appuyées en partie par le sénateur Wolcott. Avant son départ pour l'Europe comme membre de la commission du bi-métallisme, M. Wolcott a insisté auprès du comité des finances pour qu'il accorde quelques diminutions de droits sur les produits français, de façon à rendre plus facile en France la tâche de la commission du bi-métallisme.

Quoi qu'il en soit, il résulte de l'examen du chapitre du tarif relatif aux vins et aux liqueurs que l'on a fait, au sénat, les concessions demandées. En ce qui concerne les eaux-de-vie, les liqueurs, les vins, etc., le bill Dingley voté par la chambre rétablit les droits du tarif de 1890 ; dans quelques cas, il les augmente. On estime les recettes que produiraient ces droits, en se basant sur les importations de l'année dernière, à \$5,929,400, dont \$2,140,000 pour les vins non mousseux et \$652,000 pour les eaux-de-vie. Au contraire, avec les droits proposés par le comité des finances, lesquels sont à peu près les mêmes que ceux qui existent aujourd'hui, le revenu total provenant des eaux-de-vie, vins, spiritueux, liqueurs, etc., sera seulement de 4 millions 818,000 dollars, en prenant pour base les importations de l'année dernière, soit \$1,111,000 de moins que ne produiraient les droits votés par la chambre des représentants. Environ \$720,000 de cette diminution porteront sur les vins non mousseux, \$50,000 sur les liqueurs, absinthe, etc., et \$311,000 sur les eaux-de-vie et autres spiritueux.

*
* *

Des dépêches télégraphiques d'Allemagne, que les journaux des deux Amériques ont reproduites, annonçaient dernièrement que l'abbé Kneipp, l'auteur de *Ma Cure d'eau*, avait failli succomber à une grave maladie. La nouvelle était sinon absolument fautive, du moins exagérée. Voici ce que nous lisons dans le *Kneipp Journal*, de Bruxelles :

ECHOS DE WOERISHOFEN

Que les amis et les malades de Mgr Kneipp se rassurent. Les journaux politiques et autres ont annoncé la nouvelle de la maladie de notre illustre maître, mais, grâce à Dieu, Mgr Kneipp se porte bien à présent ; il a souffert, il est vrai, d'une forte bronchite gagnée en assistant aux funérailles d'un de ses confrères par un temps froid et humide. Mais sa robuste constitution, soutenue par un traitement spécial à l'eau froide, a eu bien vite raison de ce mal. Malgré ses 77 ans, Mgr Kneipp donne aujourd'hui régulièrement ses conférences à la grande joie des nombreux kneippistes qui résident actuellement à Woerishofen.

—:O:—

L'importance du mal qu'on nous fait ne constitue pas le degré de l'injure ; le plat de sabre outrage plus que le tranchant.

Adolphe d'HOUDETOT.

COURRIER DU MOIS



Il y a peu de temps, il y eut ce terrible sinistre de la *Ville de Saint-Nazaire*. On sait que ce paquebot, rencontrant une épave flottante, fut éventré par elle. Il coula à pic.

Pareil fait vient de se produire de nouveau,—mais heureusement la catastrophe, cette fois, a eu de moins épouvantables conséquences.

Ces épaves que les navires ont à redouter dans leur marche, et qui forment de véritables écueils mouvants, se rencontrent souvent à la surface des océans ; les marins leur ont donné un nom tragique, à la suite des accidents nombreux qu'elles ont causés ; ils appellent ces débris flottants " les vaisseaux-fantômes ".

A cette appellation, il semble qu'on entende le titre d'une des vieilles légendes qui sont toujours en honneur dans le pays breton. Le vaisseau-fantôme, n'est-ce pas ce sinistre navire qui, en novembre, au moment du " coup de vent des morts ", comme disent les pêcheurs, apparaît soudain sur la mer, ayant à son bord tous les marins trépassés ? Une légende raconte que, le jour de la Toussaint, tous ceux qui ont péri dans les flots sont soudain réveillés par le son des cloches ; arrachés aux profondeurs marines, ils montent, par processions, à la surface ; ils errent sur la crête des vagues ; alors, passe un immense navire qui les recueille tous afin de les conduire vers une île lointaine où ils recevront enfin une sépulture en terre ferme. Dans presque tous les villages de pêcheurs, on verra cette lugubre histoire, et ce n'est pas sans émotion qu'on évoque ce vaisseau-fantôme, chargé de passagers invisibles, et que poussent, dans la nuit noire où passent les épouvantes, les terribles rafales du " vent des morts ".

* *

Mais le vaisseau-fantôme de la légende n'a jamais été rencontré,— et pour cause. Il n'en est pas de même de ceux dont, partout, les services de la navigation ont à s'occuper. Et, malheureusement, ils n'ont point pour mission de recueillir les victimes de la mer ; bien au contraire, ils ne demanderaient pas mieux que d'en augmenter le nombre.

D'où viennent ces épaves redoutables ? De navires coulés par la tempête, fracassés par un cyclone, ou que leurs équipages affolés ont abandonnés à la suite d'un abordage ou d'un incendie. En peu de temps, le puissant paquebot a sombré, et c'est alors que la mer commence son travail de destruction, émiettant l'immense construction et roulant ses débris à l'aventure.

Rien que pour la période de 1887 à 1891, le registre du Bureau hydrographique de New York a enregistré 625 épaves de ce genre. Et il a été impossible de savoir de quels naufrages elles provenaient. D'après les déclarations faites par les capitaines, 38 navires s'y sont heurtés, sur lesquels 8 ont failli sombrer et 6 ont péri. Et qui pourrait affirmer que d'autres navires n'ont pas été les victimes de ces vaisseaux fantômes ?

* *

On se demandera pourquoi ces terribles écueils flottants ne sont pas supprimés. C'est qu'à la vérité la chose n'est pas facile. La mer est grande, et ces épaves, errant au gré des courants, vont dans tous les sens, parcourent de très grandes distances, et sont, par suite, à peu près insaisissables.

On ne peut donc guère les aborder.

En 1889, à la conférence maritime internationale de Washington, on avait émis l'idée d'équiper un navire à vapeur spécial qui aurait fait une ronde incessante sur l'Océan et dont la mission aurait été de réduire en morceaux, au moyen d'un explosif, tous les vaisseaux-fantômes qu'il rencontrerait ou qu'on lui signalerait ; mais cette idée n'a point paru réalisable.

Cependant, il y a quelque chose à faire. Le danger que courent tous les navires en présence des vaisseaux-fantômes est trop évident pour qu'une entente commune ne

s'établisse pas en vue de les détruire. Il y a deux façons de s'y prendre : ou donner à tous les navires, sans exception, la consigne de réduire en miettes les épaves qu'ils rencontreront sur leur route, ou charger un certain nombre de navires de guerre des diverses nations européennes et américaines de poursuivre les vaisseaux-fantômes et de les anéantir.

Il n'est pas toujours nécessaire que l'épave soit énorme pour être dangereuse. Les grands navires, colosses de la mer, doivent se défier de tous les heurts. C'est sur l'Océan qu'il est utile de modifier un peu la moralité de la fable célèbre et dire : " On doit craindre toujours un plus petit que soi ! " L'exemple du naufrage de l'*Orégon* est là pour le prouver. L'*Orégon* était un paquebot de 152 mètres de longueur, jaugeant 7,000 tonneaux. Il se trouvait devant New-York, par un beau temps, quand il fut abordé par une petite goélette en bois qui paraissait n'être qu'un jouet d'enfant à côté de lui. Et, pourtant, ce ne fut pas la petite goélette qui périt dans la collision, ce fut le magnifique *Orégon* : il coula net !

Pour démontrer mieux encore le péril que font courir aux navires les moindres épaves, on a cité ce qui s'est passé en Amérique il y a quelques années.

On avait eu l'idée de constituer d'énormes trains de bois formés de troncs d'arbres cerclés par des chaînes et de les transporter d'un point à un autre par flottaison. On fit comme on l'avait projeté, et l'on remorqua ces énormes radeaux. Mais la tempête vint les disloquer, brisa les chaînes et éparpilla les troncs d'arbres, qui furent pendant longtemps—ils le sont peut-être encore—un fléau pour les navigateurs de l'Océan.

Poussés par les vagues, ils venaient frapper les vaisseaux comme des catapultes : ainsi font les poutres ou les mâts provenant des navires naufragés.

On comprend donc l'intérêt qu'il y a à purger la mer de ces épaves menaçantes ; tous les capitaines de navires, toutes les compagnies de navigation, toutes les compagnies d'assurances maritimes trouveraient leur profit à leur donner la chasse.

On augmenterait ainsi la sécurité des grandes routes commerciales de la mer, où les vaisseaux-fantômes jouent le même rôle que les bandits sur les grands chemins terrestres.

* * *

Epaves, ils le sont un peu, ces survivants de la mémorable défense de Bitche qui se sont réunis ces jours derniers. Epaves des jours héroïques où ils montrèrent ce que peut la foi patriotique. Leur chef était ce brave colonel Teyssier, aujourd'hui âgé de soixante-seize ans, qui répondait aux Allemands, le sommant de se rendre :

—Un Français ne se rend pas sans combattre !

Pendant huit mois, Bitche résista.

Et plusieurs semaines même après la signature de la paix, le drapeau tricolore flottait encore sur ses murailles.

L'un des survivants de ce siège, le colonel Wilbois, a dit :

" Nous avons donné un exemple. Rappelons-nous les citoyens qui, pendant que tout croulait autour d'eux et que leurs maisons brûlaient, ne pensaient qu'à nous crier : " Donnez nous des armes ! " Si à toutes les sommations de l'ennemi on avait partout répondu : " Le règlement militaire nous empêche de nous rendre ! " on n'aurait fait que le devoir. Et le devoir nous oblige à nous défendre jusqu'à la mort ! "

" Jusqu'à la mort ! " c'était aussi le cri de ces soldats de Bretagne dont le monument élevé à Nantes rappelle la bravoure.

Ils ont attendu vingt-six ans l'hommage qu'on leur devait. Le Ministre de la Marine les a glorifiés dans un éloquent discours. Il a rappelé que c'est un marin, le capitaine de vaisseau Gougeard, qui les commandait.

Il a dit :

" En 1870, lorsque la France envahie fit appel à tous ses enfants, nous sommes descendus de nos vaisseaux pour venir combattre à côté de nos frères malheureux. C'est alors que nous nous sommes rencontrés à l'armée de Bretagne sous les ordres d'un chef intrépide, —j'ai nommé notre général, l'héroïque Gougeard. Fanatisés par son exemple, groupés par son énergique volonté, c'est vous, débris de nos régiments décimés, mobiles, mobilisés, volontaires de l'Ouest, francs-tireurs, —c'est vous, dis-je, qui avez eu l'honneur de chasser l'ennemi du sommet du plateau d'Auvours ! Abordé de front par les

volontaires de l'Ouest et les mobiles, attaqué sur son flanc par le colonel d'Aguet à la tête des mobilisés de la Loire-Inférieure, l'ennemi est ébranlé ; encore un effort, et le plateau est à nous. "Allons, s'écrie Gougeard, en avant pour la Patrie !" Et ces paroles élevèrent les colonnes d'assaut. L'ennemi, abordé à la baïonnette, abandonne ses positions. Ivre l'Evêque est sauvé du bombardement."

Le général Chanzy, apprenant ce brillant succès, écrivait le soir même à Gougeard : "Vous avez rendu un grand service à l'armée en chassant l'ennemi du plateau d'Auvours ; je vous remercie pour aujourd'hui et compte sur vous pour demain."

* * *

Cette éloquence militaire est simple. Et, peut-être à cause de cela, elle va droit au cœur ; elle ne se trompe pas. On n'en peut pas dire autant de celle de bien des orateurs qui se rendent parfois ridicules.

On s'est amusé à relever quelques-unes de leurs bévues.

Voici d'abord une phrase de M. Pourquery de Boisserin, à la tribune de la Chambre : "Votre main gauche sait peut-être ce que fait votre main droite, mais elle ne le dit pas !" En voici une autre de M. de Bruyn, ministre belge de l'Agriculture : "L'éta-lon brabançon sera la poule aux œufs d'or de la Belgique !" Du président Bérard des Glageux, à un accusé : "Vous avez de bons antécédents ; je ne vous en fais pas un reproche !"

Ces erreurs de langue s'expliquent souvent par l'improvisation ; mais que dire des bévues commises par les écrivains ?

En voici quelques exemples assez réjouissants :

D'abord, Ponson du Terrail avec son fameux : "Ah ! s'écria-t-il en portugais," Puis, c'est M. Francisque Sarcey : "On désirerait dans le *chant* de Mlle Gilberte un peu plus de légèreté de main." De M. François Coppée.

"O Pompéiens, mettez l'oreille contre terre ;
Comme elle est chaude...."

D'où il suit que les Pompéiens ont l'oreille chaude.

De M. Hugues Le Roux : "Il a fait 1,200 kilomètres en chameau". De M. Octave Mirbeau : "Les gardons et les chevennes, poissons terriens s'il en fut". En est-il donc ? Du même : "D'inutiles et inallaitables mamelles". Allaiter des mamelles, quelle singulière opération !

Il y a aussi le fameux :

"D'une main il brandissait un revolver, et de l'autre, il lui dit..."

D'un journal, cette histoire de pirates au Tonkin :

"Doi-van reconnu Ngoc qui avait combattu contre ses bandes et qu'il avait lui-même blessé dans le ventre d'une balle de revolver qui n'avait pu être extraite et dont il avait rançonné la fille."

Rançonner la fille d'une balle qu'on ne parvient pas à extraire, c'est un chantage qui ferait honte aux chirurgiens les plus dénués de scrupules. Mais il y a mieux. C'est cette phrase d'un romancier :

"Les réverbères qui n'existaient pas encore rendaient la nuit plus obscure."

Ces romanciers ! ils ne reculent devant rien pour nous intéresser, et l'un d'eux écrivait :

"La vieille femme au moment où le bandit apparut, tenait une lanterne sourde ; la terreur la rendit muette !"

Voilà qui est saisissant, n'est-ce pas ?

JACQUES LEFRANC.

—:o:—

Pour être heureux, vivons cachés.

LA FONTAINE.

Le pessimisme est le vaccin de la déception.

Edmond THIBAUDIÈRE.

Partie de plaisir

Ce lundi — premier du mois — jour de paye et de flânerie, les trois jeunes gens avaient pris à la Chaux de-Fonds le train de neuf heures à destination d'Auvernier, où les attirait une alléchante partie de plaisir.

C'était le plein été, et la matinée était magnifique.

Résolus à se bien amuser, les trois compères, des fenêtres du wagon, guettaient impatiemment l'apparition du lac, qui bientôt resplendit, d'un bleu superbe parmi le vert luxuriant des prés et des vignobles.

Les promeneurs battirent des mains, joyeux comme des écoliers en vacances.

Deux d'entre eux étaient de simples ouvriers horlogers ; l'autre, fils de patron, camarades d'école, au demeurant, et devenus fort bons amis, encore que Charles et Emile, sans prétention, eussent à compter avec un budget modeste, et que Léon jouât à l'élégant et eût la bourse toujours bien garnie.

Un peu après onze heures, ils atteignaient Auvernier, et leur premier soin était de commander un copieux dîner à l'Hôtel-du-Rivage

— Pour midi, monsieur Pascal, n'est-ce pas ? dit Léon.

Et à ses compagnons :

— D'ici là, nous avons le temps de faire un tour !

Lentement, ils se mirent à marcher sur la plage, ramassant de menues coquilles, s'amusant des petits poissons qu'on voyait frétiler dans l'eau transparente.

Les panaches argentées des roseaux commençaient à pointer ; de grosses touffes de menthe sauvage étaient fleuries. Ça et là apparaissait, délicieusement gracieux et frêle, un iris jaune. Cette végétation en désordre était charmante, d'une vigoureuse fraîcheur.

Les jeunes gens bavardaient :

— Joli coin, cet Auvernier !

— Comme l'eau est tiède !...

— Si nous prenions un bain ?

— Oui, oui, un bain !

Et de rire..

— Hou ! hou ! hou !

Le trio s'arrêta.

Devant eux avait bondit un affreux chien mouton, rongé de gale ou de quelque autre maladie de peau, vieux et répugnant, avec des yeux expressifs qui disaient le dévouement, la bonté, la tendresse.

Mais les jeunes gens ne virent que sa mine déplaisante, et comme le toutou, assis sur son derrière, continuait à aboyer, — un petit aboiement qui pouvait tout aussi bien être un souhait de bienvenue et un gracieux bonjour qu'une marque de méchanceté, — brutalement ils le repoussèrent à coups de canne.

— Oh ! la sale bête !

Le chien, — indigné peut-être de voir ses avances si mal accueillies, — aboya plus fort.

— La sale bête ! répéta Léon.

— Regardez ces yeux rouges et chassieux ! Et cette bouche baveuse ! Une sale bête, ma foi, oui !

— Et ce qu'il a l'air mauvais !

— Un chien errant, sans doute, abandonné peut-être par quelque troupe de saltimbanques !

Autour d'eux, l'animal courait, essayant toujours de s'approcher, et remuant fébrilement la queue.

— Ah ! çà, reprit Léon, est-ce qu'il ne va pas nous laisser tranquilles ? Je n'aime pas ces chiens inconnus ! Sait-on jamais s'ils ne sont point enragés ?... D'ailleurs, celui là me dégoûte, positivement !... Et l'envie me prend de lui flanquer une balle dans la tête !

De sa poche, il tirait un mignon revolver, un joujou, à crosse finement incrustée de nacre et d'argent, souvenir des dernières étrennes.

- Tout de même, hasarda Emile, s'il avait par ici un propriétaire ? ...
 — Mais tu ne l'as donc pas regardé ? ... qui donc s'empêtrerait de ce monstre-là ?
 — Le fait est qu'on ne peut guère être plus vilain !
 — Vrai ! ça m'amuserait de lui envoyer ce petit morceau de plomb !
 — Vas-y, alors !

Le chien s'avançait, confiant, persuadé qu'il y avait eu malentendu, et qu'on allait lui rendre justice.

— Ne voyez-vous pas qu'il cherche à nous mordre ? ... Eh bien ! voilà qui le calmera !

Et résolument, le joli jeune homme fit jouer la détente. Presque pas de fumée, un bruit léger. Le chien poussa un hurlement, roula sur lui-même, se releva, fit quelques pas, hurlant de nouveau, s'abattit encore.

— Il a son compte, je crois, dit Léon ; mais qui est celui-là ?

II

D'une cahute à demi-cachée par de grands roseaux, un homme avait surgi, vieux, maigre, barbe et cheveux presque blancs, l'air misérable ; un regard, et il comprit ce qui venait de se passer.

— Mon chien ! ... vous avez tué mon chien !

La bête l'avait aperçu et se traînait vers lui, péniblement, gémissante, avec derrière elle une trace rouge sur le sol ; le vieux s'agenouilla, l'attira contre sa poitrine, de son mouchoir essaya d'étancher la plaie.

— Fidèle ! ... mon bon, mon cher Fidèle ! ... Oui, c'est moi, ton maître ! ... Et je vais te guérir ! ...

Le chien tournait les yeux vers lui, et ils avaient maintenant un regard humain, si rempli de douleur et d'amour, que les jeunes gens se sentirent remués dans l'âme. Puis, tout à coup, une convulsion contracta le corps de Fidèle. Il poussa un dernier gémissement, allongea une patte sur la main de son maître, comme pour lui demander secours, et s'affaissa, inerte.

— Il est mort ! ...

Menaçant, l'homme s'était dressé :

— Ah ! bourreaux ! ...

— Ce chien courait autour de nous d'un air inquiétant, dit Léon, mal à l'aise... A le voir si minable, j'ai cru qu'il n'appartenait à personne... C'est une regrettable erreur...

— Une si gentille bête ! ... Il n'y avait qu'à regarder ses yeux pour comprendre qu'on ne devait rien craindre de lui... Et parce qu'il n'était pas joli, joli, nul ne pouvait l'aimer ? ... Ah ! vous êtes un fier mauvais drôle, vous !

— Je m'appelle Léon Valneuve... Mon père est gros fabricant d'horlogerie à la Chau-de-Fonds... Ménagez un peu vos termes, s'il vous plaît !

— Vous êtes un fier mauvais drôle ! Je l'ai dit et je le répète ! Et votre père serait bien le roi de Prusse que je ne vous estimerais pas davantage ! ... Oh ! je ne porterai pas de plainte, soyez tranquille ! ... Je sais que cela ne servirait à rien, que vous êtes riche et que je suis pauvre, et qu'on trouverait moyen de vous donner raison. Mais c'est honteux et lâche ce que vous avez fait là... et j'ai le droit de vous le cracher à la figure, Dieu merci !

Le charmant Léon bondit sous l'insulte et allait s'élançer... Quelque chose le retint... Oh ! l'étrange chose ; une petite piqûre dans la poitrine, la conscience qui n'était pas tout-à-fait en repos.

— Je regrette, balbutia-t-il... mais enfin qui pouvait savoir ?

Et, sortant son porte-monnaie :

— On vous le paiera, votre chien ! ...

Les épais et broussailleux sourcils du vieux se froncèrent, et il eut un geste de protestation violente :

— On vous le paiera ! ... Voilà bien un mot de riches, qui croient pouvoir tout réparer avec de l'argent ! ... Ma femme, mes enfants sont morts ; je suis seul au monde,

sans autres ressources que mon piètre gain de pêcheur... Ce chien était pour moi un ami ; il m'aimait, me comprenait... Voilà douze ans que nous ne nous sommes quittés... Tout cela, me le paierez-vous aussi?...

Et, méprisant, avec deux grosses larmes coulant sur ses joues tannées, l'homme se baissa, prit dans ses bras le cadavre de Fidèle, s'en fut vers la cabane, et d'un accent indigné, où grondait une révolte, à plusieurs reprises on l'entendit murmurer :

—Sans cœur ! sans cœur ! sans cœur !

III

Midi était là.

Silencieux, gênés, les trois jeunes gens gagnèrent l'Hôtel-du-Rivage, où leur repas était commandé.

Pas méchants au fond, mais légers, en goguette d'ailleurs ce jour-là, ils n'avaient vu qu'une plaisanterie dans ce qui maintenant leur apparaissait comme un acte cruel. Une si vilaine bête, malade, dégoûtante, ne semblait-il pas bien fait de l'exécuter, et pouvait-on soupçonner que quelqu'un tint si sérieusement à elle ? Au surplus, le mal était fait ; pas moyen d'y remédier. Ah ! le vieux se consolera vite !

Le bon dîner vint mettre fin aux regrets des promeneurs.

On les avait servis sur la terrasse, délicieusement enguirlandée de vigne-vierge, de jasmins, de roses grimpantes, et d'où la vue s'étendait librement sur le lac, qui, à cette heure, sous l'ardeur du soleil au zénith, resplendissait d'une clarté presque aveuglante.

—Après tout, nous n'avons commis aucun crime ! dit Charles Thorel, en débouchant une nouvelle bouteille après bien d'autres.

—Si ce vieux tenait tant à son gâleux de chien, il n'avait qu'à le garder à l'attache ! ajouta Emile Chifferli.

Et le coquet Léon de conclure, en relevant ses jolies boucles, comme pour écarter toute pensée pénible :

—Bah ! n'y pensons plus !

Le généreux vin rouge pétilla dans les verres, on trinqua—puis, le café et les liqueurs furent apportés.

Le moment d'après, dans les béatitudes de la digestion, dans la fumée bleue d'excellents cigares, les trois amis avaient oublié l'aventure du matin, revenus tout au plaisir de ce jour de vacances.

On était bien, en effet, sur cette terrasse, parmi la verdure et les fleurs. Des hirondelles gazouillaient, de temps à autre passait un papillon. Et chacun des jeunes gens avait piqué une rose à sa boutonnière.

Cependant, ils n'étaient pas venus jusque-là rien que pour déjeuner ; une promenade en bateau était le complément indispensable de leur excursion.

Ils réclamèrent l'addition, payèrent, en annonçant que probablement ils reviendraient souper, puis de nouveau descendirent sur la plage.

—Trouverons-nous seulement un bateau convenable ? observa Charles Thorel, inspectant du regard les alentours.

—Je ne vois guère que des "loguettes" de pêcheurs, dit Emile.

—Nous avons oublié que l'hôtel possède une chaloupe à lui, qui se loue volontiers aux clients ! s'écria Léon ; attendez-moi deux minutes !

Deux minutes après, il revenait, accompagné de l'aubergiste, qui interrogeait curieusement le ciel.

—Cher monsieur Pascal, disait Léon, vous voulez rire ! Regardez ce ciel bleu, ce magnifique soleil ! Il n'y aura pas le plus petit orage aujourd'hui !

—Hum ! je n'en répondrais pas ! répondit l'hôtelier, qui continuait à interroger l'horizon... La chaleur est trop forte... Et voyez là-bas ce nuage blanc !...

—Repartir sans avoir fait une partie de bateau, jamais de la vie ! s'écrièrent avec ensemble les trois jeunes gens.

—Notre lac est traître, et ménage parfois de terribles surprises... Au moins, saurez-vous manier la chaloupe ?

—Comme si c'était difficile !

—On peut trouver quelqu'un pour vous accompagner...

—Ah ! ça, nous prenez-vous pour des gamins ?

Le patron s'inclina :

— Soit, allez !... Mais soyez prudents, ne vous éloignez pas trop... Et surtout, surtout, gardez-vous de monter la voile !

— Ne craignez rien ! Nous n'irons pas plus loin que Cortaillod. Dans trois heures d'ici, vous nous verrez revenir sains et saufs, avec un appétit féroce !

Et, riant, ils entrèrent dans la chaloupe.

Charles et Emile prirent les rames, Léon se plaça au gouvernail.

L'hôtelier, un instant, les regarda manœuvrer, leur cria un : " Beaucoup de plaisir ! " et rentra chez lui.

IV

Ah ! le merveilleux après-midi ! L'air était plein de vibrations lumineuses, le lac tout d'or, le vignoble, les prairies, les montagnes baignaient dans une clarté féerique. Certains détails se remarquaient sur la rive opposée : le toit de la ferme, un clocher scintillant. Les grandes Alpes seules restaient un peu voilées, mais vers le soir, sans doute, elles apparaîtraient dans toute leur gloire, colorées de topaze, de pourpre et d'améthyste.

— Hardi, garçons, hardi !

D'un rythme inégal, les rames battaient l'eau calme. Car Charles et Emile, en réalité, ignoraient le maniement d'un bateau, et Léon dirigeait le gouvernail à peu près aussi maladroitement. Tous trois, du reste, se croyaient de parfaits navigateurs.

— Nous marchons bien lentement ! dit Léon tout-à-coup, et il y a encore une distance jusqu'à Cortaillod ! En dépit des recommandations de ce peureux de Pascal, hissons la voile, voulez-vous ? La brise se lève, et nous allons filer délicieusement !

Un peu fatigués déjà, Charles et Emile acquiescèrent avec empressement.

— Bonne idée !... et tu disais bien, Léon : le patron Pascal n'est qu'un peureux !

— Où est-il son nuage, son fameux nuage ?

Le nuage avait grandi, couvrait maintenant tout un coin de ciel. Et s'ils eussent été quelque peu familiarisés avec le lac, ce que Léon venait d'appeler " une brise " les eût alarmés. Car c'était, dévalant du Val-de-Travers l'annonce d'un formidable coup de " joran ".

Mais ni l'un ni l'autre n'en avait soupçon, et, voile haute, l'esquif gagnait rapidement le large, sans qu'ils en prissent la moindre inquiétude. Le nuage, cependant, grossissait, grossissait. De blanc, il avait passé au jaune, puis au gris, puis au bleu livide, puis au violet. Un rideau semblait s'être tendu devant le soleil. Et le lac devenait glauque et farouche, mystérieusement agité dans ses profondeurs.

Soudain, le tonnerre se fit entendre, et comme s. c'eût été un signal, en quelques minutes le vent souffla, les vagues se hérissèrent, blanches d'écume, une obscurité envahit le ciel : l'orage était là, terrible.

— Cela se gâte, dit Léon, qui avait peine à maintenir le gouvernail ; baissez la voile !

Mais l'ordre était plus facile à donner qu'à exécuter. La toile résistait, se bombait démesurément, et l'embarcation, à chaque rafale, penchait à faire peur. Bientôt, les vagues devinrent énormes, passant par-dessus le bateau, où l'eau atteignait déjà quelques centimètres.

La situation était positivement critique.

Effarés, perdant la tête, se comprenant à peine dans le fracas de l'ouragan, les jeunes gens essayaient des manœuvres aussi malheureuses l'une que l'autre. Maintenant, on ne voyait plus la rive. Rien que ces vagues bouillonnantes, affolées, et le bateau, tantôt s'élevait très haut, sur leur crête bouillonnante, tantôt s'engouffrait en de profondes vallées, d'où il semblait ne pouvoir reparaître !

Les jeunes gens sentaient leurs forces les abandonner peu à peu. A l'aide de son chapeau, Emile cherchait à vider la chaloupe, où l'eau rentrait l'instant d'après. Charles, enfin, réussit à carguer la voile. Mais une lame plus terrible que les autres fit lâcher le gouvernail à Léon, et la chaloupe se mit à sauter de plus belle.

Un cri partit de leurs poitrines :

— Nous sommes perdus !

Le bateau s'était retourné...

V

.. Au même instant, à peu de distance, ils aperçurent une barque qui, habilement manœuvrée, luttait avec bonheur contre la tempête.

—Au secours ! à nous !

Léon seul savait nager ; les deux autres se cramponnaient au bateau, désespérément.

—Au secours !

On devait les avoir vus. La barque approchait rapidement. Et, alors, dans l'homme qui la montait, ils reconnurent le pêcheur de la matinée, l'homme au chien.

Lui aussi les reconnut,—et, pendant une minute, ce fut entre eux quelque chose de tragique !

Une sorte de rictus passa sur la face de l'homme, dans ses yeux un éclair de haine ; eux, songeaient qu'il n'avait qu'à donner quelques coups de rame pour les sauver — ou les perdre !

Ce fut court—et cela eut la durée d'un siècle. Puis, la barque avança de nouveau. Et ils comprirent que c'était la délivrance.

—Tenez ferme !

Une légère accalmie se produisait. Le pêcheur jeta à Emile une sorte de bouée rustique, puis, avec précaution, ramant toujours d'une main, s'efforçant de faire contrepoids, il aida le jeune homme à se hisser dans la barque. Emile, à son tour, aida Charles. Léon fut repêché le dernier. Tous trois étaient pâles comme la mort, qu'ils avaient vue de près.

—Maintenant, ne bougez pas ! ordonna le pêcheur.

Une heure entière, il lutta contre le lac en furie, dirigeant son bateau avec une présence d'esprit, une sûreté admirables.

La barque, d'ailleurs, était supérieurement construite, en prévision de telles surprises

Enfin, le vent s'apaisa, les vagues se firent moins redoutables, un morceau d'azur, un rayon de soleil reparurent. La rive n'était plus éloignée. Ils y abordèrent bientôt.

—Nous vous devons la vie, dit Léon d'une voix émue, et nous ne le méritions pas !... Comment vous remercier ?

—Je n'ai pas besoin qu'on me remercie !

—Permettez, au moins, que nous confessions nos torts... C'était honteux et lâche, en effet, mon action de ce matin ; vous, vous avez été noble et généreux... Monsieur, je n'aurai pas de repos que vous ne m'ayez pardonné...

Le pêcheur achevait d'attacher son bateau ; il se redressa.

—J'ai fait mon devoir, voilà tout ! Une façon comme une autre de se venger ! Tâchez que la leçon vous profite !

—Il faut que vous nous pardonniez ! répéta Léon.

Mais le vieillard, amèrement, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

—Vous me devez la vie, disiez-vous. Eh bien ! que voulez-vous de plus ? Fichez-moi la paix !

Et il s'en alla, disparut entre les saules...

ADOLPHE RIBAUx.

—:O:—

Les vices sont des hôtelleries où les hommes sont logés chaque soir.

Proverbe persan.

* * *

La coquetterie remplace tout. C'est le plumage des laides et le ramage des sottes.

Une femme de trente ans.

* * *

En général, on exige trop de talents pour les petits emplois, et on en exige trop peu pour les grands.

GONIA DE PALAJOS.

LE PIANO ANCIEN

La jeune fille parcourait curieusement cette vieille maison de province, que sa grand'tante maternelle lui avait laissée en quelques lignes graves et affectueuses de son testament. La tante Clémentine demandait, très doucement, que rien ne fût changé, si cela se pouvait, à l'aménagement des pièces et à la disposition du mobilier. Elle avait aimé sa petite ville et sa silencieuse maison, et elle avouait très ingénument vouloir prolonger sa vie dans les chambres où elle avait vécu, par les objets dont elle s'était entourée.

Il lui semblait que si les choses qu'elle avait maniées restaient en place, il resterait aussi un peu d'elle là où s'était écoulée son existence régulière, si pleine de jours semblables.

Le contact de ses doigts devait subsister aux clefs et aux serrures des portes, aux espagnolettes des fenêtres, aux cordons des rideaux, au bois du métier à tapisserie. Elle serait toujours un peu assise au creux des fauteuils et des bergères où se reposait son frère corps de nonagénaire, de jour en jour allégé par l'âge.

Le souvenir de son être évaporé passerait à travers le jardin et la cour, luirait aux vitres éclairées, parcourerait les couloirs. Après les repas, à l'heure du café, qu'elle prenait si voluptueusement, il était impossible, si l'on se servait de sa cafetière, de son sucrier et de ses tasses, qu'on ne vît pas apparaître vaguement sa bouche spirituelle et ses fins yeux réjouis. Sans cesse, au matin, son alcove donnerait l'illusion de son sommeil de vieille fée souriante.

Tout cela avait été facilement admis au jour de l'héritage : la visite de la maison remise à l'été prochain, les intentions de la défunte respectées au moins pendant les mois d'hiver. On admettait, d'ailleurs, ces désirs puérils, ces manies de la dernière heure, quoiqu'on eût peu connu la bonne femme, rarement visitée, et qui n'était pas venue à Paris depuis les lointaines années où elle s'était trouvée recluse dans le veuvage, sans enfant.

Elle n'avait pas mis de conditions à l'acceptation du legs : elle n'avait exprimé qu'un espoir. On était libre de tout changer, de vendre même cette maison, difficilement abordable. Mais cette situation n'obligeait-elle pas à plus de scrupules des âmes délicates, et la petite-nièce ne devait-elle pas se sentir troublée par cette confiance venue à elle, par cette timide voix d'outre-tombe qui avouait à son oreille ces regrets du logis quitté, cet espoir de fragile et incertaine survivance ?

Lors de l'arrivée, un matin, en entrant par la porte de la rue, qui s'ouvrait au-dessus de trois marches brisées, il y eut d'abord, pour la jeune fille et pour ceux que l'accompagnaient quelque désillusion à pénétrer dans l'habitation délabrée, où il n'y avait eu rien de vivant depuis six mois. Il semblait que les murs et boiseries sans surveillance s'étaient hâtés de vieillir. Des rides nouvelles se creusaient visiblement aux plafonds, les peintures des panneaux tombaient en minces écailles, les araignées avaient filé leurs toiles couleur de cendre.

L'indéfinissable odeur de la vétusté était répandue partout, devenait plus certaine à mesure qu'on ouvrait les portes. Une odeur de chambre fermée et de noir caveau, de linge humide et de papier jauni, de poussière amoncelée et de fleurs pharmaceutiques.

C'est l'atmosphère d'hier qui a été enfermée, mise sous les verrous, et qui garde la saveur des jours finis, les ferments du passé. Il semble qu'il y ait, au fond de ces chambres closes, un goût presque perdu de chaleur lointaine, un reflet de lumière depuis longtemps éteinte, des traces de rayons de soleil qui se seraient refroidis.

La jeune fille respira avec un peu de malaise le parfum mort de cet air sans tiédeur. Sa mère, ses sœurs, son frère continuaient leurs montées et leurs descentes à travers la maison, la laissaient s'attarder dans ses recherches mystérieuses et sa lente curiosité. A un moment, elle n'entendit plus aucun bruit, le silence pesa sur elle, et ses épaules frissonnèrent. Elle eut une inquiétude d'être seule, elle ouvrit une porte, n'osa pas rester le temps de la refermer derrière elle, descendit vite un escalier, traversa un vestibule, ouvrit une autre porte et se trouva dans une cour intérieure.

Une cour petite, rectangulaire, circonscrite entre la maison, deux corps de bâti-

ments de hauteur moindre et un pavillon au fond, simple rez-de-chaussée percé d'une porte et de deux fenêtres. Une architecture de la fin du dix-septième siècle, d'une régularité parfaite, les croisées encadrées de moulures, des chiffres au-dessus des portes. La cour, pavée, était d'une clôture hermétique.

La vive lumière du matin y descendait, rosait les pierres, bleussait les ardoises des toits tombants. C'était silencieux et fleuri comme un cimetière de village. Le jasmin, le chèvre-feuille, les buissons de roses s'accrochaient aux murs, des touffes de camomilles sortaient de la terre, entre les pavés. Dans la lumière d'or et d'argent murmuraient des abeilles.

Le silence de ces pierres usées, de ces fenêtres fermées, de ce coin d'habitation repris par la nature, était d'une mélancolie plus passionnante encore que la tranquillité des chambres où la jeune fille venait de passer. Elle voulut échapper à l'obsession qui s'aggravait en elle, et elle traversa l'étroite cour, elle marcha à travers les baumes et les camomilles, elle entra dans le pavillon.

Ce fut une surprise. Elle n'avait vu jusqu'alors que les ameublements prévus du temps de la Restauration et de l'Empire. Ici, elle se trouvait au dix-huitième siècle, peut-être au temps de Louis XVI. Elle crut reconnaître le style d'alors, des formes et des ornements de pianos, des dossiers de fauteuils, des pieds de tables, pour en avoir vu de semblables à Versailles dans les petits appartements de la dernière reine.

Il n'était ni très luxueux ni très capitonné. Les murs étaient peints en gris clair. Il n'y avait d'étoffe, d'un rose fané, qu'aux fenêtres. Deux Amours, tenant une guirlande de roses et d'œillettes, souriaient au-dessus d'une porte. Sur les battants d'une petite bibliothèque laquée, des paysages chinois montaient en perspectives chimériques leurs kiosques, leurs montagnes, leurs rivières, leurs arbres, leurs nuages.

La jeune fille devina le portrait de sa tante dans un cadre ovale, et, dans un autre cadre, une femme de visage presque semblable, les cheveux poudrés, à laquelle sans doute avaient appartenu cette table, ce fauteuil, cette bibliothèque, et ce piano qu'elle n'avait pas vu tout d'abord, dans un angle obscur, un piano long et étroit, les pieds droits et fins, en bois sombre éclairci de filets d'or.

Elle vit là une diversion à la solitude, à l'inquiète humeur qui s'était emparée d'elle, une bruyante conversation offerte, une envolée de notes qui chasserait les esprits de la maison abandonnée, changerait l'atmosphère d'autrefois.

Le fauteuil est approché, une main impatiente ouvre le piano, plaque des accords tapageurs. C'est un Erard de 1780, un des premiers qui aient été fabriqués dans la maison de la rue du Mail. Il a encore des sons grêes d'épinette et de clavecin. La jeune fille force ces sons, joue nerveusement, s'ingénie à se souvenir d'airs d'opérette, de mélodies poivrées qui mettent en joie les théâtres du boulevard. Elle cherche du sautilllement, de la gaieté, de l'irrespect, les drôleries à la mode, les contorsions de la parodie. Elle ose les refrains des cafés-concerts qui sont dans l'air de Paris.

L'instrument semble pris de colère sous ses doigts qui le violentent. Il s'essouffle, hurle des phrases vulgaires, ces rythmes brisés. Sa grêle voix devient rauque, sanglote des colères et râle des souffrances. Ses touches d'ivoire sont des dents irritées qui voudraient mordre les mains mauveses. On croirait, à l'entendre, chétif, toussotant et furieux, un vieillard dont on s'amuse et qu'on force à bafouer ce qu'il aime, à parler argot, à chanter des chansons grossières.

La petite-nièce de la tante Clémentine s'est amusée d'abord de ce jeu. Elle a souri et et a ri de cette bataille où le piano se débat de façon si grotesque. Elle a persisté dans son idée fantasque jusqu'à ce que ses doigts aient tremblé et qu'elle ait été agacée et attristée, elle aussi, de ce désaccord entre la voix grêle et lointaine et le chant burlesque à la mode d'aujourd'hui.

Elle a regardé les portraits, et les doux visages l'ont fixée de leurs yeux mécontents, les bouches fanées sont devenues méprisantes, les personnages de Chine courent avec des gestes affarés, les étoffes roses s'enténébrent. Elle cesse de frapper sur le piano qui va se briser et expirer dans une crise de fureur. Subitement, avec des contacts de doigts qui ressemblent à des caresses, elle joue un air d'autrefois, une romance plaintive et coquette, et après celle-là une autre, et elle se laisse prendre par le rêve de la musique.

Elle se souvient et elle improvise, elle croit voir passer des bergers en bas de soie, des bergères en jupons courts. Elle regarde des dames à révérences, des personnages

de la Comédie italienne, elle écoute de tendres propos échangés sous les arbres, dans un parc bleu de clair de lune, les allées bordées de charmilles se perdent dans le soir, des robes d'argent luisent et se sauvent vers l'ombre.

Cette fois, les portraits ont retrouvé leur sourire, le calme s'est fait de nouveau autour des choses. Le piano jase doucement et finement, raconte les années révolues de sa voix charmante, où il y a de temps en temps des brisures, comme la rupture d'une corde de viole, comme une sêlure de cristal.

La jeune fille écoute cette voix du passé, reçoit les confidences de la poussière. Elle se sent entourée de ce qui a été et qui n'est plus, elle croit entendre autour d'elle les chuchotements des siens, les allées et venues des ombres dont elle sait à peine les noms. Elle a cru entrer dans une maison déserte, et voici que tous ces meubles murmurent, que ces rideaux bruissent, que ces portraits ont des pâleurs, des tressaillements, des montées de vie. Elle devine une existence des choses, elle pense à ces liens obscurs qui vont des objets à nos cœurs, — elle comprend le testament de la tante Clémentine.

GUSTAVE GEFFROY.

UNE LEGENDE

Une bien curieuse légende orientale à propos du choléra.

Un bon Turc chevauchait tranquillement sur la route de Smyrne, sa ville natale, qu'il regagnait, lorsqu'il fut dépassé par une apparition terrible. C'était le Choléra en personne, qui, lui aussi, prenait le chemin de Smyrne.

Le pauvre Turc, épouvanté, sauta de cheval et tomba à genoux. Le Choléra parut touché de compassion pour sa frayeur et la conversation s'engagea.

— Puisque tu vas à Smyrne, dit le Turc suppliant, épargne moi du moins ; épargne ma famille, épargne ceux qui me sont chers.

Le Choléra fit cette promesse. Puis, enhardi, le Turc demanda à son terrible interlocuteur combien de victimes il comptait faire à Smyrne.

— Deux mille, pas une de plus, pas une de moins, dit le fléau.

Et après ces derniers mots il disparut.

Arrivé à Smyrne, le Turc s'aperçut vite qu'il avait été devancé par le Choléra. Déjà quelques personnes avaient succombé. Puis la violence du mal s'accrut. Chaque jour succombaient de nouvelles victimes, mais le Turc, confiant dans la promesse qui lui avait été faite, attendait le chiffre de deux mille pour être délivré du spectacle des morts et des mourants, quand, un beau soir, il apprit que ce chiffre fatidique était dépassé. Chaque jour de nouveau cas suivis de morts étaient signalés. Bref, lorsque le fléau quitta Smyrne — car il faut que tout ait une fin — le nombre des morts s'était élevé à cinq mille.

— Le Choléra m'a manqué de parole, se dit le Turc. Je compte bien le lui reprocher quand je le reverrai.

Or l'occasion se présenta. Un jour le Turc se trouva face à face sur la même route avec le Choléra qui s'en revenait. Dès qu'il l'aperçut, il l'aborda bravement.

— Tu m'avais promis de ne pas faire plus de deux mille victimes et tu en as fait plus du double. C'est mal, tu m'as trompé.

— Je ne t'ai pas trompé. Je suis resté dans les limites du chiffre fixé ! Ce n'est pas moi qui ai enlevé le surplus.

— Qui est-ce donc, alors ?

— LA PEUR.

On voit souvent des gens égoïstes aimer leur famille : c'est qu'elle les complète ou qu'elle les élève.

Philippe GERFAUX.

LE
BRACELET DE CORAIL

PAR

DANIELLE D'ARTÈZ

“ Chrysanthème porte des chaussettes à orteil séparé, et joue tout le jour d'une sorte de guitare à long manche qui rend des sons tristes. ”—Une délicieuse aquarelle, cataloguée sous le No. 215 du livret du Salon : un rêve, la réalisation du type de la



Il suivait de l'œil sa main longue et fine, son pinceau adroit.

petite Japonaise de Loti, avec son long cou, son profil indécis, ses yeux calmes, sa robe gris bleu à vastes manches brodées de dessins bizarres, sa large ceinture, sa coiffure saugrenue, piquée de longues épingles. Elle était là, très mignonne dans sa mièvrerie apprêtée et voulue de joli bibelot, et c'était elle, si bien elle, qu'à la contempler on se mettait à vivre de sa vie... On devinait presque à quoi pensaient ces yeux noirs, ce qui s'agitait derrière ce front étroit, de menues idées, toutes menues, à peine ébauchées et bizarres. Et il semblait, à la longue, que l'on allait entendre le son de sa guitare, cette guitare à long manche qui rend des sons tristes...

Tout de suite, en entrant dans la salle, le regard était saisi par les couleurs brutales d'une botte de pivoines rouges qui éteignaient toutes les œuvres environnantes et faisaient pâlir même l'or tout neuf des cadres. Et c'était en reposant de s'arrêter devant cette Chrysanthème aux tons gris, légers et transparents, posés d'une touche si large et si ferme.

Des groupes se formaient, des réflexions bienveillantes et sottes s'échangeaient à voix hautes... de ces compliments qui découragent un artiste, beaucoup plus qu'une critique acerbe.

Une dame déchiffrait la signature de l'auteur, pendant que son mari cherchait laborieusement dans le livret "Madame Chrysanthème"... Ce titre ne le renseigna pas du tout... Ils contemplèrent un moment, ébahis, plongés en des pensées pour le moins aussi bizarres que celles des Nipponnes de Loti... Enfin le résultat de leurs réflexions se fit jour par cette phrase étonnante :

—Tu vois, dit la dame, je le savais bien, Chrysanthème est du genre féminin...

Madame Chrysanthème...

Un officier arrêté devant le tableau regarda cette femme avec admiration.

Il était trois heures environ ; le public affluait très nombreux ; on entendait, dans les salles de peinture, un roulement de pas, un bruit de foule toujours accrue. A chaque instant, des groupes entraient et venaient stationner devant la "Chrysanthème" ; des critiques examinaient d'un air sérieux, puis d'un mot bref jugeaient l'œuvre : "Très bien... Beaucoup de talent... une œuvre remarquable... Oh ! Marguerite Palmer n'est pas la première venue."

Près de ce cadre, il y en avait un autre du même auteur ; un simple profil de jeune fille, une légère aquarelle, une de ces ébauches qui, pour les véritables amateurs, ont souvent plus d'intérêt qu'un tableau très fini. La masse le regardait peu, ce portrait, deux ou trois peintres seulement l'avaient salué au passage. Et pourtant, combien était attrayante cette esquisse finement modifiée, en douces nuances à peine teintées de chair, donnant à ce profil l'indécision d'une figure de rêve. Des cheveux châtains envolés en légères boucles, de grands yeux gris au regard un peu froid, des lèvres très rouges saignant sur la blancheur mate du teint, une expression sérieuse et pensive... comme indécise entre le sourire et la tristesse.

Deux jeunes gens, après avoir jugé la "Chrysanthème" avec plus d'aplomb que de goût véritable, s'arrêtèrent devant l'autre cadre...

—Qu'est ce que cela ? "Portrait de Mlle P..."

—Mais c'est elle.. C'est Marguerite Palmer.

—Tu crois ?

—Je la connais... C'est une amie, mon cher.

L'officier regarda ce jeune homme avec attention ; alentour on écoutait. L'ami de Mlle Palmer se rengorgea ; un peu de la gloire de l'artiste rayonnait sur lui.

—Oui ; elle me consulte volontiers. Je lui ai conseillé de se poser ainsi ; elle a un profil charmant... Elle voulait d'abord comme fond, une draperie rouge... Elle me montra la première esquisse... Et je me permis de lui dire : Oh non ! chère amie... pas ça, de grâce !... Elle m'écouta et fit bien.

Il jeta un coup d'œil dédaigneux sur les gens attentifs qui l'entouraient. Il jouit de son triomphe. L'officier lui toucha le bras.

—Ah !... Vous connaissez Mlle Palmer ?... moi aussi. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer chez elle ?

L'autre rougit violemment.

—C'est un hasard malheureux, sans doute.

—Je l'aperçois justement. Elle sera heureuse de remercier un ami qui lui est si utile.

Il parlait à mi-voix... mais quelques personnes entendaient le dialogue et sourirent en voyant l'air déconfit du jeune homme essayant vainement de se dégager des doigts qui le tenaient... Il y eut un court silence... "Allez!" dit l'officier avec un sourire insolent... en laissant partir son prisonnier, qui disparut dans la foule.

A l'extrémité de la salle, près de l'entrée, Marguerite Palmer examinait des pastels. Elle était grande, mince, un peu hautaine d'aspect dans son costume noir, élégant et simple ; elle avait une tournure gracieuse, une manière de porter la tête très droite, et de regarder bien en face, avec des yeux gris qui ne se baissaient pas aisément. Et ce regard était le charme principal de sa physionomie, un charme doux et particulier, quelque chose d'intelligent et de pensif qui attirait vers elle. Etant une fille calme, elle accueillait avec un sourire inquietant les vantardises de rapins ratés, ou les billevesées des vieilles amies de sa tante.

En ce moment, elle restait immobile devant une fade aquarelle, aux nuances tendres comme sont les des dessins de boîtes à bonbons. Cela représentait un paysage.

Sur un ciel bleu pâle, à nuages symétriques, des arbres découpant leurs feuilles, minutieusement peintes, une mare striée des rais de lumière obligés, sur laquelle naviguaient une bande de canards, animant ce dessin de demoiselle... le triomphe du banal et du convenu, ainsi que disent les critiques méchants. L'officier s'approcha de Mlle Palmer et lui serra la main.

—Je me demande ce qui peut vous intéresser dans cette chose... dit-il en désignant le cadre, où s'étaient, sur un cartouche, ces mots : "Paysage d'automne...—Paul Bray.. H C..."

* —Ne plaisantez pas, Richard... Je vous assure qu'il y a de jolis détails.

—Cette enseigne, surtout... Paul Bray... H C... Il aurait dû, aussi, indiquer son adresse... et que vous êtes son élève... Qui se douterait que ce barbouilleur vous a donné des leçons ?

—Barbouilleur... Pauvre homme...

Elle resta un moment songeuse. Elle revit en elle-même le minuscule atelier du Cours-la-Reine où elle allait prendre ses premières leçons : une petite cage perchée en haut d'un escalier en échelle.

L'installation était sommaire. Dans un coin, la grande table habillée d'un tapis vert bariolé de taches, où s'étaient les godets, les planches à laver, les modèles peints, toujours les mêmes, fabriqués par Paul Bray. Autour de la table... et, çà et là, devant quelques chevalets, une demi douzaine de jeunes Parisiennes écervelées, venues pour s'amuser, ricaner avec le peintre et faire assaut d'esprit. Dans la baie de la fenêtre, les mères de ces demoiselles ; et, tournant autour de la table, regardant par-dessus les épaules penchées les petites horreurs que produisaient ses élèves, le maître, avec son profil de vieux guerrier, sa barbiche, son nez busqué aux nuances vives, ses pommettes vermilionnées. Elle l'entendait encore dire de sa grosse voix :

—Pas cela, mon enfant. Bleu minéral dans les ciels, hein ?

Et de ses doigts lourds, et pourtant d'une adresse surprenante, il prenait le pinceau et corrigeait la chose. En quelques minutes, il plantait sur le papier un joli petit arbre, une jolie petite maison, une jolie petite mare, comme les enfants construisent des palais avec des cubes de bois peint. Cela lui sortait des doigts tout naturellement. Un pâte de couleur brune ici, voilà un rocher ; là une teinte gris-verdâtre avec deux ou trois traits horizontales : une flaque d'eau...

—Pas difficile, comme vous voyez.

Marguerite se rappelait surtout la vive impression éprouvée le jour où elle vint pour la première fois dans cet atelier, tout émue, avec une peur provinciale d'être gauche et ridicule. Elle arrivait de sa ville normande.

Depuis des mois, elle travaillait seule, se sentant un don réel pour la peinture. N'ayant pas de professeur, elle s'était formée comme elle avait pu, en lisant quelques traités d'aquarelle. Une fois maîtresse du procédé, elle étudia le meilleur modèle, la nature. Tous les jours elle faisait quelque tableau, où, du moins, on sentait, à côté d'inévitables gaucheries, un sentiment du vrai, une sincérité, une naïveté de rendu qui annonçaient un talent naissant. Elle faisait poser quelques petites paysannes, ou bien allait à la campagne peindre des premiers plans et des terrains, travail ingrat, mais sans lequel on ne peut devenir paysagiste.

Elle n'usa jamais des procédés commodes qu'on apprend dans certains ateliers,

pour esquiver les difficultés et remplacer l'étude intelligente de la nature par une certaine jonglerie de pinceau, et des hardiesses de ton qui dissimulent mal la pauvreté du dessin ; elle était arrivée ainsi, sans y avoir pensé, à une manière très particulière et originale.

Quelle entrée, dans cette atelier ! Elle riait encore, en songeant à la déception éprouvée

D'abord en voyant le peintre, type de vieux grognard, qui la reçut en redingote, et au bout d'un moment, la pria de l'excuser " parce qu'il faisait diablement chaud sous ce vitrage ", était son vêtement d'apparat, et restait en gilet de laine ; puis, le personnel des cours, un peu délaissé pour l'instant : deux jeunes filles, barbouillant du papier et ricanant en la regardant d'un air d'effronterie. Et deux dames, d'une élégance douteuse, faisant salon à l'autre bout de l'atelier près de la fenêtre, entre un chevalet taché de peinture, et un amas de cartons crevés d'où sortaient des dessins. Elle revoyait ce sous le jour cru d'atelier, tombant de haut, éclairant impitoyablement le modèle de ces figures fanées.

Et quelle émotion en montrant au maître ses études consciencieuses, naïves, qui contrastaient si fort avec son art, à lui. Il avait examiné tout, sans rien dire d'abord puis :

—C'est gentil... bien gentil... D'après nature, tout ça ? Il ne faut pas en abuser. Vous ne sauriez pas copier le modèle, je suis sûr ? Voyons ; reproduisez-moi cela.

Il lui mit sous les yeux une de ses créations à lui ; un paysage, frère jumeau de celui qui s'étalait sur la cimaise du Salon des Champs-Élysées. Ah ! le pauvre homme. Quel entêtement de médiocrité !...

Des années et des années, qu'il fabriquait de ces papiers peints... S'il avait eu quelque énorme défaut qu'on eût pu critiquer avec, au moins, comme contraste, une qualité quelconque... Mais non. Rien. Le néant. Quelle angoisse avait-elle éprouvée en prenant le pinceau sous les yeux de tous ces gens... et quelle surprise, en voyant ce peintre faire " de chic " arbres et terrains.

Les jeunes filles riaient fort d'une pareille naïveté : une surtout, une petite rousse aux yeux effrontés, au nez insolent et retroussé... Cette petite l'agaçait, avec ses rires étouffés. Puis on entendait vaguement une note aiguë et prolongée, un son doux et flûte dans une maison voisine. Le peintre, voulant faire preuve d'esprit, raconta qu'il y avait là un aspirant au Conservatoire cherchant sa note... oh ! cette note ! toujours la même... Dans l'atelier, chacun fit des mots sur " cette note "... On voulait éblouir la provinciale... Mais elle resta froide. Décidément, elle était stupide. Ces bonnes gens ne se doutaient pas qu'ils étaient sous les yeux d'une observatrice très fine, qui remarquait tous leurs ridicules... et s'amusait beaucoup de les voir jouer la comédie pour elle.

Depuis, bien des fois elle revint : elle retrouva les mêmes objets, les mêmes figures, le maître en tricot brun, la petite rousse riant de toutes ses dents, les dames minaudières jouant de l'éventail... et tout cela accompagné par la flûte obstinée dans son étouffée petite note aiguë ; les jours de chaleur, il semblait entendre une cigale grince monotone...

Enfin elle se lassa de tout cela et se remit à étudier seule, louant un atelier, prenant des modèles et travaillant avec acharnement. Elle eut une joie d'enfant le jour où elle vendit sa première aquarelle, peu de chose, cent francs, mais cela lui prouva son talent.

Elle conserva ces cinq louis comme un fétiche et suspendit l'une des pièces d'or au bracelet qu'elle ne quittait jamais ; un léger tintement métallique et un éclair jaillissant accompagnaient chaque mouvement de son poignet.

Plus tard, elle vendit bien des tableaux, des éventails, des illustrations admirées qui la firent célèbre ; elle obtint une médaille au Salon ; aux aquarellistes elle se fit un nom, et ses envois étaient toujours très remarqués : elle devenait une personnalité. Et bien ! rien de tout cela lui procura un plaisir comparable à celui de recevoir ces premières pièces d'or.

—Ne venez-vous pas jouir de votre triomphe ? dit Richard.

—Oh ! non. Si quelqu'un me reconnaissait, ce serait ridicule. Allons plutôt voir la peinture.

Ils sortirent de la salle. Richard Turgis raconta en riant l'aventure de " l'ar-

...tile" qui donnait des conseils et que Marguerite consultait volontiers. Le commandant Turgis était un parent de Mlle Palmer, un cousin à la mode de Bretagne. Tout heureux d'avoir retrouvé à Paris cette amie d'enfance, il venait assidûment chez elle, accompagné quelquefois de son frère, Georges Turgis, un savant médecin, qui tout en ayant beaucoup d'affection pour Marguerite, lui faisait la guerre, ses visites se passant en discussions...

Dans l'atelier tendu de toile de Jouy aux teintes neutres, égayé de tableaux, d'esquisses, de terres cuites, de meubles sculptés et gravés, ils arrivaient tous deux le soir vers cinq heures. Mme Palmer, la tante de Marguerite et sa seule parente, lisait ou travaillait dans une pièce voisine. Ils allaient d'abord la saluer, puis, laissant Georges, Richard soulevait la portière de l'atelier et criait joyeusement :

—On peut entrer ?

—Non, répondait Marguerite en riant, allez-vous-en, vous me gênez...

—Oh... trop tard. C'est fait.

Il restait un moment sur le seuil, la contemplant de loin, très gracieuse dans sa longue robe blanche flottante à manches demi-longues, d'où sortaient ses poignets minces et délicats. Il la regardait, le bras allongé, où tintait la pièce d'or en une musique agaçante, les sourcils froncés, étudiant son modèle. Elle était charmante.

Il allait s'asseoir sur un divan derrière elle, et suivait de l'œil sa main longue et fine, son pinceau adroit, pendant que là-bas, au fond de l'atelier, le modèle, quelque fillette délurée, posait enveloppée d'étoffes originales, avec l'air résigné qu'ont ces créatures ankylosées pendant des heures dans la même pose. Ah ! cette Chrysanthème... se qu'il l'avait vue... Toute une histoire que celle de cette petite.

Une enfant recueillie dans la rue par Marguerite, un soir de neige, et ramenée à la maison, où, après l'avoir fait manger, on lui avait trouvé un coin pour dormir, malgré les réclamations de Mme Palmer, indignée de voir son appartement envahi par une telle créature.

—Elle nous volera quelque chose, c'est sûr !

—Mais non. Venez petite. Couchez-vous ici, —et Marguerite lui désignait, dans un coin de l'atelier, le divan où l'on avait dressé un lit. Ne touchez à rien. Je serais fâchée si vous brisiez quelque chose. Dormez bien, bonsoir.

Avant de sortir, elle regarda encore curieusement la fillette, une figure sauvage de primitive, avec deux yeux noirs et vifs comme ceux d'une souris rusée.

—Je t'assure, Marguerite, que c'est quelque bohémienne ; elle nous dévalisera.

—Veux-tu qu'on la mette dehors ? Il neige à plein ciel. Je trouve qu'elle a un type remarquable. Je ferai son portrait.

Le lendemain, quand Richard et Georges se présentèrent, Mme Palmer, indignée et triomphante, leur raconta l'obstination de sa nièce, qui prétendait transformer leur maison en un lieu de refuge, et se faisait voler... La bohémienne avait disparu au matin, emportant divers petits objets, entre autres une miniature, dont le cadre l'avait sans doute séduite.

Georges déclara que la bonté est une pure niaiserie sentimentale, et que Marguerite en serait sans doute corrigée. Richard, à ce torrent de récriminations, frémit, pensa à ce que sa cousine avait dû subir de reproches. Il entra dans l'atelier, elle lisait, posa son livre en le voyant... Ils se regardèrent tous deux un moment. Elle sembla confuse.

—C'est désolant. Les bonnes œuvres vous réussissent bien mal, dit Richard.

—Allez vous m'accabler aussi, vous ? Je suis assez ennuyée... non pour ces objets... mais vous ne pouvez comprendre le désappointement que j'ai éprouvé, en voyant l'atelier vide ce matin. Et je vous demande ce qu'elle pourra faire de cette miniature ?...

Elle s'arrêta. On discernait un bruit de voix dans l'antichambre. Mme Palmer parlait très haut ; Marguerite et Richard entendirent soudain les voix se rapprocher, et ils entrèrent dans l'atelier un marchand de tableaux que l'artiste connaissait, puis un gendarme de ville, et enfin la bohémienne, sombre et froide sous les reproches de Mme Palmer.

Elle avait essayé de vendre la miniature ; mais le marchand, surpris de voir un objet de cette nature en de pareilles mains, avait requis un sergent de ville, et venait substituer à Mlle Palmer une œuvre qui devait lui appartenir. Il y eut une explication pénible, Marguerite obtint qu'on laissât la voleuse en liberté. Le marchand et son acolyte se retirèrent.

La petite était restée sur un divan.

—Allons, sortez, misérable, dit Mme Palmer.

—Mon Dieu !... Attends un instant...

Et Marguerite, allant s'asseoir sur le divan, examina cette enfant.

—Voulez-vous me dire votre nom ?

—Misie.

—Qu'est ce que c'est que ce nom-là ?

—Je ne sais pas, fit Richard, attentif à l'entretien.

—Vous m'avez dit hier que vous êtes seule... Est-ce bien vrai ? Ne mentez pas.

—Oui c'est vrai.

—D'où venez-vous quand je vous ai recueillie ?

Cela, elle ne pouvait guère le dire. Elle venait de mendier par les chemins. Elle s'était vue toujours roulant sur les routes, avec d'autres êtres de son espèce, raccommodeurs de faïence ou rempailleurs de chaises. A la fin, fatiguée d'être battue, elle avait fait route toute seule, allant toujours, Dieu sait où... mais marchant, marchant.

Depuis des mois, elle parcourait la banlieue mendiant et volant. Elle avait fini par entrer dans Paris, allant au hasard, effarouchée du bruit et des voitures ; la neige l'ayant surprise un soir sans abri, Marguerite l'avait accueillie chez elle.

Elle et ses deux cousins écoutaient, navrés, cette histoire dite d'un air indifférent et lassé. Evidemment elle était irresponsable. Elle avait volé, parce qu'autour d'elle les autres volaient, voilà tout.

—Quel âge avez-vous ?

—Je ne sais pas... Quinze ans, je crois...

—Qu'est-ce que deviendra cette petite malheureuse ? dit Marguerite avec angoisse...

Je voudrais vous tirer de cette misère, ma pauvre enfant... mais vous m'avez trompée une fois déjà... Donnez-moi votre parole que vous ne vous enfuirez plus comme une voleuse et je vous garderai.

—Marguerite... tu es folle ! cria Mme Palmer indignée.

—Cela me paraît évident, appuya Georges de sa voix brève.

La gamine regarda l'artiste avec stupéfaction ; une ombre de pensée sembla germer dans son cerveau, une expression sur sa figure de petite brute sauvage.

—La dame ne veut pas, dit-elle.

—Elle voudra. Ne dis pas non, ma tante, je te connais mieux que toi. Répondez ; me promettez-vous de ne plus me voler, ni vous enfuir ?

—Oui.

—Alors, je vous garde. Vous n'avez pas réfléchi qu'en emportant ces objets, vous alliez me faire de la peine, à moi qui ne vous ai pas fait de mal.

—En vérité, Marguerite, vous êtes étonnamment bonne ! dit Richard ému.

—Si vous disiez qu'elle est folle ! s'écria Mme Palmer. Elle appelle cela de la bonté ; elle use sa vie à se faire exploiter par les uns et les autres, sous prétexte de pitié. Ceci passe les bornes, à la fin. La maison sera un hospice, une espèce de refuge, où l'on recueillera les vagabonds et les coureuses de grand chemin... On construira des annexes pour loger les autres, car celle-ci n'est qu'un commencement. Mais je suis là, moi, et je dis : non.

—Par dieu, dit Georges... d'autant plus que cette épave misérable est tellement sale, qu'elle doit porter sur elle, et en ses vêtements, le germe de toutes les maladies infectieuses... Pas de meilleur bouillon de culture pour les microbes que la crasse... et voyez combien elle en a.

Marguerite lui jeta un regard attristé...

—Taisez vous, Georges, cette affectation de dureté est désagréable... Que voulez-vous que devienne cette malheureuse si nous la rejetons dehors ? Puisque nous pouvons empêcher sa misère, puisqu'elle s'est trouvée sur notre route, je crois que notre devoir est de la recueillir.

—Notre devoir...

—Sans doute. On se jette à l'eau pour sauver quelqu'un qui se noie ; celle-ci est dans cette situation. C'est entendu, nous l'adoptons.

Ni Georges ni Mme Palmer ne soufflèrent mot ; ils savaient que c'était inutile, et à quel point Marguerite était obstinée en certains cas. Elle garda donc Misie. Richard la voyait toujours dans un coin de l'atelier, guettant de son regard de chasseur à l'affût

tous les gestes de l'artiste, et heureuse de poser dans de belles étoffes, et d'admirer sa figure brune peinte en de délicates aquarelles.

*
**

Marguerite et Richard arpentaient les salles depuis plus d'une heure et commentaient à se sentir fatigués. Toutes ces couleurs papillotaient devant leurs yeux en une débauche de tons heurtés. Rien de plus énervant qu'une visite prolongée au Salon... l'étude de ces talents divers, la recherche des œuvres remarquables ou seulement à peu près bonnes, dans le tas de médiocrités qui s'étaient sur les murs.

Marguerite avait déjà vu toutes ces œuvres, d'ailleurs ; elle allait maintenant, plutôt pour le plaisir de se mêler à la foule très compacte.

Ce mélange d'artistes qu'elle connaissait pour la plupart, de gens du monde, de petits bourgeois, de provinciaux ahuris, traînant de salle en salle leur étonnement, l'amusait. On rencontre là d'étranges figures.

Devant d'immenses toiles pour la décoration de l'Hôtel de Ville, elle entendit des critiques sottes et des louanges ignares. Quelques messieurs jugeaient les œuvres, le *Figaro* en main. On voyait qu'ils avaient dû se livrer à un ardu travail de mémoire, pour retenir ces termes d'art, un peu au hasard, et compris à peu près. Mais, bien dit, avec aplomb, cela étonnait encore les naïfs.

Ils s'assirent tous deux sur un pouf et regardèrent passer la foule... Ces milliers de figures belles ou laides, intelligentes ou niaises, remarquables ou vulgaires. Les petites Parisiennes élégantes, habillées avec des riens gracieux comme elles. Et les critiques, quelques profils connus, les journalistes et toutes les personnalités de Paris venant se faire voir ; et des gens fatigués cherchant une place pour faire un somme sur une banquette ; regardant tout cela d'un œil indifférent, un gardien bâillait sur sa chaise, dans l'embrasure d'une porte.

Marguerite et Richard prirent plaisir à observer tous ces types ; un jeune homme qui passait, l'air affairé, s'arrêta et vint les saluer ; il serra la main de Mlle Palmer, avec une aisance de mauvais goût :

— Un succès, ma chère, mes compliments. Vous avez lu mon article ?

— Oui, dit-elle, embarrassée. Je n'aime pas beaucoup cette exagération d'éloges.

— Si, après cela, vous n'avez pas une deuxième médaille...

— J'aimerais mieux la devoir à mon talent qu'au vôtre, reprit-elle.

— Bah ! Il faut bien s'aider. Vous me revaudrez cela. Une petite esquisse de rien du tout, avec votre nom au bas, pour ma collection. Vous serez ce soir chez vous ? J'irai avec ma mère.

Marguerite l'écoutait gravement. Elle se tourna vers Richard, qui paraissait nerveux.

— Monsieur Turgis, je vous présente un critique... influent, vous venez de l'entendre. M. Emile Bertaux, le fils d'une amie de ma tante.

Richard salua froidement.

Ce Bertaux avait une figure blafarde, piquée d'une barbe clairsemée, deux yeux très vifs, un profil un peu simesque, et avec tout cela une outrecuidance rare.

Il causa un moment, tout de suite familier avec Turgis qu'il ne connaissait pas cependant. Il commença une critique outrée des œuvres exposées, démolissant les réputations les mieux établies, jugeant d'un air d'infaillibilité des peintres d'un mérite reconnu. Une chose pitoyable était d'entendre ce très jeune homme exercer sa verve sur de vrais artistes ; il semblait que sa toute neuve qualité de critique lui donnât le droit de condamner sans appel.

Il parlait très haut ; on s'arrêtait pour l'écouter ; lui, avec cette assurance, cette nuance de "cabotinisme" si commun de nos jours, allait de plus belle, citant des noms sonores.

Mazeau, de l'Institut—en voilà un qui dégringolait vite, le pauvre vieux !—Mazeau lui avait dit : " Mon cher ami, je compte sur un bon petit article." Et Charvet, le romancier, et Vrignault, le compositeur de musique... le suppliant d'avoir pitié de son opéra... et Dangeaux, le dramaturge... qui se faisait faire de la réclame à tant la ligne dans certains journaux... Tous, tous anéantis devant sa toute-puissance, tremblant devant ses deux colonnes de copie.

Le talent, la gloire, fadaïses ! C'est lui qui les inventait, les grands hommes... C'est lui qui les faisait, les célébrités...

—A votre service, chère amie.

Il s'interrompit, pour saluer une jeune femme qui passait.

—N'est-ce pas Mlle Garcia ? dit Marguerite. Il me semble la reconnaître.

C'était elle, en effet, cette étrangère dont tout Paris connaît le profil de médaille grecque, et l'étrangeté de physionomie ; célèbre, hélas ! pour d'autres causes.. Manuela Garcia, la fille du colonel Rouge, un traître qui vendit son armée à l'ennemi, un dictateur féroce, dont le règne, au Paraguay, fut une ère d'assassinats, de pillages, de vols et de massacres ; sa fille était prise dans cette honte éclatante ; le rayonnement de cette célébrité faite d'infamie et de dégoût l'enveloppait toute. De sorte que malgré sa beauté, sa richesse, son élégance, elle se trouvait dans une situation pénible : tenue à distance comme autrefois les lépreux en leur lazaret

Elle resta quelques minutes arrêtée devant un portrait d'enfant. Marguerite l'étudiait curieusement. Quelle exquise aquarelle on pourrait faire avec cette femme. Quelle grâce dans la démarche. Quelle harmonie dans les mouvements. L'œil exercé de l'artiste ne trouvait pas un détail choquant, pas une fausse note dans une toilette gris sombre d'une élégance parfaite ; rien qui rappelât la créole éprise des nuances voyantes et barbares...

—J'aimerais peindre une telle figure, pensa Mlle Palmer... et avec la conviction de l'impossibilité qu'il y avait à admettre chez soi une femme qui portait un nom synonyme de déshonneur et d'infamie, elle songea : Quel malheur qu'un tel nom à porter !

Car, entre ces deux femmes qui, au premier aspect, semblaient appartenir au même monde, ayant reçu même éducation, ayant goûté semblables... un abîme était... On ne pouvait pas plus songer à admettre Manuela Garcia en son intimité, que l'on n'admettrait la fille d'un individu qui est au bague. Le monde a de ces injustices et punit souvent les innocents pour la faute d'un autre.

Mlle Garcia se retourna. Avant de s'éloigner, elle jeta un coup d'œil rapide vers Marguerite, surprise, peut-être, de voir une femme du monde en compagnie de ce critique. Leurs yeux se rencontrèrent.

—Elle paraît charmante, pensa encore Marguerite avec une sorte de regret mal défini.

Sous le vitrage, le jardin peuplé de statues semblait un décor de féerie. Marguerite s'arrêta un instant près de l'escalier de bois. A droite et à gauche, les étroites galeries s'allongeaient en une perspective fuyante jusqu'au fond, à des centaines de mètres ; une forêt de grêles colonnes de fer s'alignait

Comme dans les vieilles toiles de Peter Neef, on les voyait reculer jusqu'à cette distance où les contours se fondent, où les lignes deviennent moins nettes.

Tout cet espace, ces longueurs interminables de murailles, ces kilomètres de cimaises, tout cela couvert de tableaux dorés, qui, de loin, faisaient une décoration très fantaisiste et jolie. Et personne pour les regarder. Les œuvres étalées sous ce faux jour palissaient dans ces steppes déserts, où viennent s'ouvrir les salles d'architecture et de gravure.

En bas, une animation extraordinaire ; des groupes bruyants au buffet ; des nuées de moineaux effrontés voletant sous le vitrage, et se posant sur quelque buste, sans crainte des visiteurs.

Dans les massifs d'aralias, de palmiers, de dracœnas, les statues jetaient des notes claires. Parfois un rayon de soleil glissait sur un marbre, l'enveloppait d'une lumière frissante et dessinait un pâle fantôme de femme, silhouette de Vénus ou de Diane s'enlevant sur la sombre verdure.

II

L'appartement de Mme Palmer était situé rue de Vaugirard, au premier étage d'une de ces maisons sérieuses et tristes du quartier du Luxembourg, ressemblant aux hôtels bourgeois des anciennes villes de province.

En arrivant de leur petite bourgade, elles avaient choisi ce quartier tranquille, ces rues étroites et calmes, peu fréquentées des voitures, et qui semblent un coin de province endormie.

Elles trouvaient là, toutes deux, ce qu'elles aimaient, près de l'ombre haute et froide des tours de Saint-Sulpice et des verdure du Luxembourg. Mme Palmer, paisiblement installée dans l'embrasure de sa fenêtre, entre son tricot et son livre de piété, entendait à toute heure les cloches de l'église voisine, et s'engourdissait dans l'immobilité léthargique de la petite rue, traversée seulement de loin en loin par les soutanes de quelques prêtres ou les cornettes blanches des religieuses d'un couvent voisin.

Marguerite, elle, s'interrompait parfois de peindre, pour admirer les effets de lumière au travers des branches menues, et le jeu changeant des ombres sous les allées... Puis, en une lente rêverie, elle faisait un retour vers la ville normande, fraîche et riante dans la verdure, où elle avait vécu jusqu'à dix huit ans.

Après de longues études, elle venait là reposer ses yeux et son esprit, en regardant en le calme envahissant du soir, la nuit tomber des arbres et noyer tous les détails en un crépuscule indécis. Quelques statues surgissaient vaguement de l'ombre dans les lointains fuyants, et les yeux dans le gris des allées, suivant sa très douce songerie, Marguerite re-voyait les sites familiers de son pays : la Vivette, cette jolie rivière qui arrose les prés de Carville et murmure, heurtant les cailloux de ses rives.

Oh ! les exquis heures passées au bord de l'eau, à l'époque où son père vivait encore. Ils parlaient de bonne heure le matin, lui et elle, avant l'ouverture de l'étude, et ils posaient les filets dormants où viennent se prendre les truites ; puis le soir il fallait les relever ; on partait joyeusement, le noiaire quittant toujours son bureau avec un sentiment de délivrance. et l'on s'attardait sur les rives jusqu'à la nuit.

A certains jours, Marguerite emportait son chevalet, et peignait quelque site paisible, un bout de pré où rumaient deux ou trois vaches rousses, couchées dans l'herbe drue et regardant placidement devant elles, pendant des heures, sans un mouvement. Parfois, dans ces jours d'impuissance que connaissent tous les artistes, quand sa main rebelle n'arrivait pas à rendre ce que voyaient ses yeux, elle s'asseyait au bord de l'eau murmurante, parmi les saules et les troènes penchés sur la rivière, et prenant un livre, elle lisait. Elle s'assimilait les écrivains modernes, elle goûtait cette écriture tourmentée, aux mots cherchés et voulus, aux idées fugaces, aux analyses subtiles et raffinées.

Elle restait là, les après-midi d'été, cachée sous les branches de saule, posant son livre parfois pour admirer la campagne anéantie de chaleur sous le grand soleil ardent. Il était délicieux d'entendre le ruisseau filer sous les herbes, avec un frais gazouillis d'eau sautant sur les pierres polies.

De grandes ronces trempaient dans le courant la pointe de leurs feuilles ; une brise chaude passait sur les joncs et les courbait doucement.

Couchée dans l'herbe, au niveau des reines des prés secouant au vent leurs parfums d'amanle amère, elle fermait les yeux et s'abandonnait en une paresse délicieuse, avec un désir de laisser couler sa vie ainsi, sans jamais avoir une pensée, de redescendre l'échelle des êtres, de se laisser exister heureuse et inconsciente. Ne plus se sentir vivre... Etrange désir, né en elle de la lecture de la plupart de ces écrivains, dont les théories heurtaient en elle toutes ces croyances d'enfant qui ont de si profondes racines dans l'être pensant. Car cette littérature raffinée et fouillée, d'un dilettantisme morbide, à la recherche de sensations ténues et d'idées inexprimées, est dissolvante et triste... triste comme tout ce qui meurt

On y retroive souvent un pessimisme amer, exagéré... coquetterie d'artiste jouant la désespérance... et pénible à subir pour le lecteur.

Elle voyait bien ce qu'on maît, ce qu'on rejetait très loin ; seulement que mettaient-ils à la place ?... Ces hommes parlaient en guerre contre l'idéal, essayaient de détruire toutes les aspirations, toutes les espérances, tous les enthousiasmes qui font que l'homme n'est pas un animal comme ils le prétendent

Et ils ont l'air si convaincu, ils plaident cette cause avec une telle chaleur, que c'est à les croire sincères... Oui, loyalement, ils vont, nouveaux apôtres, criant au monde avec toute l'autorité de leur talent : " Il n'y a rien que des forces aveugles dont nous préférons appeler la cause du nom de " hasard ". L'intelligence n'est qu'un grain de phosphore que nous avons au cerveau ; la création n'est qu'une décevante énigme ; les mondes gravitent sans cause et sans but, comme nous vivons sans savoir pourquoi... et tout cela n'est que pour mourir... et toutes les pensées, les amours, les haines, les désespoirs qui se sont accumulés durant des siècles sont comme des atomes de poussière que roule le vent... ou comme les milliards d'étoiles qu'emporte une force inconnue... rien moins qu'un souffle : une illusion "

Elle eût dû songer que ce sont des malades, ces artistes ; qu'eux mêmes déclarent le génie une sorte de démente... et que cela les excuse... et qu'il faut admirer la forme en rejetant le fond. Mais non, elle se désespérait en les constatant sincères, et croyait de bonne foi à leur indignation contre :

La honte de penser et l'horreur d'être un homme. (Lecomte de Lisle)

sans se dire que cette honte et cette horreur sont une exagération voulue et ridicule. Elle avait des colères d'enfant contre ces athées qui s'excitent eux-mêmes à nier tout, et sont cependant, par leur génie, la preuve évidente que l'homme est autre chose qu'un organisme muni d'un grain de phosphore actionnant ses méninges.

Mais tous ces pessimismes, tous ces désespoirs ne tenaient pas devant la splendeur d'une belle journée d'été... Ne sentait-on pas une âme, même aux choses ? une grande âme palpitante, éparse dans l'air bleu ?

Et, regardant filer le ruisseau sous les joncs, et de grandes araignées courir sur l'eau, et toute la population des rives s'ébattre, joyeuse, elle oubliait le fatras des petites idées habillées de grands mots. Le soleil passait à travers les feuilles, posait des ronds lumineux miroitant dans l'ombre ; sous le bord avancé de la rive, parfois deux gros yeux fixes et glauques la regardaient : quelque grenouille arrêtée au bord d'un flot de vase.

Maintenant, plus de ces promenades, plus de ces rêveries au bord de l'eau. On n'entendait plus la Vivette rire sous les saules ; mais le bruit de Paris, ce roulement continu et fatiguant qui est la respiration d'une ville. Au lieu de peindre des vaches rousses, tranquilles, couchées dans l'herbe, au lieu de travailler en plein air, en pleine vie, en pleine lumière, elle restait de longues heures enfermée en cet atelier, où le jour, tombant d'aplomb sur le vitrage surchauffé, soulignait impitoyablement toutes les flétrissures de ces modèles fatigués de poser, allant d'un atelier à l'autre et, machinalement, prenant à volonté l'attitude désirée, avec une lassitude de bêtes de somme résignées et passives.

La séance finie, ces malheureuses se rhabillaient à la hâte, et la baigneuse de tout à l'heure se changeait, derrière le paravent de laque, en une Italienne de faubourg, vêtue de loques criardes et d'une vulgarité attristante.

Et Marguerite avait pitié, pitié de ces femmes, gagnant leur pain d'une si humiliante manière, une pitié d'être délicat, qu'elles n'eussent probablement pas comprise.

L'arrivée de Richard Turgis dans sa vie fut pour elle un événement décisif. Ils s'étaient perdus de vue depuis bien des années ; elle se souvenait de lui, comme d'un collégien batailleur qui l'épouvantait de ses brusques accès de colère ; elle retrouva un homme de trente-cinq ans, sérieux et intelligent.

Son frère Georges, plus jeune que lui, venait d'achever ses études de médecine qui furent très brillantes. Il avait gardé de son enfance (de cela, elle se souvenait) des habitudes d'esprit froid, logique, aimant la discussion pour elle-même, y apportant une sèche et incisive éloquence. Il était de la fameuse école allemande de Mommsen et autres savants philosophes qui, ne pouvant comprendre Dieu, le nient tout simplement et prétendent ne croire qu'à ce qu'ils comprennent... les pauvres gens ! — Ce qui réduirait à peu de choses celles auxquelles ils peuvent croire. — Georges ne poussait pas si loin son indépendance d'esprit ; il était plus sceptique en paroles qu'en pensées — et prenait, dans la contradiction, ce plaisir que l'on remarque chez quelques hommes très jeunes, gonflés d'une science péniblement acquise. Il émettait avec un sang froid affecté des théories exagérées, pour la satisfaction non avouée de batailler avec Marguerite, et d'exaspérer Mme Palmer, excellente femme, dont l'éloquence secondait mal le zèle, pour défendre ses plus chers principes.

Et le soir, dans l'atelier tranquille, ils avaient des discussions acharnées et continues. Georges portait son hypocondrie sur tous les sujets et voyait le monde plus noir que nature.

Plus de bonté, de loyauté, ni d'honneur... Tous vendus, lâches et rapaces, se ruant à la curée. Les quelques honnêtes gens égarés dans la mêlée se retiraient, regardaient de loin ce combat de mâtons se disputant un os.

Est-ce qu'on ne racontait pas tous les jours de nouveaux scandales ? Des hommes en vue, pris en pleine infamie, trempant dans quelque énorme escroquerie... Et on imprimait les noms ; on les criait dans la rue... " Achetez l'affaire de M. X... dix cen-

ûmes... ” Et quels gens arrivaient aux plus hauts postes ? Des bohèmes, des gueux, des filous.

—Allons, allons. Quelle exagération... se récriait Marguerite... Vous êtes donc bien naïf, de croire aveuglément tout ce qui s'imprime, toutes les histoires absurdes qu'on invente chaque jour, pour attirer le lecteur ?

—Ces histoires ne sont pas absurdes, elles sont honteuses .. parce qu'elles sont



Marguerite, très sérieuse, écoutait en croquant Misie.

vraies... N'êtes-vous pas indignée en lisant le livre de Z..., ce réquisitoire contre tous les fripons qui accaparent l'or de la France .. Oui, ce réquisitoire. ...

—Ou plutôt ce coup de grosse caisse d'une réclame en délire, dit Richard.

—Allons donc ! Tout est vrai. Je vous dis qu'on rencontre tous les jours, sur le boulevard, des gens qui devraient être à Poissy.

—Tout le monde ne peut pas être à Poissy, et vous prétendez que tout le monde est coquin, dit Marguerite en riant.

Du reste, remarquez-vous les tendances de notre littérature ? Il n'y a qu'à étudier, pour savoir ce que nous sommes...

Et, se grisant de ces paroles, il partait en guerre contre les naturalistes modernes... Tous, tous à la recherche de l'horrible. Le laid, c'est le beau... On accumule des descriptions répugnantes... en mots crus : on ne recule pas devant les cas physiologique spéciaux... on vous décrit, par exemple, un ivrogne atteint du *delirium tremens*, et on entre dans de tels détails... que le lecteur croit y être

D'autre font de la psychologie... c'est à-dire qu'ils emploient vingt pages à vous raconter les sensations d'une minute... Il y en a encore qui déterrent des vieux mots, moisissés depuis des siècles... quand vous essayez de lire leur prose, cela vous donne l'impression d'une visite dans les caves du Musée égyptien. Vous contemplez des choses inconnues, dont vous ignorez l'usage... Il vous faudrait un guide, pour savoir ce que c'est. Et cette momie de style est creuse ; rien dedans, pas une pensée. Un amas d'oripeaux, de vieux mots oubliés, d'anciens verbes éteints... Un sanscrit que certains lecteurs font semblant de comprendre... Plus forts que l'auteur alors !...

Et comme Marguerite et Richard riaient de cette sortie furieuse...

—Non, mais regardez ce Bertaux, par exemple. Est-ce que ce n'est pas abominable de penser qu'un individu pareil est critiqué ?... a entre les mains une telle puissance ?... ce médecin raté, cet avocat manqué, ce chimiste ignoré, ce conférencier sifflé... quoi encore ? Quelle carrière n'a-t-il pas essayée ? Toutes le rejettent. Il n'y a donc plus que la littérature... Et ce monsieur juge des artistes, de grands artistes, du haut de son outrecoiffance pitoyable. Et ceux-ci l'écoutent et le craignent... Oui, un Mazeau, qui a peint des tableaux admirables, un Charvet, qui a écrit des chefs-d'œuvre, et Vrignault, et Dangeaux... tous à plat-ventre devant ce petit gueux !... Des hommes de talent...

Richard garda le silence, il n'aimait pas Bertaux

—Vous convenez donc qu'il y a encore des hommes de talent, dit Marguerite. Si vous symbolisez la littérature dans une figure comme Emile Bertaux et quelques autres de son genre, je comprends votre sortie de tout à l'heure. Qu'est-ce qu'Emile Bertaux ? Un écrivain que personne ne lit... comme dit Figaro, il médierait qu'on ne le croirait pas.

—Pourquoi le recevez-vous chez vous ? demanda Richard.

—Parce que Mme Bertaux est une ancienne amie de ma tante. Lui vient très rarement, puisque vous ne le connaissiez pas encore.

—Un bon type aussi, Mme Bertaux intrigante, souple et fautive... faufilée dans quelques salons de vieilles dames, présidentes d'œuvres de repentirs tardifs... Elle avait, de fait, tous les droits possibles à être reçue dans ces sociétés.

—Georges, taisez-vous. Vous avez une langue de vipère... Ma tante est furieuse de vous entendre.

Une chose amusante était de voir Mme Palmer bégayer d'indignation, tandis que Georges se faisait plus froid et plus incisif, à mesure qu'elle s'exaspérait. La discussion changeait de terrain, et maladroitement ramenée sur la religion par Mme Palmer, qui avait un vague espoir de convertir son neveu, devenait amère et passionnée : lui, discutant avec des mots tranchants ; elle raisonnant mal, répondant à cette logique serrée, par des lieux communs, bribes de sermons retenus d'une oreille distraite, dans la somnolence qui l'engourdissait toujours pendant les prêches.

Marguerite, très sérieuse, écoutait, tout en croquant Misie, roulée dans une soie rose, et couchée sur un divan, les coudes enfoncés dans les coussins épais, les mains perdues dans sa tignasse noire, et regardant l'artiste attentivement de ses yeux de braise, qui luisaient dans sa face tannée de bohémienne.

Richard, habitué aux sorties de son frère, les considérant comme une petite fièvre de jeunesse, qui se guérirait à mesure que l'esprit du jeune homme se développerait par la pratique de la vie et par des réflexions sérieuses, écoutait souriant. Il savait que ces fougueux négateurs de vingt ans deviennent autres en acquérant la faculté de penser par eux-mêmes. A cet âge, on n'a que les idées des autres ; et certaines admirations sont dangereuses pour les très jeunes esprits.

—Alors, Georges, si ce que vous dites est vrai, le monde est dans l'ordre voulu en étant égoïste et rapace, parce que, avec vos théories, toute loyauté devient une sottise, et toute bonté une duperie.

—Est-ce qu'on est bon ? . . On joue la comédie à moins qu'on ne soit stupide...

—Oh ! interjeta Marguerite.

—Oui, je sais, vous prêchez toujours la bonté, le pardon, l'indulgence, vous avez des idées évangéliques et superbes, mais qui n'ont pas cours à présent. C'est très beau en théorie ; seulement, de la théorie à la pratique il y a loin.

—Avez vous jamais vu mes actes contredire mes paroles ? demanda-t-elle.

—Non. C'est vrai. Mais vous êtes une perfection, vous...

—Vous appelez cela de la stupidité, tout à l'heure...

—Et puis, si vous êtes bonne, ce n'est pas par un effort de volonté. Vous êtes comme cela, voilà. Vous ne pouvez pas voir souffrir.. alors vous faites ce que vous pouvez pour soulager les autres... C'est une affaire de nerfs, tout simplement.

—Pur égoïsme de ma part, appuya Marguerite. Voyons, prouvez-moi cette proposition.

—Vous excellez à déplacer la question, et à me faire dire ce que je ne pense pas. J'affirme seulement ceci : que la bonté est une propriété inhérente à votre être moral, comme d'avoir les yeux gris, un petit nez droit et des lèvres roses, sont une propriété de votre être physique.

—Il ne faut pas lui en savoir gré, s'écria Mme Palmer. Tu entends, Misie. Continuez, c'est édifiant.

—Une chose me fait vous pardonner, dit Marguerite ; c'est que vous êtes un peu exaltée ; vous avez une lésion, c'est évident... et la fêlure s'agrandit, prenez garde...

—Vous avez tort de mettre Misie en cause, répliqua Georges. Si elle ne vous aimait pas, elle serait une petite misérable : ce qui est peut être, d'ailleurs. Mais je soutiens qu'il vous ne faites pas effort pour être bonne... et que ce sont des aptitudes naturelles en vous... Et tenez.. Vous êtes chrétienne... Vous parlez d'indulgence, de pardon, de générosité... vous prêchez d'exemple, jusqu'ici... Mais vienne le jour où vous serez prise entre vos principes et votre intérêt personnel, entre vos idées et votre cœur... nous verrons lequel l'emportera...

Marguerite, à ces mots, cessa de peindre : elle leva les yeux sur Georges, et répondit gravement :

—Je ne suis qu'une femme, et je pourrai faiblir ; mais il y aura lutte, au moins, tandis qu'en vous, il n'y en aurait même pas, et vous iriez tout droit à votre intérêt ou à votre plaisir. Cette négation de tout est cruelle. Pourquoi voulez-vous m'ôter Dieu, puisque vous n'avez à m'offrir que le vide et le néant ? Quelle est donc cette tâche où vous vous appliquez de flétrir tout ce qu'il peut y avoir de beau et de bon en moi ? La pitié, dites-vous, est un nerf qui vibre ? Eh bien ! je ne le crois pas... Je sens en moi quelque chose qui fait que j'aime autour de moi..., une sympathie pour tout ce qui souffre... une répugnance à constater le mal... Je sens en moi un juge de toutes mes actions ; et ce que j'appelle ma conscience, quoique vous prétendiez, ne fait pas mal partie de mes nerfs, de mon sang, de mes os... Il y a un autre monde que celui de la matière... J'y crois... et vous y croyez aussi, vous, parce que vous êtes un homme intelligent et bon.

Georges ne répondit pas ; il rougit ; ses lèvres tremblèrent un peu. Ne voulant pas s'avouer qu'il était ému par ces paroles, il attribua ce qu'il éprouvait à une crise névralgique.

Richard, lui, qui n'était pas un philosophe, mais un homme simple et loyal, se leva, prit la main de Marguerite, et au lieu de la serrer, comme il faisait chaque soir en la quittant, la porta à ses lèvres, en disant :

—Vous êtes une femme exquise. Votre cœur est plus clairvoyant que toute la raison du monde.

III

Une reine anglaise s'est acquis une atroce célébrité ; l'histoire a flétri Marie Tudor du surnom de Marie la Sanglante. Fernand Garcia avait le même reflet sur son nom ; on l'appelait le "colonel Rouge".

Ce fut lui qui, pendant la révolution du Paraguay, en 18...., s'empara du pouvoir, se fit nommer dictateur par une junte de brigands, comme aux heures tragiques il en surgit des pavés et des égouts de toute grande ville.

Fernand Garcia eut un règne de quelques mois ; ce règne fut une série de crimes inimaginables. Ses exploits et ceux de son principal acolyte, un certain José, terrifiaient la population paraguayenne et défrayaient les journaux européens.

Lui et José attaquèrent un jour une sucrerie bâtie au bord du fleuve Paraguay ; cet établissement appartenait à un anglais, nommé Hudson ; la sucrerie fut dévastée ; les nègres s'étaient enfuis pour la plupart, mais Garcia trouva dans l'habitation, ou hacienda, une résistance imprévue ; l'Anglais s'était fortifié là, avec ses trois fils et quelques domestiques européens. Il y eut un combat acharné ; malheureusement cette poignée de gens ne pouvait résister à la troupe de bandits que menaient le dictateur et José.

Après le combat, Garcia fit fusiller tous ses prisonniers, les domestiques d'abord ; puis les fils de Hudson, et Hudson lui-même ; cela sous les yeux de Mme Hudson, qu'on avait attachée à un des piliers de bois de la véranda, afin qu'elle ne perdît pas un détail de l'exécution. Garcia n'aimait pas qu'on lui résistât...

Comme la bande allait partir, Jo-é amena une jeune fille de quinze ans, la fille de ces Hudson, qui essayait de s'enfuir ; on l'adossa au mur où son père et ses frères avaient été fusillés, et l'on tira dessus. La mère regardait ceci.

L'incendie enveloppait l'habitation tout entière. Les bandits s'éloignèrent, laissant cette femme liée à ce pilier. Un domestique échappé au massacre raconta ces horribles détails. Le règne de Garcia fut court et se termina par une fange plus bourbeuse encore, par la dernière des lâchetés, une trahison.

Enfermé dans une ville, avec ce qui restait d'armée à ce malheureux pays, assiégé par les troupes ennemies, il ouvrit les portes du fort et livra ses hommes ; on cria bien haut qu'il avait pour cela reçu un million de piastres. Est-ce vrai ? ce ne fut jamais prouvé. En toute hâte, il revint à Assomption, réunit en quelques heures le produit de toutes ses rapines, or, diamants, bijoux, et, sauvant la caisse, s'enfuit, évitant prestement la fureur populaire.

Il emmenait avec lui une quarteronne très belle qu'il avait épousée quelques années auparavant, preuve chez lui d'une immense insouciance du respect humain, étant donné le mépris dont, en Amérique, on fait preuve pour les gens de couleur. Sa fille Manuela était âgée d'environ quinze ans, de même que la jeune anglaise fusillée à l'hacienda Hudson.

Garcia gagna Buenos-Ayres, avec sa famille et ses richesses. Il pensait aller vivre tranquillement en Europe, avec cette "honnête aisance". Quant au José, quelque plongeon dans la boue le sauva. Il ne suivit pas son protecteur.

Victor Hugo parle de Haynau qui, lui, fit fouetter une femme sous le gibet où expiraient son mari et son fils. Ce Hayneau eut un jour l'idée de visiter l'Angleterre, il fut reconnu dans une taverne et, dit le poète : "Ce fut un cri effrayant. La foule se jeta sur le misérable, lui arracha à poignées ses infâmes cheveux blancs, et le jeta dehors..." Il y a quelque fois de ces révoltes de la conscience humaine.

Garcia, reconnu, lui aussi, à Buenos Ayres, assailli dans la rue, souffleté avec les épaulettes de son uniforme, qu'il avait l'audace de conserver, insulté, outragé, ne dut son salut qu'à l'intervention de la police, généralement indolente là-bas, mais qui, par un coup de ciel, lui sauva la vie.

Il s'embarqua pour Brindisi. La traversée fut pour lui un long supplice, parce qu'on savait son nom, et que tous l'isolaient dans son infamie, le laissant absolument seul, s'éloignant de lui comme d'un chien enragé.

De Brindisi, il alla à Rome ; son arrivée était signalée, sa figure rendue célèbre par les dessins des journaux illustrés ; — il fut reconnu ; on le hua, on promena dans les rues des pancartes, avec ces mots : Voici le traître Garcia, le colonel Rouge.

Il quitta Rome ; sa renommée le précédait, son crime s'attachait à lui et ne voulait plus le quitter... Par le même paquebot qui l'amena, les détails des derniers jours de sa dictature étaient venus, dans les correspondances, — et la Presse de l'Europe entière retentissait de son nom. On redisait l'atroce tragédie de l'hacienda Hudson. Garcia ne pouvait ouvrir un journal sans y lire son nom. Il vint à Paris, il espéra se perdre dans cette Ville-Univers. Il essaya d'y vivre de façon obscure.

Un soir, ayant lu un article plus insultant que les autres, il songea qu'il vaudrait mieux, peut-être, au lieu de se cacher ainsi, braver le mépris public. Il alla provoquer l'auteur de l'article, lequel refusa de se battre avec lui. Après une entrevue qui fut

pour Garcia une torture morale, parce qu'elle lui permit de constater la profondeur de la répulsion qu'il inspirait, ce misérable rentra chez lui, désespéré.

Il vécut encore quelque temps, découragé. Il n'avait pas prévu ceci... Il n'avait pas prévu cette universelle réprobation, et cette ignominie sur son nom. Tout au plus avait-il pensé inspirer un sentiment de curiosité mêlée de terreur.—On veut bien épouvanter, on ne veut pas être méprisé. Paris, enfin, ne s'occupa plus de lui ; on n'en parla que le jour où l'on apprit qu'il s'était tué d'un coup de revolver, vengeant ainsi lui-même toutes ses victimes par une mort honteuse.

Sa femme et sa fille restèrent seules.—En France, on n'insulte pas les femmes ; on laisse celles-ci tranquilles. Même les journaux se contentèrent d'enregistrer la mort du colonel Rouge, sans y ajouter de commentaires injurieux.

Mme Garcia était une femme enfant, sans aucune notion des affaires les plus simples. Elle se trouva fort embarrassée pour gérer la fortune de son mari et la sienne, car elle était riche personnellement ; mais il se rencontre toujours à point nommé des hommes qui ne demandent qu'à aider les gens inexpérimentés.

Un individu appelé M. Miel, une sorte d'agent d'affaires échappé de province à la suite d'escroqueries louches, un petit homme poli, crasseux et ferré sur le code, s'insinua dans la confiance de cette créature nulle, dont l'existence n'avait été qu'un esclavage de femme riche et belle, soumise absolument au terrible Garcia. En peu d'années le sieur Miel grignota une bonne partie de la fortune laissée par le colonel. Lorsque Mme Garcia mourut d'une maladie de langueur, contractée sous l'influence du climat humide de Paris, il resta à Manuela, outre la fortune de Mme Garcia, à peine un quart des richesses amassées par le colonel. Son premier acte fut de se débarrasser de M. Miel ; ce qu'elle eût fait depuis longtemps si sa mère, avec l'horreur du jugement qui caractérise les personnes faibles, n'eût pas opposé à cette exécution toute sa force d'inertie.

Puis, peu de temps après, les principales œuvres charitables de Paris reçurent d'importants dons anonymes dont l'incognito fut si strictement gardé, qu'il fut impossible de soupçonner même quel pouvait être le généreux donateur.

Et Manuela, renvoyant quatre domestiques sur six qui étaient nécessaires au bien-être de Mme Garcia, ne garda qu'une servante, une femme de chambre et une dame de compagnie, vieille personne sèche et correcte, éminemment propre à servir de porte-respect. Le train de maison se trouva fort réduit ; on vendit voitures et chevaux ; Mlle Garcia laissa son petit hôtel des Champs-Élysées pour prendre un appartement plus modeste. Cependant il lui restait une fortune suffisante pour faire bonne figure dans le monde où elle pouvait être reçue.

Triste monde... Tout en surface, en dehors brillants ; gens titrés, prince valaques, comtesses polonaises, marquises italiennes divorcées, misses excentriques, grandes voyageuses ou conférencières, diplomates d'Etats inconnus, en mission très secrète auprès du Gouvernement : Société cosmopolite, faite de l'écume de toutes les nations, menant grand train sans ressources connues,—étrange confusion de gens tarés, amusants, bohèmes, indulgents sur le passé des autres, parce qu'ils savent le leur assez embrouillé,—parmi lesquels peuvent se rencontrer quelquefois des personnes honorables, ou des artistes qu'attire la bizarrerie de ce milieu, et qui ont soin de ne pas reconnaître, en public, les chers et bon amis rencontrés en de tels salons...

Manuela se laissa par ennui, désœuvrement, lassitude, entraîner en cette société, à des relations rares d'abord, plus fréquentes ensuite. Cette créole vivait depuis trop peu de temps en France, pour sentir la fausseté de la situation qu'elle se créait,—et la bizarrerie des étrangères tapageuses qui l'accablaient de leur amitié bruyante, l'emmenaient au Bois, aux courses, aux Expositions, lui présentaient des gens titrés qu'elle ne revoyait plus ensuite,—et après avoir brillé à Paris, pendant un hiver, filaient, comètes capricieuses, vers d'autres climats, —Petersbourg ou Londres. Excentriques cosmopolites, oiseaux de passage n'ayant leur nid nulle part, et se perchant au gré de leur fantaisie sur toutes les branches du chemin.

Manuela était belle, riche, spirituelle ; avait une originalité qui, chez les étrangères dégénère souvent en bizarrerie... mais, en elle, était piquante. Sa réputation personnelle restait irréprochable : elle traînait toujours à sa suite Mme Jacob, résignée et indifférente, qui lui servait de duègne, et jouait du piano quand on improvisait une sauterie ; Manuela lui offrait quelquefois des cadeaux : un chapeau, une robe de soie, des bijoux, des bonbons ;—et Mme Jacob avait le devoir de s'estimer fort heureuse.

En somme, Manuela n'était pas une méchante femme. Seulement une de ces natures créoles qui, sous des dehors languissants, cachent un caractère indomptable et une énergie extraordinaire.

Cette jeune femme avait une haine au cœur, haine tenace et vigoureuse, qui était restée de sa jeunesse, du temps où Garcia illustrait son nom d'une si horrible manière,—où, témoin épouvanté de ces événements, elle avait vu son père revenir d'expéditions dans le genre de celle des Hudson... sentant la fusillade, l'incendie et le meurtre, excité encore au souvenir de la lutte, grisé de pillage et de cruauté...

Garcia était effrayant ; même ses amis, ceux qui l'approchaient de plus près, en avaient une crainte permanente. Les dompteurs les plus aguerris doivent éprouver une trépidation nerveuse, en pénétrant dans la cage de leurs fauves. On ne savait jamais si Garcia allait donner une poignée de main ou un coup de griffe ;—son immobile face tannée de hâle, aux grands traits accentués, aux lèvres pendantes, ne laissait rien pressentir de ce qui se passait en son âme : ses petits yeux noirs avaient une froide tranquillité ; même dans les scènes tragiques où il s'était signalé, sa figure impassible n'avait jamais exprimé joie ou fureur...

Mme Garcia le craignait et ne lui parlait qu'en tremblant. Comme ce sultan de François Coppée, il eut été fort capable de jeter en pâture, à la fureur de son peuple, la tête de la favorite. Une seule personne se sentait puissante sur lui, et en sûreté contre toute colère.—C'était sa fille, qui faisait de lui ce qu'elle voulait, et, d'un baiser, obtenait tout.

C'est pour elle aussi qu'il avait souffert du mépris tombé sur lui,—c'est pour elle qu'il avait voulu être riche, et que songeant au nom honteux qu'il lui léguait, il s'était tué, achevant par une lâcheté sa triste vie. Et, malgré ses crimes, malgré son infamie, malgré son rejet, sa mise en marge de l'humanité, Manuela s'était indignée contre la populace qui insultait son père ; elle l'avait pleuré le jour où elle le vit étendu, dans son cabinet de travail, la tempe trouée d'une balle. Ses crimes, certes, elle les haïssait, puisqu'elle avait, sans le dire à qui que ce fût au monde, donné aux pauvres la fortune du colonel...

Mais elle les croyait moins nombreux, moins atroces qu'ils n'avaient été réellement ; et quant à la trahison, elle en rejetait l'accusation avec une véhémence indignée. Rien n'avait été prouvé. On accusait Garcia, parce que son passé le désignait à la haine publique ; mais, à ses yeux, c'était une fausseté abominable. Si le colonel avait capitulé, c'est qu'il ne pouvait plus résister, voilà tout. Les meurtres, les incendies, les pillages, oui... mais la trahison non. Pas cela.

Et de ces crimes, qu'il fallait cependant bien admettre, ce n'est pas lui qu'elle chargeait, c'était un autre, un homme funeste, faisant le mal froidement, abusant de son ascendant sur Garcia, pour exciter sa violence, sa rapacité, en l'entraînant à des actes de sauvagerie où il ne se connaissait plus.

C'est lui, c'est ce José, suppôt du dictateur, qui lui indiquait les coups à faire, qui l'avait porté au pouvoir, et, une fois là, sachant que cette puissance serait courte, le poussait au pillage, afin de s'enrichir plus vite.

Souvent, dans les intervalles que lui laissaient ses relations, Manuela, le cœur vide d'affection, l'âme fatiguée de la sterile agitation mondaine, s'enfermait chez elle et songeait... Pensive, elle revoyait en soi-même son pays natal, si différent de celui-ci,—ce ciel torride, cette nature luxuriante des tropiques, oiseaux qui sont des écrivains vivants, grands fleuves torrentueux aux dangereux rapides, immenses pampas où vivent des troupes de chevaux sauvages, forêts inexploables, asile des peuplades primitives, encore à leur âge de pierre... et les fleurs étranges aux formes inconnues, aux nuances exquises, dont la corolle parfumée recèle peut être quelque ravissant petit serpent de corail ou d'émeraude, dont la morsure tue un homme en quelques minutes.

Tout cela, elle l'avait vu... Et combien était-ce différent de ce climat, dont les jours les plus chauds lui paraissaient glacials... Différent de ce ciel gris perle de Paris qui f. it un fond si charmant au Louvre, à Notre-Dame, à la vieille cité assise fièrement au bord de la Seine, et mirant dans l'eau verte les flèches et les tourelles de ses monuments.

L'ère de sa puissance, les courses de taureaux, combats de coqs, fêtes à la Présidence remontaient aussi à son souvenir. L'époque où elle était un peu reine, — avec des esclaves pour la servir, sans compter tous ceux qui s'aplatissaient honteusement

devant elle par crainte de Garcia... Les jours aussi où le colonel revenait à la tête d'une armée, dont les chefs étaient ivres d'or, et les soldats ivres de vin ; — des mules suivaient portant le butin, qu'on décorait du nom de confiscations légales ; et José était là toujours, aussi inséparable de Garcia que son ombre, la mine obséquieuse, l'air d'un Méphisto conseillant Faust.

Ces retours de campagnes étaient toujours tristes, quoique le colonel offrit, chaque fois, à sa femme et à sa fille, des bijoux, bracelets, bagues, pendants d'oreilles, dont il est aisé de deviner la provenance. Tous ces bijoux, Manuela les avait en exécration ; elle les fit fondre après la mort de son père, et en donna le prix aux pauvres.

Qu'était devenu José ? Dans quel pays lointain, dans quelle ville populeuse s'était-il caché ? Vivait-il même ? Elle y songeait souvent, car elle le haïssait pour le mal qu'il lui avait fait, pour les crimes qu'il avait conseillés et fait exécuter, pour le mépris qu'il avait mérité plus que tout autre, et qui était retombé tout entier sur Garcia... pour son impudence, son cynisme qui, peut-être, avait tué en l'âme du colonel ce qu'il eût pu y avoir de grand.

Garcia, seul, eût volé le pouvoir, tué des hommes, mais tué, volé en risquant sa vie. — Garcia, poussé par celui-ci, avait assassiné des femmes, fusillé cette malheureuse enfant de quinze ans... cette petite Hudson, dont le nom seul était une torture pour Manuela.

Elle se rendait compte, fort clairement, qu'elle était vouée à une existence malheureuse, tenue à l'écart de toute intimité honorable, méprisée par "droit de naissance" sans aucun des bonheurs et des espoirs de toutes les autres femmes... Se marier, épouser quel faux prince moldave, grec de profession, siron pis encore ? Ajouter à son déshonneur un autre moins éclatant, mais plus vulgaire ? Non. Et quel honnête homme songerait à épouser Manuela Garcia ?

Pas même d'amis. On n'a que d'éphémères connaissances dans un milieu tel que celui où elle était admise. Ces femmes écervelées ne sont capables ni d'un sentiment ni d'une pensée sérieuse. C'est la nullité, le vide absolu, leur situation fautive étant, d'ailleurs, le résultat de leur légèreté et de leur besoin de plaisir... Et c'est une situation si contraire à toutes les aspirations de la femme que de n'avoir aucune affection dans sa vie, ni de famille, ni d'amitié, que Manuela en souffrait plus que du nom qu'elle portait... fardeau si lourd cependant.

La vie des autres, des gens honnêtes qu'elle voyait de loin, lui apparaissait, malgré sa monotonie, comme une condition enviable, heureuse entre toutes ; et le désir de pénétrer en quelque maison où l'on ne songeât pas uniquement au plaisir, où l'on ne vit pas les comparses changer avec une rapidité décevante, comme cela se passait chez elle... ce désir était en elle une idée fixe ; d'autant plus douloureuse qu'elle la savait irréalisable...

Et cette impossibilité de sortir du cercle où elle était rivée, c'est José qui en était la cause première ; c'est de lui que venait tout le mal ; c'était lui le romoteur, le principal auteur de toutes les fautes du colonel... et qui avait su disparaître à temps pour éviter tout châtement. Manuela l'exécrait, et cette passion violente avait son excuse en ce sentiment filial, qui la portait à excuser son père, pour tout rejeter sur l'autre. Elle eût voulu se venger, dût-elle pour cela souffrir elle-même.

Les sentiments chrétiens de cette créole, qui avait dans les veines un peu de sang noir et celui du violent colonel, n'atténuaient pas son désir de vengeance. Elle avait souffert, elle eût voulu faire souffrir. Quant à ce qu'il y avait de répréhensible en cela, elle n'y songeait même pas... Elle cherchait José ; elle avait l'espoir de le rencontrer quelque jour, et que le châtement viendrait pour lui, comme il était venu pour Garcia.

Un soir, Manuela s'habilla, pour assister à un concert chez Mrs. Wager, une Américaine de ses amies, de ces amis dont on raffole après un mois de liaison, et dont on oublie même le nom, après une semaine d'absence...

Cette dame recevait une société brillante, nombreuse, fort mélangée ; on rencontrait dans son salon des représentants de toutes les races ; Anglais, Russes, Italiens, Brésiliens, Espagnols, Grecs, une tour de Babel ; toutes les langues et toutes les décorations possibles et impossibles ; beaucoup de titres. On coudoyait là des ducs et des princes qui avaient les cheveux très noirs, de grosses bagues, des boutons de chemise en diamants et un accent inimaginable.

Un peu plus accentuée, la note de cette réunion eût été détestable. Elle n'était

qu'amusante et excentrique. Manuela fit rapidement sa toilette, et, ouvrant un coffret, chercha quelques bijoux. Une petite boîte de carton, posée en évidence dans ce coffret, frappa ses regards. Elle l'ouvrit et vit à l'intérieur un bracelet.

Sur un lit d'ouate blanche, un mignon serpent, dont chaque écaille exquisement ciselée était une minuscule plaque de corail, deux yeux de diamant, une petite gueule entr'ouverte menaçante, avec des dents en perles fines et une langue dardée en avant ; la reproduction exacte de l'un des plus dangereux reptiles de l'Amérique équatoriale, le serpent-corail, aussi terrible qu'il est beau.

Manuela, immobile d'étonnement, en admirait le merveilleux travail. Qui donc avait apporté là ce bijou ? Elle sonna afin d'interroger Mme Jacob, et en attendant prit le bracelet afin de le regarder de plus près... En l'examinant, elle s'aperçut que le fermoir avait été un peu forcé, et que deux des écailles étaient brisées... Tout à coup, une pensée fondroyante lui vint ; elle crut se rappeler ce que c'était que ce bijou. Vivement, elle ouvrit le fermoir, regarda à l'intérieur de la plaque d'or, et lut, finement gravé, ce nom, son cauchemar : "Clary Hudson".

Le bracelet tomba à terre, et Manuela, tremblante, recula. Elle se souvint. Elle revécut ce soir de décembre, l'été de la-bas,—où, après l'expédition, Garcia donnait un bal chez lui,—un bal où l'on dansait par ordre, et qu'elle avait dû ouvrir avec José. A la fin de la première danse, il lui avait offert ce bracelet... Plus tard, apprenant les détails du drame, elle voulut détruire le bijou et ne put le retrouver. Comme la cour de Garcia n'était pas, en vérité, l'asile de beaucoup d'honnêtes gens, elle supposa un vol. Presque aussitôt la tempête populaire qui emporta le dictateur éclata, et dans l'effarement de la fuite, dans la honte et le mépris public qui suivirent, elle avait oublié ce bijou.

Voici qu'elle le retrouvait. Qui donc l'avait mis là ? Superstitieuse comme une créole, elle eut l'intuition que cela lui annonçait José, qu'elle le reverrait bientôt, demain, ce soir peut-être, qu'un hasard les mettrait en présence. Mille pensées confuses lui vinrent à la fois. C'est à peine si elle comprit les explications de Mme Jacob, qui lui dit avoir trouvé le bracelet dans un chiffonnier de la chambre de Mme Garcia, et l'avoir placé dans cet écriin.

Manuela prit le bijou, l'attacha à son poignet et partit pour le concert. Elle savait, elle était certaine qu'elle allait revoir son ennemi, et s'armait de ce petit serpent meurtrier pour venger tout le monde : Clary Hudson, Garcia, et elle-même.

D'abord, personne, parmi la cohue qui se pressait dans les salons de Mrs. Wager, personne qui rappelât José. La créole se trouva, pendant la soirée, près de la maîtresse de la maison. Cette vieille dame bavardait sans trêve et ne remarquait pas l'inattention de son amie. Pourtant elle la vit tout à coup rougir, puis une pâleur livide succéda à cette rougeur ; les lèvres de Manuela blémirent, une sueur froide perla à ses tempes...

—Oh ! chère belle, allez-vous vous trouver mal ! s'écria Mrs. Wager effrayée.

—Non, répondit Manuela, se ressaisissant. La chaleur m'a incommodée un instant. Je me trouve mieux... Comment nommez-vous ce monsieur qui se tient debout, près du massif de fougères, derrière la princesse K... ?

—Attendez, mon enfant. Je vais vous dire...

Mrs. Wager ajusta son lorgnon.

—Ah ! bon ! je vois... Ma chère petite, c'est un diplomate espagnol, don José de Maranon, un ami charmant qu'on m'a présenté avant hier.

José Maranon ? Diplomate espagnol ! Vous êtes sûr qu'il est espagnol et diplomate ?...

—Ma chère, on me l'a présenté comme tel ; je n'ai pas fait d'enquête. Ce n'est pas mon habitude. Pourquoi ne serait-il pas Espagnol et diplomate ? Chargé d'une mission secrète et officieuse ?... Nous en avons d'autres dans ce salon...

En effet, cela était vrai. Il y avait quelques diplomates de ce genre dans le salon, et chargés de missions extrêmement secrètes.

—Il est très riche ! continua l'Américaine. Il a deux beaux chevaux ; il loge à l'hôtel Continental, il est reçu dans de bonnes maisons... que lui demander de plus ?

Rien, évidemment.

—Et dans quelles bonnes maisons le reçoit-on ? demanda Manuela.

—Mais... chez moi, d'abord...

—Oui, c'est vrai, puis ?

—Il n'a encore guère de relations, car il ne fait qu'arriver à Paris. C'est, je vous

assure, un homme charmant, exempt de cette morgue qui rend si désagréables beaucoup d'Espagnols. Il ne dédaigne pas des amis d'une situation humble... Voyez ce jeune homme qui lui parle en ce moment, vêtu comme un provincial de petite ville... C'est un employé de ministère, un pauvre diable que je lui ai permis d'amener... auquel il veut donner une idée du monde.

Manuela ne sourit même pas, quoiqu'il fût amusant de se figurer l'idée que le jeune homme pourrait se faire du "monde". Un irritant point d'interrogation se posait devant elle. Que faisait à Paris, José, masqué en diplomate, et menant un train de vie luxueux ?

— Qui donc vous l'a présenté ? demanda-t-elle à Mrs. Wager.

Mais celle-ci, occupée à complimenter une chanteuse qui venait d'interpréter *Manon*, n'écoutait pas ; il fallut que la créole répâtât sa question pour obtenir une réponse inattentive...

— Oh ! ma petite, je ne me rappelle plus. On m'en présente tant... Je crois pourtant que c'est M. Liebner, cet Allemand ?... Vous savez ?...

— Oui, un type de vieux reître à moustaches blanches et nez enluminé.

Manuela, comprenant l'inutilité de ses questions, resta songeuse, un instant, toute secouée encore de l'émotion première éprouvée à la vue de José. Cette figure lui rappelait tant d'affreuses aventures, des heures qu'elle eût voulu, au prix de toute sa fortune, pouvoir effacer de sa vie... Elle revoyait ce regard faux, ce sourire découvrant une denture de loup, qui avait si longtemps hanté son sommeil en cauchemars douloureux...

Que faire ? Elle eut un réel affolement, ne sachant à quoi se décider. Son caractère, tout de premier élan, la portait à donner chemin à l'horreur que lui inspirait ce bandit : mais aussi, il y avait en elle ce fonds de ruse féminine et de diplomatie adroite, qui reparait dans les moments critiques, et empêche de suivre l'impulsion première. Ne serait-ce pas vraiment un enfantillage ridicule que de se livrer à quelqu'une de ces apostrophes, pathétiques à l'Ambigu, et si déplacées en un salon... On rirait d'elle, et l'on mépriserait très peu José, la plupart des gens présents n'étant pas peut-être forts délicats...

Puis, il fallait savoir ce qu'il faisait à Paris... si quelque nouvelle infamie ne le lui livrerait pas ?... Ce nom d'emprunt, cette qualité fausse le lui rendaient suspect. Mais, pour savoir à quoi s'en tenir, il fallait se rapprocher de lui, se laisser croire son amie... Nécessité pénible, mais absolue.

Elle quitta sa place, s'avança vers lui, avec une indifférence affectée. Il l'aperçut et changea de couleur ; ses yeux eurent une expression effarée... Manuela feignit de le regarder indifféremment, puis de le reconnaître peu à peu.— Elle lui sourit, avec un léger signe de tête... Rassuré, il s'approcha d'elle, encore pâle de sa frayeur récente...

— Manuela !... Mademoiselle Garcia ! balbutia-t-il en s'inclinant respectueusement.

— José.

— Don José Maranon, chargé d'une mission secrète auprès du gouvernement français, dit-il rapidement.— Me ferez-vous l'honneur d'accepter mon bras... Faisons un tour dans le jardin d'hiver, nous causerons plus à notre aise...

Il avait repris tout son aplomb, réfléchissant que la fille de Fernand Garcia aurait mauvaise grâce à rappeler les faits anciens et à l'accuser de vols, meurtres et autres vétilles...

Elle posa sa main fine sur le bras de José... et jeta son sourire énigmatique au petit serpent de corail, qui dessinait une ligne sanglante sur la manche de l'habit noir.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc, près d'un bassin, où, parmi les feuillages de palmiers et de citronniers, une Sapho de marbre accordait sa lyre... Un moment de silence suivit...

— J'ai appris, par les journaux, la mort du colonel ! commença José.

Manuela tressaillit intérieurement.

— J'ai été surpris qu'un caractère de sa trempe se laissât influencer par les criaileries de quelques sots... Vous le savez, j'étais son ami, ma chère Manuela...

— Nommez-moi Mlle Garcia, dit elle. Une intimité entre nous paraîtrait étrange. Ni vous, ni moi n'avons le désir de raconter en quelles circonstances nous nous sommes connus...

— Certes... Ne parlons pas du passé... Et Mme Garcia ?...

—Morte. Il y a trois ans...

—Vous êtes seule, alors ?...

—Oui. Heureuse, par conséquent, de retrouver un ami... Vous viendrez me voir, j'espère ?

Le sourire tranquille avec lequel elle dit cela endormit complètement les défiances de José... Il pensa qu'elle ne se rappelait pas le rôle qu'il avait joué ; elle était si jeune à cette époque.

—Oui ! j'irai vous voir... avec plaisir. Dès demain.

—Vous êtes diplomate ? reprit-elle du ton le plus calme, et diplomate espagnol. ConteZ moi donc un peu de vos aventures. Je rassole des romans bien machinés... Cela m'amusera mille fois plus que ce concert.

José la regarda prendre l'attitude d'une personne qui se prépare à jouir d'un récit agréable ; elle fixait sur lui ses yeux, où il ne sut discerner qu'une banale curiosité ; le mouvement qu'elle fit en déployant son éventail attira le regard de José sur le serpent de corail. Elle s'en aperçut..

—Vous reconnaissez ce bracelet. C'est vous qui l'avez choisi. Vous avez bon goût : il est exquis.

Il détourna la tête...

—Voyons ! vos aventures ?

—Un récit très court, mademoiselle Garcia. Après la chute de notre gouvernement je me réfugiai à la Plata, où je repris mon nom véritable : José Maranon... J'avais quelques fonds, je fis du commerce qui prospéra. J'eus la bonne chance de rendre quelques services à un Espagnol très influent, qui me persuada de l'accompagner en Europe, lorsque ma fortune serait faite. J'ai habité Madrid pendant trois ans, fréquentai une société très choisie ; enfin le ministre Z..., que je connais beaucoup, m'a chargé d'une mission importante.

—Et secrète... dit Manuela.

—Et secrète... J'ai accepté, parce que j'étais heureux de lui faire plaisir, et de voir Paris... qui, maintenant que je vous ai retrouvée, me plaira davantage encore.

Elle le voyait mentir à chaque phrase.

—Et par quel hasard vous trouvez vous ce soir chez Mrs. Wager, qui n'a aucun rapport avec le gouvernement français ? interrogea-t elle.

—Je l'ai rencontrée, il y a quelques semaines...

—Premier mensonge, pensa Manuela.

—... C'était à un bal de l'ambassade d'Espagne, et l'ambassadeur lui-même m'a présenté...

—Second mensonge. Pour renier cet Allemand, M. Liebner ?...

Quelqu'un s'avança vers eux, le jeune homme que José avait amené.

—Voici qu'on vous cherche, dit Manuela.

Maranon fronça le sourcil.

—Oui, un pauvre garçon, que j'ai connu dans des circonstances qu'il est inutile de vous indiquer... Je consens à le piloter dans le monde... Croiriez vous que ce niais rêve de mener la haute vie, et de connaître des personnes en vue ?... Permettez-moi de vous le présenter.

Le jeune homme arriva près d'eux.

—Mademoiselle Garcia, je vous présente M. Gandon, un de mes bons amis...

—Surnuméraire au ministère de la Guerre ! acheva Gandon en saluant.

Un pli profond se creusa au front de José, il lança un regard furieux à son ami. Manuela feignit de ne rien voir, elle accueillit gracieusement M. Gandon.

—C'est la première fois que vous venez chez Mrs. Wager ? dit-elle.

Le jeune homme se redressa, avec fatuité.

—En effet, mademoiselle, don José a bien voulu m'y introduire et me présenter à quelques personnes : le prince Caprara, le comte Pranzenski, le marquis Balducci... Je venais vous rappeler, mon cher don José, que nous avons projeté un bac au cercle des Etrangers où vous m'avez présenté hier. Ces messieurs en seront.

—Bien ! bien ! dit José, agacé.

—Vous ne sauriez croire, mademoiselle, quel excellent ami je possède en don José, qui, non seulement m'aide de ses conseils, mais de sa bourse, lorsque j'ai perdu une trop forte somme au bac... C'est, ma foi, comme cela que nous nous sommes liés...

José interrompt Gandon, en offrant son bras à Manuela.

—Ne voudriez-vous pas entendre la fin du concert ?

Elle se leva en souriant, et scrutant la figure de M. Gandon :

—Sot, vaniteux et joueur, pensa-t-elle.... José est son créancier et le lance dans le monde où il faut beaucoup d'argent. Ce jeune homme, qui paraît sans fortune, est surnuméraire au ministère de la Guerre. D'autre part. José se fait présenter par cet Allemand, et s'en cache. Ce coquin ferait-il ici de l'espionnage ?... Oh ! que cela soit !



Elle le voyait mentir à chaque phrase.

Que je puisse le dévoiler, le voir avili, emprisonné, jugé, expulsé de France, ou au bagne.

—Quand pourrai-je vous revoir ? dit José en la reconduisant au salon.

—Demain, si vous voulez... répondit-elle, en faisant jouer à son bras le serpent de corail, dont les yeux scintillaient, dont la langue acérée semblait s'agiter, et les dents vouloir mordre.

Pendant toute la nuit, Manuela, rentrée chez elle, songea : elle groupa dans son esprit tous les petits faits isolés qu'elle avait pu recueillir, et en arriva à se faire l'absolue conviction que José avait en effet une mission fort secrète, comme celle par exemple de se procurer les plans de forteresses, ou de mobilisation, ou le dernier modèle de l'engin destructif le plus récent et le plus perfectionné.

Ce Gandon n'était qu'un instrument entre ses mains. Le but de José était clair : lancer ce niais dans des embarras d'argent inextricables, se faire son créancier, pour pouvoir, à l'heure critique, parler haut, menacer, exiger... exiger des trahisons qui se sont déjà vues, malheureusement.

Elle seule, éclairée par sa haine, et par ce qu'elle savait de son passé, soupçonnait le plan de l'aventurier — Eh bien ! sa ligne de conduite était toute tracée... attendre, se laisser croire l'amie de ce coquin, afin de pouvoir suivre, heure par heure, les progrès de son intrigue... et, lorsqu'il se serait compromis, le livrer... Triste perspective, cette duplicité abominable qu'il faudrait soutenir jusqu'au bout. Triste aussi de voir ce sot courir à un tel abîme, et de ne pouvoir l'avertir, — puisque, d'ailleurs, elle n'avait pas de preuves.

Mais ces considérations ne l'arrêtaient pas ; elle était trop heureuse de voir le complice de Garcia courir à sa ruine. Pour arriver à ce but, elle eût sacrifié sa fortune, elle eût commis des actions répréhensibles — Voici que la catastrophe venait, sans qu'elle eût à aider le destin... Par la seule impulsion de son vice, José tombait dans la boue... Lorsqu'il s'y serait enfoncé très profondément, elle l'y noierait... Plus rien à faire... qu'attendre, et jouer la comédie de l'indifférence.

Après cela, d'autres pensées lui vinrent... Elle songea à ce qu'était la société qu'elle fréquentait... Combien de gens, sinon aussi ignobles que José, du moins peu honorables ou très suspects, parmi ceux qui la saluaient et lui serraient la main ?...

Et pas un sentiment vrai dans toutes ces amitiés mondaines. Ces femmes frivoles, qui se répandaient en protestations et n'y pensaient plus une heure après, n'étaient que de pauvres poupées sans cervelle... N'avoir pas une tendresse sincère dans sa vie... pas même l'amitié d'une femme loyale et intelligente...

Pourquoi, à cette pensée-là, le profil sérieux de Mlle Palmer revint-il à l'esprit de Manuela ? Le jour même, elle l'avait rencontrée, en compagnie de ce critique qu'elle connaissait, parce qu'il fréquentait le salon de Mrs. Wager, et venait quelquefois chez elle.

Marguerite Palmer. Oui, c'était là une de ces physionomies qui inspirent la confiance, le respect, la sympathie... un genre de sympathie tout différent à celui qu'éprouvaient les uns pour les autres ses connaissances de la colonie étrangère...

Manuela soupira, en songeant que si elle n'eût pas été la fille du Colonel Rouge, elle eût pu connaître des personnes de ce genre, mener une existence calme et heureuse, être aimée par d'honnêtes gens, ne point passer dans la vie, comme une actrice passe sur la scène d'un théâtre, en débitant un rôle, pour l'ébahissement des badauds... Non, vivre pour soi-même intelligemment, se sentir penser. Ne pas avoir ces haines, ces désirs affreux, ces désirs de vengeance, que Garcia légua à sa fille, avec son or et sa honte...

Manuela pleura de découragement et se révolta, impuissante contre le préjugé inique qui fait peser sur les enfants la faute des pères... Mais rien, elle ne pouvait rien... Elle savait que rien n'effacerait la tache : pas un homme honorable ne consentirait à accoler son nom à celui de Manuela Garcia ; pas une femme qui se respecte ne condescendrait à lui serrer la main, à la recevoir chez elle ; n'avait-elle pas encore, à son poignet, ce bracelet volé et ramassé dans le sang ?...

IV

Le lendemain, José vint faire une visite à Mlle Garcia, visite courte, où il se livra fort peu ; car, malgré l'indifférence bien jouée de Manuela, ses défiances lui revenaient. Maintenant que, remise de son premier émoi, elle pouvait l'étudier mieux, la jeune créole admira sa souplesse et son génie d'intrigues. Il avait su revêtir l'apparence d'un homme respectable.

Rien dans son extérieur ne dénonçait l'étranger, Brésilien ou Péruvien, dont, tout de suite, les gens prudents se défient. Pas de diamants en boutons de chemise, pas de lourde chaîne de montre ou de bague massive. Une apparence de gentleman anglais,

plutôt, et un accent très léger, qui ne faisait pas trop mauvais effet. Elle réfléchissait à cela quelques minutes après son départ, se disant qu'il était vraiment un coquin fort adroit, lorsqu'on annonça M. Bertaux, le critique de la *Revue Grise*.

Immédiatement ses pensées prirent un autre cours. C'est lui que, la veille, elle avait rencontré au Salon, avec Mlle Palmer, circonstance qui lui rappela le souvenir de cette personnalité, physionomie si sympathique qu'elle lui avait causé un de ces accès de tristesse et de découragement où elle souffrait davantage de son isolement forcé.

Marguerite Palmer étant une artiste de réel talent, elle en avait entendu parler maintes fois ; elle savait quelques particularités de sa vie, son existence très simple, en dehors de tout mouvement mondain, de toute coterie bruyante ;—elle savait que c'était une provinciale sous l'autorité d'une vieille tante... Elevée sans doute par cette bonne personne d'apparence raide, elle devait avoir des idées étroites, malgré son talent. Elle devait, plus que toute autre, être sous l'empire de certains préjugés... Dans le milieu artistique où sa place était marquée, elle se tenait à l'écart, voyant quelques personnes seulement, pas un ami bruyant. Elle s'était fait une société de gens sérieux, et son salon était un salon de province transporté à Paris... Oui, évidemment, elle devrait plus que toute autre se refuser, le cas échéant, à recevoir chez elle la fille du colonel Rouge..., une étrangère, fréquentant un monde excentrique...

Et que cela était fâcheux, car justement elle était le type rare de celles qu'eût voulu connaître Manuela... Une curiosité extrême de savoir comment était Mlle Palmer avec ses amis la saisit ; elle résolut d'interroger Bertaux... Et, laissant son habituelle nonchalance, elle reçut le critique avec une bonne grâce marquée.

Toutes les idées mauvaises surexcitées en elle par José, désirs de vengeance, intrigues, dissimulation, toutes ces pénibles choses s'effacèrent de son esprit. Il y avait incompatibilité, sans doute, entre Marguerite et toute bassesse... Les Persans reconnaissent deux principes gouvernant l'homme : l'un bon, l'autre mauvais : Ormuzd et Abri-man ;—José et Marguerite semblaient représenter ces deux génies, agissant sur l'âme de Manuela ; la pensée de l'un la jetait dans un dédale de combinaisons et de haines indignes d'une femme ; la pensée de l'autre réveillait tout ce qu'il y avait de bon en elle, ce désir de sortir du milieu fâcheux où elle vivait, de connaître des gens respectables, de vivre en un air plus respirable, loin des intrigants, des aventuriers, des José et des Américaines tapageuses.

Après quelques phrases insignifiantes, Manuela amena la conversation sur l'Exposition, et dédaignant d'écouter les critiques acerbes de Bertaux qui, tout de suite, commençait à démolir les œuvres les plus admirées, elle demanda :

—Qui est donc cette jeune femme que vous accompagniez hier ? Il m'a semblé reconnaître Mlle Palmer.

—Ah ! vous la connaissez ?

—De vue, seulement. Son portrait est charmant. C'est si bien elle !

—Elle a du talent.. Vous avez lu mon article sur son tableau ?

—Oui.

—Elle me remerciait si chaleureusement, que j'en étais confus.

—Vraiment, dit Manuela d'un ton ambigu... Elle a cependant assez de talent pour se passer de ce genre de réclame ; et je m'imaginai qu'elle n'y attachait aucune importance.

Bertaux eut un sourire pincé.

—Oh ! ne vous fâchez pas, continua Manuela ; j'ai le tort de vous parler trop franchement. Je pense que le public n'a pas besoin de l'avis de messieurs les critiques pour admirer ce qui est beau... Je pense que ces éloges outrés ne doivent plaire qu'aux médiocrités, et laisser les vrais artistes fort indifférents... Quittons ce sujet... je vois qu'il vous déplaît. Parlez moi de Mlle Palmer ? Elle m'intéresse. Je me suis aperçue, hier, qu'elle m'examinait... avec une sorte de sympathie... et j'en ai été charmée...

—Ah ! voilà donc la cause de cet intérêt que je ne m'expliquais pas. Vous parler d'elle ?... Il y a bien des choses à en dire... mais qui vous désappointeront peut-être, puisque vous lui portez une si romanesque sympathie...

—Allez toujours, riposta Manuela un peu sèchement. Je ferai la part de votre esprit critique... Et, d'ailleurs, les réserves que vous pourrez faire, ne sont pas graves, j'imagine... Elle paraît charmante, intelligente et gracieuse...

—Oui, sans doute ; mais avec cela, c'est bien la femme la plus bizarre que je connaisse... Je la tiens pour un peu détraquée... C'est un type d'étrangeté...

—Comment cela ?

—Elle a des idées qui lui sont particulières, et des manières de s'amuser à elle seule ! Une petite existence bien calme, bien tranquille, bien réglée. C'est l'artiste la plus "bourgeoise"... comme son talent, du reste... vous ne trouvez pas qu'elle a un talent un peu plat?... pas trace de fantaisie... terre à terre... convenue, banal...

—Eh bien ! vous réfutez votre article à présent ? dit Manuela, riant du bout des lèvres.

—Oh ! entre nous... Elle fait donc de la peinture, de la musique, lit des poètes qu'elle analyse avec complaisance... et enfin soutient des thèses philosophiques, pour passer le temps agréablement.

—Vous m'effrayez, dit Manuela d'un ton nonchalant... Elle est philosophe ? elle disserte sur le *moi* et le *non moi* ?

—Non, ce n'est pas ce genre là. Le "bas-bleu" philosophe dont vous parlez n'est que ridicule. Personne ne prend au sérieux cette petite nièce de Bélise. Elle se contente, le plus souvent, de s'écouter parler, d'émettre des pensées fort ordinaires, habillées de phrases creuses et de mots pompeux... Elle est ennuyeuse, simplement. Tandis que pour Mlle Palmer, le cas est tout autre. Elle n'emploie pas de jargon spécial, et ne se livre pas à des discours incompréhensibles. Seulement, elle affiche des sentiments si élevés, elle piêche de si surprenants paradoxes, que je la crois un peu folle.

—Hum... Dangereuse, cette folie ?...

—Très dangereuse pour elle !... Et si extraordinaire... J'étais hier soir chez elle... Vraiment, j'en suis sorti furieux d'entendre une personne à laquelle je m'intéresse émettre de pareilles billevesées, et d'un air convaincu... Il fallait la voir monter sur de grands mots, et partir en guerre contre ce qu'elle appelle l'égoïsme mondain... Elle rêve un âge d'or... bonté, charité, indulgence... tout le monde s'aimerait... l'univers serait une bergerie de M. de Florian... une bergerie sans le moindre loup... l'Évangile en action !...

Manuela écoutait attentivement.

—Voilà qui est ridicule, en effet ! dit-elle en regardant Bertaux d'un air grave. Elle se contente de prêcher, j'imagine, et se garde bien de mettre en pratique ses belles théories !...

—Ah bien, oui !... Puisque je vous dis qu'elle est extraordinaire... Elle donne à tort et à travers, à tout le monde, aux mendiants qu'elle rencontre dans la rue, comme aux œuvres de charité qui vont à domicile... Elle a de la pitié de reste... et se fait exploiter d'une façon naïve. Sous prétexte qu'elle ne peut pas voir souffrir, elle donne au hasard... et encourage le vice... Car, en y réfléchissant, c'est coupable, savez vous, d'entretenir à rien faire des fainéants. Ce n'est pas de la vraie bonté ; c'est de la sensiblerie ; croyez qu'elle aura la même pitié physique, instinctive, si je puis dire, pour un chien qu'elle verra écraser, ou pour un être humain qu'elle verra souffrir. Et une sentimentalité, avec cela !

Manuela lui lança un coup d'œil acéré. Il ne s'en aperçut pas et continua son réquisitoire.

—Ainsi, par exemple..., croiriez-vous qu'elle a recueilli dans la rue une petite guenilleuse, malpropre, sous prétexte que cette fille tournerait mal, si elle ne la gardait pas ?

—Voilà une belle raison ? dit Manuela d'une voix légèrement tremblante. Elle l'a prise chez elle ?

—Oui. Et cette enfant l'a volée, bien entendu. C'était le cas de s'en débarrasser ; évidemment, la place de cette petite est dans une maison de correction...

—D'où elle serait sortie vertueuse, au moins..., interrompit Manuela : tandis que Mlle Palmer, comme vous dites, encourage le vice..., et puis là, elle eût été heureuse...

—Mais, mademoiselle Garcia, on y est très bien, dans ces maisons !...

—Vous y avez été ? dit-elle avec un flegme inouï.

—Oh !... fit Bertaux, furieux... Alors, vous approuvez ces générosités exagérées... Vous comprenez qu'on recueille chez soi des coureuses parce qu'elles ont faim ?... Comme si on ne pouvait pas faire la charité sans cette ostentation !...

—Certainement. On peut leur donner quelque monnaie, et leur recommander de vivre bien et longtemps avec cela.

—Voyons. Qu'avez-vous donc, aujourd'hui ?... demanda Bertaux, déconcerté.

—J'ai la migraine, répondit-elle d'un air d'ennui.

Le critique comprit qu'il gênait.

—Je m'en vais, dit-il aussitôt.

Manuela le laissa partir, et, songeuse, vint s'asseoir dans une bergère auprès de la fenêtre du salon. Les paroles de ce jeune homme, au cœur desséché, racorni, endurci par l'ambition et par l'âpreté de la lutte pour l'argent, l'avaient remuée profondément. A travers ce triste scepticisme trop commun, hélas ! parmi les gens qui ont fait, de la fortune, le but de leur vie, elle entrevoyait cette bonté si rare, cette droiture, cette franchise, ce beau caractère loyal et généreux, qui faisaient de Marguerite une femme à part, que tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient qu'aimer, même en ne partageant pas ses idées. et dont l'ascendant, fait de grâce et de douceur, était irrésistible...

Tout ce qu'il y avait de bon, en Manuela, la poussait en un irrésistible élan vers cette nature charmante, avec laquelle elle se sentait de nombreuses affinités... Elle aussi, souvent, avait subi l'égoïsme mondain ; avec amertume, en étant victime, elle avait constaté la sécheresse, cachée sous des formes polies, qui très souvent remplace l'affection...

Et, pendant qu'elle restait là, plongée en une rêverie de plus en plus profonde, voici qu'une idée qui tout d'abord lui parut insensée, inexécutable, se dessina en son esprit, se fortifia, s'imposa en elle, si fortement que, ne voulant plus même réfléchir qu'elle allait faire une démarche incorrecte et extraordinaire, qu'elle courait à une humiliation certaine, elle sonna sa femme de chambre, se fit apporter un chapeau, des gants et sortit...

Et cette idée extravagante, en dehors de tous les usages, c'est que, puisqu'elle ne pouvait rencontrer Mlle Palmer dans le monde qu'elle fréquentait, il fallait aller la chercher chez elle... Que dirait-elle?... elle ne le savait... Les circonstances l'inspiraient... Et puis, elle était beaucoup trop émue pour calculer quoi que ce fût. Elle agissait comme en rêve, sous l'empire d'une impulsion irrésistible, et tout à fait en dehors de toutes les conventions mondaines, qui sont autant d'entraves à tout élan personnel...

—Mlle Palmer ?

—Au premier, la porte à gauche, répondit la concierge qui s'endormait sur son journal.

Manuela s'engagea dans le vestibule.

Très correcte, mais très simple, cette maison ; pas d'escalier de marbre, comme chez elle, avenue du Bois ; pas de plantes vertes sur les paliers, ni de torchères de bronze, ni de bibelots encombrants. Elle le montait lentement. Arrivée devant la porte de Mlle Palmer, elle s'arrêta un moment, appuyée sur la rampe, et respira fortement. Elle sentait ses idées tourner dans sa tête.

Certes, Baraux eut été fort surpris s'il eût pu la voir arrêtée là, troublée, n'osant se présenter. Un bruit de porte fermées à l'étage supérieur la fit se décider brusquement. Elle sonna. Une femme de chambre vint ouvrir. Et, tout à coup, la créole se prit à songer que si elle faisait passer sa carte, peut-être ne la recevrait-on pas. Mais non, on ne lui demande rien.

La servante lui fit traverser une antichambre à peine éclairée par la fenêtre à vitreaux de couleur, puis un salon où elle distingua seulement, dans son trouble, quelques meubles d'Aubusson et un orgue couvert de partitions. Enfin son introduction souleva une portière épaisse. Subitement un jour plus clair envahit ce coin d'appartement ; par la haie de la porte, Manuela vit, d'un coup d'œil, un atelier très gai, tendu de vieilles toiles de Jouy. Partout, dans tous les coins, des massifs de plantes vertes, des jarres de terre cuite bizarrement modelées, couvertes de sculptures en relief, et d'où sortaient d'énormes boîtes de lilas blancs ; sur les meubles, de vieux étains gravés, des objets curieux et anciens ; mais non pas cette profusion de bibelots qui fait souvent, d'un atelier de peintre, un véritable bazar, un magasin de bric-à-brac.

Sous la lumière éclatante et crue, une jeune femme se tenait debout, devant un chevalet, très gracieuse dans sa longue robe blanche... une apparition lumineuse, aux cheveux châtons envolés follement sur la nuque ; elle tournait le dos à la porte et travaillait à une aquarelle : une fillette brune posait, au fond, couchée sur un divan.

Au frôlement de la portière soulevée, Marguerite se retourna et regarda la personne arrêtée sur le seuil. Elle releva légèrement les sourcils, dans un involontaire mouve-

ment de surprise... et Manuela sentit son cœur battre avec violence, presque autant que le soir où, dans les rues de Rome on insultait le colonel Rouge. L'artiste posa vivement sa palette sur un bahut, et indiqua un siège à sa visiteuse. Sur son divan, Misie était restée dans la même attitude.

Sous ce regard droit et clair, Manuela reprenait courage. Elle se rappela les paroles de Bertaux. Elle se lança et, avec une aisance un peu forcée, elle dit combien elle trouvait beau le portrait exposé au Salon ; si beau qu'elle avait désiré avoir le sien par la même artiste... Elle y tenait extrêmement, et espérait bien que Mile Palmer consentirait...

—Je regrette beaucoup, dit Marguerite d'un ton froid et poli ; mais il m'est impossible d'entreprendre, en ce moment, quoi que ce soit.

—Cette réponse était prévue ; pourtant Manuela eut un violent désappointement.

—Vous refusez ? murmura-t-elle, d'un ton désolé.

—Parce que je ne puis faire autrement, reprit Marguerite, surprise. J'ai plusieurs œuvres commencées, des illustrations pour un livre de luxe, des portraits, des éventails...

—Oh ! une esquisse, une simple ébauche, comme celle que j'ai admirée, serait faite en quelques séances ?

Marguerite garda le silence. Non, elle ne voulait pas. Elle connaissait sa visiteuse et ne consentait pas à la recevoir. Manuela eut un mouvement de révolte. Ce froid refus, adressé personnellement à elle, était comme l'écho de l'opinion publique... qui ne désarmait pas, et qui lui rappelait son origine... Et, bien loin de la décourager, l'attitude de Marguerite excita en elle ce fonds de résistance, cette indomptable ardeur de lutte qu'elle avait héritée du colonel. Ah ! on la repoussait ainsi ? Bien. A celle-ci, du moins, elle dirait sa pensée, toute sa pensée sur l'ostracisme odieux et injuste qui la frappait... Aussi bien, elle n'avait rien à perdre dans l'esprit de son interlocutrice ; elle ne pouvait que gagner à une franche explication. Quant aux convenances... Oh ! tant pis pour les convenances ! Si cette idée effleura l'esprit de la créole, elle ne s'y arrêta point. Pâle, les lèvres blêmes, le regard plus noir, elle se prépara à la lutte, mais en femme du monde, cependant. Elle se contint, elle s'efforça de prendre un ton indifférent, et dit :

—Je suis très indiscrette, en insistant ; veuillez excuser ma maladresse... Elle est charmante, cette aquarelle. Ah ! c'est votre Chrysanthème qui pose ? Je la reconnais. Elle est jolie.

—Oui, répondit Marguerite, en souriant à Misie ; mais il ne faut pas le lui apprendre ; sa sauvagerie la rend charmante.

—Elle pose depuis quelque temps, peut-être ; elle paraît fatiguée ; ne trouvez-vous pas ?

Marguerite leva les yeux.

—Vraiment, elle devrait sortir... insista Manuela, trop peu civilisée pour prendre les détours adroits qu'il faut prendre à Paris, et disant brutalement les choses.

—Tu peux t'en aller, Misie, fit l'artiste, comprenant qu'on voulait lui parler à elle seule... gênée de cette conversation, mais trop polie pour s'y soustraire.

La fillette sauta du divan, et, roulée dans son étoffe rose, quitta l'atelier, en jetant à la créole un mauvais sourire.

Mademoiselle, demanda Manuela, voulez-vous avoir la franchise de me dire pourquoi vous refusez de faire mon portrait ?

—Je vous l'ai dit.

—Oui ; mais je sens que vous avez une autre raison, la vraie celle-là, et je désire la connaître.

Il y eut un silence embarrassé ; Marguerite, très confuse, contemplant avec stupéfaction cette femme étrange. Celle-ci reprit :

—C'est une raison difficile à exprimer, sans doute... Il faut que je la trouve moi-même. Voyons si j'y arriverai...

—Mademoiselle, s'écria vivement l'artiste, je vous affirme que je n'ai aucune raison cachée ; celle que je vous ai dite, et pas d'autre.

—Il m'avait semblé que c'est moi, moi personnellement, que vous refusez de recevoir ici...

Marguerite, stupéfaite et bouleversée, dit :

—Quelle erreur, mademoiselle. Si cela m'était possible, je serais très heureuse d'avoir pour modèle une personne douée d'une physionomie aussi remarquable et sympathique.

—Mais cela vous est impossible, dit Manuela, absolument impossible... On ne reçoit pas chez soi la fille du colonel Garcia... Que dirait le monde ?

Marguerite tressaillit ; elle se leva, émue d'une angoisse extrême... Elle voulut prier cette femme extraordinaire et inconvenante de sortir ; mais, en la regardant, elle lut à travers son calme forcé une telle intensité de souffrance, que ses idées changèrent... La crainte d'avoir blessé Mlle Garcia, la contrariété d'avoir été devinée par elle, en une telle circonstance, l'émotion éveillée en elle par l'étrangeté de cette scène et le chagrin évident de Manuela, tout cela la troubla vivement.

—Je ne comprends pas, murmura-t-elle effrayée de cette conversation... Vous me dites des choses qui m'attristent. Peut-être, en vous refusant, ai-je été impolie, sans le vouloir... Pardonnez-moi.

—Oh ! vous n'avez à vous reprocher aucune impolitesse ! dit Manuela, d'un ton bref, et c'est moi plutôt qui dois m'excuser de mon inconvenance... Evidemment, vous me trouvez bizarre et importune. Je suis en dehors de toutes les conventions mondaines, de ces belles conventions qui me condamnent, pour un passé dont je suis irresponsable.

Peu à peu, elle s'animait, oubliait toute espèce de diplomatie ; pensant tout haut, elle ajouta :

—Alors, même vous, une intelligence au-dessus de beaucoup d'autres, vous vous laissez guider par cet abominable préjugé. Vous admettez que, par ma naissance, j'ai droit au mépris... Vous trouvez cela juste et bon.

Marguerite, bouleversée, fit un geste de dénégation...

—Non ? Vous n'admettez pas cela ? Cependant, vous n'avez pas le courage moral nécessaire pour réagir, à ce que je vois... Vous et moi avons même éducation et mêmes goûts. Ma réputation personnelle, comme la vôtre, est inattaquée : et vous ne pouvez m'admettre... et si vous me serriez la main, ce serait une déchéance. Pourquoi cela ? Dites-le moi ?... Je voudrais comprendre.

Jamais émotion pareille n'avait agité Marguerite. Ce cœur simple et bon tressaillit à la réalité de la souffrance entrevue en cette étrange femme, qui, dès l'abord, lui avait été sympathique.

Et comme Mlle Garcia marchait vers la porte, elle l'arrêta d'un geste :

—Ne partez pas fâchée, dit-elle d'un ton suppliant. Je vous jure que vous m'inspirez autant d'estime que de sympathie. Je déteste ce préjugé dont vous parlez ; mais que suis-je pour protester ? Pardonnez-moi de vous dire ceci : le monde ne vous acceptera pas davantage et me condamnera, voilà tout.

Manuela pâlit, comme si elle eût reçu un soufflet.

—C'est vrai ! murmura-t-elle, subitement calmée ; vous avez raison de refuser ; vous ne me connaissez pas, et je vous fais là une scène bien ridicule et bien exagérée. Pardonnez-moi. Adieu.

Elle souleva la portière de l'atelier, pour sortir. Mais Marguerite, plus troublée par ces quelques paroles que par une apostrophe virulente, se reprochant les mots cruels qu'elle venait de prononcer, émue jusqu'au fond de l'âme, en tout ce qu'il y avait de généreux en elle, Marguerite étendit la main.

—Attendez, dit-elle.

Manuela se retourna sur le seuil ; l'artiste, un instant, la regarda. Manuela ressemblait extrêmement au portrait de Garcia que les journaux illustrés rendent si célèbre ; c'étaient les mêmes traits, adoucis, la même énergique et presque sauvage physionomie... Des idées contraires se heurtaient dans le cerveau de Marguerite. Les abominables exploits du colonel Rouge lui revinrent en mémoire. Toutes ces lâchetés, ces massacres et la trahison finale qui firent de lui l'objet de l'exécration générale... Cette femme était sa fille, elle avait fréquenté un monde suspect, dont Marguerite entendait parler souvent. L'admettre, était-ce possible ?.. Et comment ? A quel titre ? Est-ce que l'amitié s'improvise ?

Pourtant, au fond de son cœur, quelque chose plaidait pour cette inconnue, si différente des autres femmes, si peu civilisée, qui lui montrait, ainsi, franchement, son âme à nu. Un sentiment parlait pour elle : la pitié. Marguerite, d'une race d'honnêtes

gens, frissonna en songeant à ce que devait être à porter ce fardeau, le nom de Garcia. Être la fille d'un tel homme ! Avoir de tels souvenirs, de telles hontes, qui vous mettent au ban de l'humanité... Être cela, subir la torture d'être cela, et de se voir repoussée, déshonorée pour cela seul, — par droit de naissance et sans l'avoir mérité...

Mlle Garcia attendait... Marguerite fit un pas vers elle...

— En somme, que me voulez-vous ? dit-elle. Être reçue chez moi. Ce portrait n'est qu'un prétexte ? Avouez-le

— J'avoue.

— Pourquoi chez moi ? pourquoi moi, plutôt qu'une autre ?

— Je vous le répète, répondit la créole, on vous dit intelligente et bonne... Je vous ai rencontrée... Vous m'avez plu ; vous êtes une femme, telle que j'ai souvent désiré en connaître. Vous parlez du monde, et que vous n'êtes rien pour protester. Mais vous vous méprenez complètement sur ce que j'ai voulu. Que me ferait l'opinion du monde, si je rencontrais quelqu'un qui pût avoir un peu de sympathie pour moi, une maison honorable qui me reçut une famille qui me donnât l'illusion d'en avoir une ! J'ai cherché une amie, rien de plus

L'artiste poussait un soupir... Ceci la remuait.

— L'amitié ne s'improvise pas, répéta-t-elle.

— Je le sais, dit l'autre ; et je ne vous demande pas cela d'abord, pas plus que je ne vous l'offre... Nous connaître bien ; ensuite le reste viendrait...

— Que faire ? balbutia Marguerite. A qui demander conseil ?... Mes amis seront contre moi. Et je me connais... quand j'aurai dit oui, rien ne me fera céder...

Elle se tut un instant... Tout à coup elle parut prendre un parti.

— Écoutez ! dit-elle. Je ne puis décider cette chose si grave ; il me faut un conseil, eh bien ! c'est à vous-même que je m'adresse : je ne sais personne en qui j'ai une confiance plus entière. Répondez-moi, pesez bien dans votre esprit le pour et le contre, et dites-moi, en amie, si vous me conseillez de recevoir chez moi Mlle Garcia ?

Ceci était complètement inattendu, et Manuela resta muette de saisissement. Elle se demandait si c'était un piège, si la femme qui lui adressait ces mots la mettait ainsi en demeure d'avouer elle-même qu'elle désirait une chose impossible. Mais non, on ne pouvait la croire fautive et habile aux roueries mondaines. Elle avait une physionomie trop loyale et trop franche. C'était sincèrement qu'elle parlait ainsi. Elle attendait, tranquille, une décision.

Manuela, après une minute d'étonnement, leva les yeux sur Mlle Palmer.

— M'écoutez-vous, quoi que je décide ? dit-elle, d'une voix tremblante.

— Oui. Essayez.

— Si je vous demande de rester, que répondrez-vous ?

— Je réponds : restez.

Et Marguerite, d'un geste affectueux, lui tendit les deux mains. Manuela avançant, elle aussi, sa petite main gantée, et sentit, dans une étreinte chaude et amicale, que celle-ci, du moins, lui pardonnait son nom, sa beauté, sa richesse honteuse, ses amis bruyants, ne se contentant pas de prêcher sans agir, puisqu'elle accueillait chez elle une déclassée.

V

— Et dire qu'une pareille artiste est mon élève ! s'écria Paul Bray, avec une immense fatuité. Qu'on vienne encore plaisanter sur les ateliers de peinture pour demoiselles ! Voilà les résultats de ces cours dont on affecte de rire... Dites-moi, continua-t-il d'un ton moins lyrique, c'était encore d'après nature, cette Chrysanthème, n'est-ce pas ? Eh bien ! elle serait cent fois plus jolie, si vous aviez été un peu moins sincère. Quelle idée aviez-vous de la faire brune, comme cette petite ? Viens ici, enfant.

Il attira Misie près de lui, et lui prenant les poignets l'examina comme un objet d'art.

— Oui. C'est un type, certainement, mais qui ne plaira pas à tout le monde. Il faut être artiste pour apprécier. Vous auriez dû adoucir, atténuer. D'autant plus que votre sincérité vous a "mise dedans".

— Bah ! Comment cela ?

— Vous avez copié si fidèlement cette bohémienne que vous avez fait une gypsie,

un mélange d'Arabe, de Mauresque, d'Espagnole. Voyez-moi ces yeux brillants, ce front étroit, ces pommettes saillantes, ces sourcils rapprochés, cette bouche cruelle. Vous appelez cela Mme Chrysanthème ? Une Japonaise ? Jamais. Elle n'est pas bibelot, celle-ci. Elle ne jouerait pas de la guitare, mais du couteau, à l'occasion.

— Du couteau... Vous perdez l'esprit ! s'écria Marguerite.

Misie avait fait un mouvement pour se dégager ; mais le peintre la tenait bien ; il prit une de ses mains et l'étudia attentivement.

— Elle a le pouce long, la main ferme... très dure, les ongles acérés. C'est une panthère, un jeune chat sauvage que vous avez chez vous. Jusqu'ici, l'animal fait patte de velours ; mais a rive un incident quelconque qui excite une passion violente, vous verrez alors la nature, la bonne nature, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on peut bien commander un instant, mais non étouffer ; vous la verrez reparaitre avec d'autant plus d'énergie qu'elle aura été gênée dans son expansion ; et alors la jolie gypsie maniera dextrement le poignard : la charmante Chrysanthème saura vivement étrangler sa maîtresse. Méfiez-vous de ce pouce, il est inquiétant... Une pression adroite sur la gorge... couac. C'est fait... Plus de Marguerite Palmer. C'est cela, qui vous ferait une réclame, pour vos tableaux...

En l'écoutant, Misie, furieuse, leva le poing sur lui... Il lui saisit le bras en riant.

— Elle va me mordre.

— Je le voudrais, et qu'elle vous donnât la rage, dit Marguerite, fâchée. Viens ici, près de moi, Misie, ne l'écoute pas. Je t'aime bien.

— Là ; elle vous aime aussi, tellement qu'elle finira par en manger.

— Allons, prenez une tasse de thé, et rengainez vos paradoxes, dit Mme Palmer sèchement.

C'était dans le petit salon, le soir. Sous les lampes allumées, Mme Bertaux, Mme Palmer, et une autre dame faisaient un whist ; dans un coin, près de l'orgue, Marguerite avait pris Misie avec elle ; son joli profil s'enlevait en clair sur la verdure des plantes en massifs ; par un gracieux geste de protection, elle avait passé son bras sur l'épaule de la fillette, qui se serrait près d'elle, comme pour chercher là un refuge contre tout. Richard regardait cela de loin. Paul Bray, avec son masque de vieux soudard, éclairé par deux yeux pétillant d'esprit, s'amusa un moment de la fureur de Misie.

Il s'approcha de la table à thé, et dévalisa une assiette de gâteaux.

— Si l'un de ces petits jeunes gens, qui font de la littérature " d'après nature " eux aussi, voulait dépeindre mon personnage, il en ferait un individu " diablement " mal élevé.

— Qu'appellez-vous " petits jeunes gens " ? demanda Mme Bertaux.

— Les auteurs d'à présent.

— Comme mon fils ?

— Pardon. Est-ce qu'il est auteur ?

— Critique.

— Pas la même chose ! Vous avez eu tort de prononcer ce mot-là, chère madame...

Je vais vous scandaliser encore par mes expressions incorrectes... Je has le critique, moi. Sauf quelques écrivains sérieux, qui étudient sincèrement une œuvre avant de la juger, et qui ont un réel talent, je déteste cette espèce parasite. Le critique ! mais c'est le cryptogame de la littérature, un champignon vénéneux qu'il ne faut pas mordre, je vous en répons ; une variété de *gamusus*, qui dévore les malheureux artistes. Voilà un monsieur qui ne peut produire par lui-même, qui n'a pas une idée originale et se sent affligé d'une stérilité de cerveau absolument complète. Malgré cela, il veut écrire, et en même temps que le besoin de tirer à la ligne, il se sent une pléthore fielleuse qui le gêne considérablement. Il devient vert, cet homme, s'il voit quelqu'un remporter un succès.

" Alors il prend le livre que le public a la sottise de trouver beau ; et il l'épluche, l'analyse, le dissèque... Ici, une erreur de syntaxe... là, une phrase mal équilibrée... écoutez-moi ces consonnances... Vous savez que l'auteur ignore l'orthographe ?... C'est le prote qui corrige tout. On a compté vingt-sept fautes de participes dans son dernier volume... Et puis, admirez cette héroïne !... Est-elle assez distinguée !... Et le héros... homme du monde accompli... des fantoches, par exemple, des têtes vides, rien dedans... (l'auteur est du genre mondain)... Dans le cas contraire : Remarquez cette héroïne... est-elle assez répugnante ?... Et lui, le héros !... Nous engageons nos lecteurs à se munir

de chlore pour lire ce livre... les bas-fonds en sont malsains... Ah ! tu admires, public ! tu trouves que c'est beau... Faut il que tu sois niais !..." — Quelque chose d'émouvant, par exemple, c'est " l'attrapage " de deux critiques... Ah ! il faut voir ça... Malheureusement c'est rare... D'abord c'est trop dangereux pour les combattants... Ensuite, les auteurs démolis par eux s'y amusent trop...

Georges Turgis éclata de rire. Il était terrible de verve et de mauvaise éducation, ce Paul Bray. Et Georges l'admirait fort.

— Ah ! vous mangez du critique, dit Mme Bertaux, très froissée, parce que ces messieurs ne s'occupent pas de vous ? Et vous plaignez les " malheureux artistes " ? Mais tous les auteurs aiment mieux un méchanteté bien noire qu'un silence complet.

— Vrai... Comme réclame, c'est un genre, répliqua tranquillement Paul Bray... Quant à cela, s'ils me faisaient des articles bien sentis, j'aurais pour eux énormément d'estime ; mais, comme vous alliez le dire, — et permettez moi de vous devancer, — mais cela est impossible. Je ne suis pas critiquable. On ne peut guère blâmer mon dessin ou ma couleur, parce que ça n'existe même pas.

Georges, Marguerite et Richard, à cette conclusion inattendue, eurent un éclat de rire, auquel Paul Bray s'associa encore de tout cœur.

— Ah bah !... fit Mme Bertaux, stupéfaite.

— Voyez vous, r. prit le peintre, j'ai eu le malheur d'avoir pour père un artiste de talent. S'il a fait une fois dans sa vie quelque chose de vraiment beau : *La Diane au bain*, il a commis aus-i une enorme erreur, qui fut de m'apprendre à tenir un pinceau. Je sais a fond le métier ; mais c'est que la peinture est un art. Il y faut mieux que des doigts... J'ai bien vu, au bout de quelque temps, que je m'étais trompé... mais puisque j'y étais... faire cela ou autre chose ! Le public achetait quand même, à cause de la signature déjà connue... alors je me suis résigné à faire de jolis chromos " qui plaisent généralement aux âmes tendres ". Toutefois, si je ne suis pas peintre, je ne suis pas sot non plus, et je me connais, ce qui n'est déjà pas si commun.

— Vous êtes un fier original, dit Georges.

— On le prétend. Au moins, ai-je la gloire d'avoir eu cette élève. Parole d'honneur, cela m'amène des jeunes filles, pour mon cours. On se fait inscrire en foule, depuis qu'on voit sur le livret : " Marguerite Palmer, élève de Paul Bray. " C'est très bien, ça, mademoiselle, de ne pas renier votre ganache de professeur.

— Allons, vos plaisanteries deviennent larmoyantes ! dit Marguerite. Vous savez parfaitement que vous m'avez donné d'excellentes leçons. Sans vous, je ne saurais pas agencer un tableau. Vous avez vraiment le don de la composition.

Paul Bray devint sérieux.

— C'est un peu vrai... Je n'ai que cela..., mais je l'ai... Voyons..., là... franchement..., comment trouvez-vous mon paysage d'automne?... Je sais que ce n'est pas génial... la note est douceâtre... Mais l'effet général, l'ensemble ?

— Très gentil.

— La mare fait une jolie note, au premier plan, n'est ce pas ? Avez-vous remarqué ce rayon de lumière?... Est-ce réussi, cet effet-là?... qui n'est pas facile, ne vous y trompez pas...

— Certes... répondit Marguerite, jetant un coup d'œil suppliant à Georges, qui commençait à ricaner tout bas.

— Et les canards ?

— Vivants, les canards, dit Mme Bertaux ; mais il leur manque une petite mécanique dans le ventre : on les entendrait crier, ce serait mieux.

Paul Bray la salua cérémonieusement. Marguerite, très gênée, voulut détourner la conversation.

— J'ai commencé une étude pour un éventail. C'est Misie qui pose, en femme fellah. Elle est gentille tout à fait, dans ce costume.

— Est-ce pour cette dame, l'éventail ? demanda Misie.

Marguerite eut un léger tressaillement. Richard s'en aperçut.

— Quelle dame ? interrogea Mme Palmer.

La fillette se tut.

— Réponds donc, Misie ?

— Laisse-la ! dit Marguerite. C'est une dame qui est venue me demander de faire son portrait.

—Tu as accepté?

—Oui.

—Qui est-ce? Est-elle bien?

—Très bien, une physionomie charmante... C'est... (elle hésita légèrement), c'est Mlle Garcia.

Il y eut un silence de mauvais augure. Marguerite se sentit le point de mire de tous les regards. Elle prévit une lutte et rassembla toutes ses forces pour ce combat, où elle était sûre de vaincre, quoi que cela dût lui coûter. Du moment où sa conscience



— Ne partez pas fâchée, dit-elle d'un ton suppliant.

était en jeu, elle ne céda jamais. Manuela était venue à elle ; elle lui avait tendu la main ; elle n'avait plus le droit de la repousser.

—Mlle Garcia? répéta Mme Palmer. Qu'est-ce que cette personne?

—Tu la connais. C'est cette jeune créole...

—Ma chère enfant, tu me feras le plaisir de lui envoyer une carte avec quelques mots très polis, pour lui expliquer que tu es dans l'impossibilité de faire son portrait.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je m'y oppose.

— Et la raison ?

— La raison est que ce n'est pas une femme que tu puisses recevoir.

— Je suis vraiment désolée d'insister... dit Marguerite ; j'ai donné ma parole...

— Tu la reprendras.

— Une parole ne se reprend pas comme un objet qui a cessé de plaire.

— Marguerite ! fit Mme Palmer d'un air froissé.

— Mon Dieu... remettons ceci à plus tard, je t'en prie.

— Il n'y a rien à dire de plus, et je n'ai pas à cacher mes idées là dessus. Tu ne feras pas le portrait de cette femme-là, parce que je te le défends.

Marguerite baissa les yeux. Richard l'étudiait ; il vit sa main, appuyée sur l'épaule de Misie, trembler légèrement...

— Comme elle est émue, pensait-il... Qu'a-t-elle donc ?...

— Sa parole, reprit Mme Palmer, avec animation, sa parole... Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une affaire d'honneur ? Mlle Garcia s'adressera à un autre, et c'est bien simple.

L'incident eût été clos par le silence de Marguerite, sans la malignité de Mme Bertaux.

— Oui, ma chère, permettez-moi de vous dire que vous avez eu tort de lui faire une promesse. Je ne sais même comment vous avez consenti à la recevoir, ne fût-ce qu'une fois.

— Vraiment ?

L'artiste leva sur elle ses yeux étincelants ; à celle ci, elle pouvait répondre :

— Qu'a-t-elle donc fait pour me donner le droit de la chasser de chez moi ?

— De la chasser... N'employez pas de mots dramatiques, ma belle... Ce qu'elle a fait ?... Sans parler du tort grave d'être la fille du colonel Rouge, je sais qu'elle fréquente un monde plus que suspect, où elle n'est guère déplacée, d'ailleurs... Comme presque toutes ces femmes cosmopolites, Mlle Garcia a une réputation fâcheuse.

— Voici une grave erreur, chère madame, interrompit Richard, de sa voix incisive ; Mlle Garcia est parfaitement honorable, et je ne sais qui a pu vous renseigner si mal.

— Ah !... dit elle, d'un ton aigre, vous allez rompre quelques lances en sa faveur.

— Non. Mais il m'a paru juste de vous indiquer une erreur qui a dû vous faire souffrir beaucoup, étant donné votre caractère... bienveillant et charitable...

Marguerite jeta à Richard un regard reconnaissant.

— Les femmes ont généralement tant de chagrin, quand il leur faut en condamner une autre ! dit Georges d'un ton pénétré.

— La plaisanterie est charmante, riposta la dame, exaspérée ; mais si je me suis trompée pour celle ci, c'est un pur hasard... et l'on ne risque rien de dire ces choses-là de toutes les personnes qu'elle fréquente. Chacun sait ce qu'elles sont.

— Oh ! madame, dit Marguerite, indignée. On ne risque rien de calomnier au hasard ?...

— Ma chère enfant, voilà une indignation tout à fait exagérée. On ne les calomnie pas, soyez-en sûre. On y pense le moins possible, et c'est ce qu'elles peuvent espérer de mieux. D'ailleurs, laissant de côté cette question, il suffit, à mon sens, des souvenirs qu'a laissés le colonel Rouge, pour exhiler sa fille de toute maison honorable... Elle ose jouir d'une fortune acquise ainsi ; ramassée dans le sang, chacun le sait... Je ne puis prononcer le nom de Garcia sans me rappeler le massacre de la jeune Anglaise et de sa mère... Si Mlle Garcia avait le moindre sentiment d'honneur, elle eût repoussé tout ce qui lui venait de son père... Je la méprise, moi, cette créature...

— Je ne suis pas si prompt que vous à mépriser les autres ! dit Marguerite ; et je ne juge pas qu'elle devait, en refusant l'héritage de son père, lui jeter, par cet acte, un blâme sanglant, le condamner, elle aussi... Elle doit ignorer les faits que vous dites...

Le monde ne savait pas l'usage que Manuela avait fait de cette fortune, et la délicatesse de son silence tournait, on le voit, à son préjudice.

— Allons donc ! C'est-à-dire qu'elle aime le luxe et ne saurait s'en priver ; au surplus, elle doit s'estimer heureuse qu'on l'ait reçue, même dans la seule société qu'elle fréquente... Je ne sais comment vous pouvez défendre une femme tarée...

Marguerite, caressant toujours de ses doigts fins les cheveux noirs de Misie, répondit doucement :

—Quand même tout ce que vous avancez serait prouvé, je ne me croirais pas le droit de la mépriser... ni compromise, pour l'avoir reçue chez moi... ne me croyant pas le droit, non plus, d'être fière de ce que je suis... Oui... Fût-elle, suivant le mot un peu fort que vous employez, une femme "tarée", je penserais que la vie a été plus dure pour elle que pour moi, et que, prise dans les mêmes circonstances, malheureuse comme elle, j'eusse agi plus mal, peut-être...

—Voilà une indulgence touchante, et une morale heureuse, s'écria Mme Bertaux.

—C'est celle de l'Évangile, madame.

Un "Ah!" d'indignation courut autour de la table de whist.

—Vous devez être nerveuse ce soir, dit Mme Bertaux, qui décidément acceptait le combat. Je vous engage à prendre un peu d'éther dans un verre d'eau, cela vous remettra... L'Évangile!...

Marguerite rougit, très froissée :

—Ce mot vous blesse, madame... Oui, je crois que l'indulgence et la bonté sont la morale de l'Évangile... En le lisant, je me suis fait dans ma conscience des idées à moi... qui, je le vois, vous gênent... Nous pourrions, si vous voulez, en rester là de cette discussion.

En rester là? Non. Mme Bertaux était beaucoup trop bouillante d'indignation, à l'énoncé de principes aussi subversifs, pour abandonner la lutte; la douceur polie de son adversaire l'encourageait d'ailleurs au combat, quoique le silence froid de Mme Palmer, qui avait trop peu l'usage du monde pour savoir changer de conversation, témoignât que ce sujet lui déplaisait.

Les trois hommes écoutaient ceci avec un intérêt non déguisé. Richard, très ému, mordait sa moustache; Georges essayait de garder son habituel sourire railleur, en écoutant parler sa cousine, mais il y parvenait mal.

—Vos idées... elles sont jolies vos idées, reprit Mme Bertaux, véhémentement... Oui, je sais, vous allez me citer des textes: "Que celui qui est sans péché jette la première pierre"... et la Brebis égarée..., et le bon Pasteur... Mais, malheureuse enfant! c'est de la théorie, tout cela; ce sont des textes à sermon. On dit cela en latin, le dimanche, et c'est beau... Mais est-ce qu'on le fait... Voyons... est-ce qu'on le fait?...

L'autre dame déclara que certainement on ne le faisait jamais.

—Ne vous obstinez pas dans ce cas particulier, Marguerite. Réfléchissez, ma chère... Est-ce que vous êtes un bon Pasteur, vous, pour aller chercher les brebis, égarées ou non? Est-ce que c'est votre affaire? Il y a des gens exprès pour cela: des prêtres, des religieuses, des œuvres excellentes. A-t-on besoin de vous? Qu'est-ce que vous pouvez faire?

—D'ailleurs, Mlle Garcia ne tient pas particulièrement à toi, sans doute... c'est un caprice qu'elle a eu! ajouta Mme Palmer, qui semblait se laisser convaincre par l'éloquence de son amie.

—Je suis fâchée, dit Marguerite que la discussion nous ait poussées si loin; mais je ne puis me taire plus longtemps... Mlle Garcia est venue à moi, en me disant qu'elle souffre de la réprobation imméritée dont elle est l'objet; elle veut bien avoir un peu de sympathie pour moi; j'en suis très touchée, et l'ai priée de venir ici aussi souvent que cela lui plaira. Je préfère le déclarer hautement.

"Comme elle est mon égale, à tous les points de vue, je ne vois pas pourquoi je ferais un mystère de ses visites.

A ces mots audacieux, Mme Palmer parut tout à fait fâchée.

—Ah! elle veut bien avoir de la sympathie!... C'est-à-dire qu'elle sait qu'il n'y a que toi, dans Paris, assez ridicule pour oser braver l'opinion publique aussi ouvertement... Je vois ce que c'est... elle t'aura joué quelque scène tragique, et tu t'y es laissé prendre.

"Elle est ton égale? Tu trouves cela, toi?... Ces indulgences-là sont superbes, tant qu'on s'en tient aux paroles.

—Pour moi ce qui est beau en théorie doit être beau en pratique. Donc, je le fais... Et je ne considère pas comme vraiment chrétienne une femme qui repousse loin d'elle une souffrance quelconque, si elle peut la soulager... Compromettre ma réputation?... Auprès des sots, peut-être... Et que m'importe... Les honnêtes gens seront pour moi....

—Je vous trouve bien fatiguée de vous-même, de penser que vous pouvez relever une femme aux yeux du monde... et la faire accepter là où elle ne peut être reçue, dit

Mme Bertaux. Vous descendrez à son niveau, plutôt. Vous n'avez ni la situation ni le nom qui peuvent couvrir de pareilles générosités.

—Si elle a pensé à moi, c'est que mon estime et mon amitié lui ont suffi ; je lui ai ouvert une maison honorable : je sais, je suis sûre, que ma tante consentira à cela après réflexion. C'est tout ce que veut Mlle Garcia. Et si le monde me blâme, tant pis pour le monde.

—Ce n'est pas le monde seulement. Ce sont tous vos amis !

—Tous mes amis.

Richard se leva ; il vint à Marguerite ; il lui prit la main et la baisa... Il l'approuvait. Que lui importait le reste ?... Paul Bray, d'un mot, détendit la situation.

—Evidemment, elle a une fêlure ; il lui faudrait quelques douches.

Il se leva aussi et vint lui serrer la main :

—Bonsoir, grande rêveuse... On dit que les vrais artistes sont fous. Vrai ! vous l'êtes... mais d'une folie, si belle, qu'il fait bon en rencontrer quelquefois comme celle-là. Cela repose des autres.

En quelques minutes, il ne resta dans le salon que Mme Palmer, Marguerite, Richard et Georges. Misie avait disparu ; elle s'était esquivée au moment où l'officier s'approchait de sa cousine. Mme Palmer était une brave dame, douée d'un cœur excellent, mais affligée d'une faiblesse de volonté qui la faisait se rallier toujours à l'opinion du dernier orateur. Les discours de Mme Bertaux l'avaient émue, plus qu'il ne fallait.

—Et maintenant que nous sommes seuls, dit-elle, je te dis que tes discours de ce soir m'ont déplu. Quand on a des idées pareilles, on les cache. Ce vieux fou de Paul Bray serre une de tes mains avec enthousiasme, Richard baise l'autre avec ferveur, parce que ce sont des êtres remplis de théories nébuleuses, et sans le moindre bon sens. Mais ces dames... Qu'est-ce qu'elles vont penser ?...

—Je ne me le demande même pas, dit Marguerite avec indifférence.

—Mais moi, je me le demande... Mme Bertaux était indignée... Et je me figure les récits qu'elle en fera. Tu passeras pour une révolutionnaire, une demoiselle émancipée.

—Ce serait étrange, fit observer Georges, puisqu'elle n'a parlé qu'au nom de la religion.

—Ah ! vous la soutenez encore, vous. C'est justement le mot de religion qui indigné ces dames. Elles en ont aussi, elles, de la religion, mais elles ne s'en servent pas, en des occasions pareilles. Elles se contentent d'agir comme tout le monde. Elles font leurs devoirs, assistent aux offices, donnent aux œuvres pieuses...

—Brodent des pantoufles pour leur directeur, confessent toutes les semaines leurs petits péchés véniels, et, en sortant de là, accusent, condamnent, repoussent et maudissent les personnes qui n'ont pas leur opinion... Qu'est-ce qu'elles lisent donc dans leur Evangile, ces femmes là ? Elles se font une petite religion de poche, format d'amateur, bien commode, et jamais gênante...

Mme Palmer haussa les épaules.

—Georges, si vous voulez me donner la migraine, continuez, mon ami. Je n'ai pas un cerveau à syllogismes, à dilemmes et autres stupidités, moi. Je vais droit mon chemin ; ma routine m'a suffi ; j'engage ma nièce à faire comme moi. Et restons-en là, voulez-vous ? Il ne s'agit plus de discussion en l'air. Voici que cette petite malheureuse veut passer de la théorie à la pratique... Aujourd'hui, il se trouve que la demoiselle est convenable... mais vous avez entendu ses discours... Nous devons encore remercier le ciel que cette Mlle Garcia soit une honnête fille... Moi, je dis : non.

—Tu "dis" non ; mais tu "fais" oui. Ne te fâche pas. Il suffit de s'adresser à ton cœur, pour obtenir de toi tout ce qu'on veut.

Et Marguerite embrassa Mme Palmer.

—Laisse moi Tu m'exaspères. Tu as trop lu, trop bavardé avec ce monsieur... Oui, c'est vous, Georges, qui êtes cause de tout. Vous l'excitez, avec votre athéisme truqué... car il n'est pas sérieux, votre athéisme, vous savez ?

—Ah... bah ! vous m'étonnez !

—Vous vous enthousiasmez trop facilement pour des lubies, et vous paraphrasez trop bien l'Evangile. Et puis, mon cher, quand on ne croit pas en Dieu, on ne passe pas sa vie à vouloir prouver qu'il n'existe pas... A quoi cela servirait-il ?... Moi, je trouve que le blasphème est une sorte de *Credo*... Je vous défends de me répondre ! Assez de théologie comme cela... J'en ai la tête rompue !

—Oui, dit Richard. Parlons d'autre chose.

Il vint s'asseoir près de sa cousine, à la place occupée naguère par Misie.

—Je crois que je vais me marier ! reprit-il, au bout d'un instant.

Marguerite tressaillit. Une pâleur subite blêmit son visage, elle baissa les yeux, et regarda attentivement les fleurs du tapis.

—Vous ? Avec qui donc ? demanda Mme Palmer, très surprise.

—Avec une charmante fille.

—Elles sont toutes charmantes, quand on ne les connaît guère !

—Celle-ci le sera toujours ; elle ne peut être autrement ! Elle est exquise... ah ! comme Marguerite.

Elle leva les yeux et le regarda. L'angoisse était passée. Elle comprenait... Il l'aimait... C'était bien vrai... Il prit dans les siennes ses deux mains, un peu tremblantes, et continua d'une voix basse et émue, encouragé par le radieux sourire de son amie.

—Et vous ne pouvez savoir comme je l'aime ! ce qui me plaît, en elle, c'est non seulement sa beauté, mais son intelligence, sa grâce et surtout sa bonté. C'est la générosité exaltée de cette âme, qui se refuse à croire au mal, et "veut" excuser les autres fût-ce en se rabaisant elle-même... Ce que j'aime, c'est la jeune fille charitable qui a osé dire tout à l'heure : " Si j'avais été dans les mêmes circonstances qu'une déclassée, je serais peut-être pire qu'elle."

—Ah ! c'est cela qui vous prend le cœur, s'écria Mme Palmer attendrie ; eh bien ! vous êtes aussi fou que ma nièce, et vous ferez un gentil ménage à vous deux.

Mais il ne l'écoutait pas ; il s'était laissé glissé à genoux et serrait toujours dans les siennes, les mains de Marguerite... Il plongea ses yeux dans ce joli regard pur et loyal.

Ils restèrent muets un instant. Il leur semblait voir s'ouvrir devant eux leur avenir, comme, sous un ciel clair, un de ces paysages de mer, aux calmes horizons, où tout est lumière et clarté. Leur vie serait égale et douce. Ils vieilliraient s'aimant toujours ; lui, ne voyant qu'elle... elle n'admirant que lui, jusque là-bas, tout au fond du rêve, dans les brumes de l'au-delà, où ils entreraient ensemble, comme vont, s'effaçant dans les lointains gris, les mouettes à l'aile blanche.

VI

Manuela prit bien vite l'habitude d'aller souvent, presque chaque jour, chez Marguerite. La gêne inévitable des premiers moments se passa promptement. Elles se découvrirent une affinité de goûts et d'idées qui devait les lier intimement. Leur rapprochement par des voies un peu violentes avait supprimé ces hésitations de début, ces défiances, ces réserves que l'on a avec des gens rencontrés dans le monde, et que l'on étudie avant de les admettre en son intimité.

Si Marguerite plut à la créole, autant et même davantage qu'elle n'avait pensé, certaines personnes de son entourage lui inspirèrent des sentiments bizarres : une gêne douloureuse, un mélange d'aversion et d'estime assez difficile à démêler... Richard, caractère droit et loyal, sans détours ni diplomatie d'aucune sorte, l'accueillit en amie... Ce que faisait sa fiancée était bien fait, sans aucun doute ; et, l'aimant surtout pour sa bonté, il ne pouvait repousser Mlle Garcia.

Mme Palmer, se résignant aux faits accomplis, subit d'assez mauvaise grâce l'entrée de l'étrangère chez elle ; mais, conquise par son charme d'originalité, laissa bientôt sa mine boudeuse et s'intéressa à la nouvelle venue... Il y eut Georges... Oh ! pour celui-ci, il ne pouvait laisser passer une aussi belle occasion de railler sa cousine. D'autant plus qu'il se jugeait ridicule d'avoir, le soir de la discussion soutenue par Mme Bertaux, senti une émotion à laquelle il n'était pas habitué. Pour réagir contre cette sensibilité qui l'humiliait, il revint, le lendemain, plus acerbe, plus dur, plus railleur que de coutume ; et, ayant assisté à la première visite de Mlle Garcia, il s'attacha, après le départ de la jeune fille, à chercher ce qui, en elle, pouvait être critiqué... blâmant même des défauts qui n'existaient pas.

En cette première entrevue, Marguerite, pour mettre plus à l'aise sa visiteuse, lui dit :

—J'ai à vous demander un service....

—A moi? Demandez vite!

—Voici. Vous avez un type de beauté qui m'inspirerait, j'espère... Voulez vous poser pour moi?... En lady Macbeth... Dans la scène du somnambule... Vous savez?...

Manuela était ignorante en littérature, et en beaucoup d'autres sciences et arts. Elle sourit, embarrassée. Marguerite continua :

—Lady Macbeth a poussé son mari à assassiner leur hôte, le vieux roi Duncan... C'est une âme d'une énergie indomptable. Et lorsque Macbeth se laisse aller aux remords, elle le raille. Cependant, les nuits, elle a des cauchemars, et dans une des scènes les plus tragiques qu'ait écrites Shakespeare, on la voit, en un accès de somnambulisme, quitter son lit, et, revivant en son rêve la scène du crime, parler haut, compter les douze coups de minuit, faire le geste de laver ses mains sanglantes, et rappeler ainsi tous les détails de l'heure dont le souvenir ne la quitte plus. Je voudrais peindre lady Macbeth... Votre profil pur, vos traits énergiques, vos yeux très expressifs... toute votre allure, votre personne, cela serait un modèle idéal... Voulez-vous?...

—Oh! bien volontiers, dit Manuela, avec une puérile joie d'être jugée digne d'un tel honneur par cette artiste, et que l'on trouvât à sa beauté un tel caractère.

Alors, toutes deux, ouvrant des cartons, commencèrent à composer le costume, et les détails de la mise en scène. De son crayon habile, Marguerite en quelques traits, esquissa l'ensemble du tableau. L'ameublement fruste, aux lourdes draperies; la lampe de nuit posée sur la table, et jetant ses reflets tristes sur lady Macbeth debout, les bras nus, enveloppée d'une robe blanche, aux plis lâches et flottants, et se tordant les mains, pour enlever cette tache de sang... "que tous les parfums de l'Arabie ne parviendraient pas à effacer".

Comme beaucoup d'artistes, Marguerite avait chez elle une collection de costumes; on trouva aisément la longue tunique de lainage souple qui devait draper lady Macbeth. Et comme ce travail de composition amusait autant Manuela que Marguerite, elle consentit à passer dans le cabinet de toilette de l'artiste et à s'habiller.

Pendant ce temps, Marguerite, ménageant le jour dans l'effet voulu, disposant des draperies au fond de l'atelier et les quelques accessoires qu'elle avait sous la main, formait le fond de son tableau, avec cette sûreté de goût et cette science de composition qui étaient parmi ses principaux mérites.

Elle eut un mouvement de surprise lorsque son modèle revint.

Avec un sens d'intuition incroyable, Manuela avait su arranger le très simple habillement de lady Macbeth. Ses soyeux cheveux noirs glissaient sur ses épaules, comme dénoués par l'agitation du cauchemar; son cou et ses bras avaient une pureté de lignes qui allaient faire la sombre création de Shakespeare belle comme une déesse grecque... Les plis de la tunique, retenus par une ceinture nouée mollement, se drapaient avec une extrême perfection...

—Vous êtes très belle, ainsi!... dit Marguerite gravement... Vous allez m'inspirer la meilleure chose que j'aurai jamais faite... Allez... Je vous ai dit quel personnage vous avez à représenter... Prenez vous même la pose qui vous viendra à l'esprit... Tâchez d'avoir, pour un moment, l'âme de lady Macbeth... Trouvez-moi un beau geste, pour effacer de votre main cette ineffaçable tache de sang....

Manuela n'avait qu'à se souvenir; elle n'avait pas à chercher très loin, pour trouver des taches de sang... Cette pensée lui vint, pendant que Marguerite disposait un carton sur son chevalet. Elle songea qu'elle avait une tache, elle aussi... et, se figurant la scène du poète, elle fit inconsciemment, et sans plus penser au tableau, le geste de lady Macbeth essayant de blanchir sa main...

—Admirable! Restez ainsi... Oh! chère amie, vous avez, du premier coup, trouvé la pose la plus expressive...

L'artiste, d'un crayon rapide, traça les lignes si belles de cette figure de femme, en une attitude à demi renversée, éloignant les mains avec horreur... La lampe de cuivre, à bec, l'enveloppait de lumière, laissant en une ombre indistincte tout le reste du tableau. Et avec cette espèce de tremblement intérieur que produit l'accomplissement d'un travail d'art alors que l'on se sent donner tout ce que l'on a en soi, Marguerite commença à peindre, ne songeant plus qui posait là... ne voyant plus qu'une belle œuvre à faire... toute à son art...

Marguerite travailla longtemps. Elle vit tout à coup son modèle quitter la pose.

—Vous êtes lasse? dit-elle.

— Non... mais on venait d'entrer : deux hommes dont les regards curieux gênèrent extrêmement Manuela... Elle connaissait l'un d'entre eux ; c'était Bertaux. L'autre était Georges...

Marguerite lui présenta son cousin ; Bertaux avait salué sans parler, et semblait stupéfait. Il ne pensait pas que Marguerite aurait eu le courage de mettre si tôt sa menace à exécution de recevoir chez elle cette "déclassée". Celle-ci, très contrariée, tâcha de prendre un air d'indifférence.



— Vous êtes aussi fou que ma nièce ! s'écria Mme Palmer.

— Vous ici ? dit le critique, avec étonnement.

Marguerite le regarda avec un air d'impatience....

— Georges, dit-elle, montrez donc à Mlle Garcia cette terre cuite que m'a offerte Richard.

Et tandis que la créole allait vers l'angle le plus éloigné de l'atelier, elle dit à voix basse :

— Je vous prie de me laisser recevoir qui me plaît !...

—Ne vous fâchez pas. Je suis surpris de rencontrer cette étrangère compromettante chez vous. Pour Dieu, ma chère amie, n'ayez pas de semblables générosités. Je vous assure que vous avez tort.

Sans daigner d'écouter, Marguerite le précéda pour aller rejoindre Manuela et Georges. Elevant la voix, elle dit :

—Quel sujet vous amène donc chez moi, monsieur Bertaux ? Vos visites sont si rares que je me demande...

—Vous vous demandez ? Vous devez vous rappeler, pourtant, que l'autre jour, au Salon, vous m'avez gracieusement promis une aquarelle, une esquisse, un souvenir de vous ?

Elle eut un sourire ; l'effronterie de ce personnage l'amusait toujours.

—Très bien, mais je désire quelque chose aussi, moi. Donnant, donnant.

—Et c'est ?

—Un article.....

—Mais, je vous en ai fait un déjà ; même, vous m'avez reproché ce que vous appelez mon exagération d'éloges ! J'ai rarement entendu un artiste adresser de pareils reproches à un critique !

—Eh bien ! cette fois, vous pouvez amplifier votre admiration jusqu'à l'hyperbole. Vous disiez que c'est vous qui "faites" les grands hommes. Nous allons voir. Je veux que Paul Bray soit décoré !

Il la regarda avec ahurissement.

—Paul Bray ! C'est pour rire, n'est-ce pas ? Je *fa*is des grands hommes, c'est vrai, mais encore, faut-il qu'ils s'aident un peu, qu'ils me donnent au moins un prétexte ? De celui-là, je ne peux faire qu'une ganache, je vous assure !

—Ce sera bien plus beau si vous réussissiez !

—Parler du ruban rouge à propos de Paul Bray ! Je n'aurai jamais une pareille audace.

—Bah ! vous en avez plus que vous ne pensez... Ceci est une fausse modestie.

—Mais tout le monde va rire de moi, si je tente une pareille chose.

—A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !... Vous allez vous mettre là, et commencer l'article tout de suite ; mon aquarelle est à ce prix... et ma signature... Elle coûte cher, ma signature !..

Manuela était dans le cabinet de toilette, où elle reprenait ses vêtements de ville. Georges riait, s'amusait fort.

—Si je fais l'article, dit Bertaux, prenant le parti de rire aussi, vous me laisserez choisir ?

—Oh non ! C'est votre signature, alors, qui me coûterait trop cher ! Rapportez-vous-en à moi.

—Allons, il faut bien en passer par là... mais je ne garantis pas le succès.

—Au moins, vous aurez écrit l'article, et c'est ce que je veux.

Bertaux s'adressa à Manuela qui rentrait :

—C'est la première fois que vous visitez l'atelier de Mlle Palmer ?

—Oui. Et comme vous voyez, je vais lui servir de modèle pour une lady Macbeth.

—Mauvaise idée... Sujet trop tragique !... répliqua-t-il vivement, en regardant

Marguerite.

—Je ne suis pas de votre avis ; nous continuerons demain.

—Ah ! fit-il d'un ton bizarre... Puis, au bout d'un instant : Croyez-vous que vous réussirez ? Ce n'est guère votre genre, cela.

—J'essaierai ! dit-elle sèchement.

Il s'installa sans répliquer à une table et commença son article. Manuela était là depuis près de deux heures ; la malveillance évidente du critique, celle de Georges, plus réservée, mais que néanmoins, elle sentait, la gênèrent. Elle voulut partir. En la voyant se diriger vers la porte, Bertaux leva les yeux :

—A votre place, je refuserais de poser. Le tableau sera mauvais.

—Vous êtes poli ! fit Marguerite, qui comprenait parfaitement sa pensée.

Sans répondre, Manuela sortit, et comme Marguerite la reconduisait tout en causant, dans le salon voisin :

—Non, je ne poserais pas !... Je ne contribuerais pas à faire une mauvaise machine !... dit-il en élevant la voix.

Marguerite se retourna, et froidement :

—Voilà un article qui sera bien écrit, dans ces conditions-là. Si vous me donnez du style de troisième ordre, je vous donnerai, moi, un dessin du même genre.

Puis à Manuela, pâle et les sourcils froncés :

—A demain, n'est-ce pas ?

Et elle lui serra la main.

—Qu'est-ce que c'est que cette idée ! s'écria Bertaux, dès qu'ils furent seuls. Vous allez recevoir cette personne maintenant ? Allons, vous prenez encore vos grands airs ! Mais c'est fou, ceci. Je vous assure qu'on vous blâmera.

—C'est mon affaire.

—Oui. Cela veut dire que ce n'est pas la mienne. C'est un sentiment d'intérêt pour vous qui me pousse à vous avertir que vous avez tort. Et je viens de me faire une ennemie. Elle ne me pardonnera jamais ce que j'ai dit là. Vous ne m'écoutez pas.

—Non. Je vous ai dit en vertu de quels principes religieux je crois devoir agir ; il est inutile de me faire aucune observation.

—Alors, continuons mon article !... Nous disions donc... “ Un homme d'un talent supérieur... un artiste convaincu... autour duquel on a ourdi la conspiration du silence. Le ministre accomplirait un acte de justice, en donnant à ce peintre le ruban qu'il mérite si bien.”

Georges, qui avait été tout ce temps remarquablement sobre de paroles, dit avec un rire méchant :

—Moi, je ne suis pas de l'avis de Bertaux... L'idée de faire poser Mlle Garcia en lady Macbeth, essayant d'effacer la tache de ses mains, est vraiment bonne... Elle avait lorsque nous sommes entrés, une expression de visage tout à fait admirable... Elle pensait peut-être à cette petite Hudson, que son père a tuée !...

Marguerite lui jeta un regard indigné.

—Oh !... cela est horrible !... En vérité, il y a des moments où, pour paraître sceptique, vous tombez dans la méchanceté vile !

Georges rougit. Ses paroles avaient été plus loin que sa pensée.

Bertaux, qui n'avait pas écouté, s'écria, terminant son dithyrambe à la louange de Paul Bray !

—Si vous n'êtes pas contente !... Seulement, il prendra ceci pour une mauvaise plaisanterie.

—Mais pas du tout. Cela lui semblera très simple et fort modéré, au contraire ! Quel jour paraîtra votre article ?

—Oh ! pas avant quelques semaines. Il y a tant de copie, à la *Revue* !

—Venez me voir, lorsqu'il aura paru... à l'heure du thé... Paul Bray me fera sûrement le plaisir de venir. Vous le rencontrerez.

—Non. Sa connaissance me gênerait... Ah ! pourtant, si, je viendrai. Vous voulez savoir ce qu'il dira de mon article et comment il me remerciera !

—Oui, cela m'intéresse..., je désire assister à ces remerciements dont vous parlez.

—A quel titre ?

—Je fais de la psychologie pour moi toute seule... et je vous assure que c'est quelquefois très intéressant. Vous viendez, n'est-ce pas ?

Le critique prit congé.... Georges resta avec sa cousine ; elle, froissée au fond du cœur, reprit sa palette et se mit au travail comme si elle eût été seule.... Il y eut un moment de silence. Georges, troublé, honteux de lui-même, regrettant sa sottise et laide attaque de tout à l'heure, affectait d'admirer les toiles accrochées aux murs... Un peu de colère contre cette étrangère qui s'introduisait en leur intimité, et qui déjà était une cause de querelle, se mélangeait à son regret.... Et il se figurait que sa cousine était surtout fâchée.

—Marguerite...

Elle leva les yeux, très grave : lui vint s'arrêter devant elle... et scrutant sa physiologie, continua :

—Vous m'en voulez... Vous êtes en colère contre moi ?

—Non, pas en colère... attristée.

Il vit qu'elle disait vrai.

—Cela me fait tant de peine de vous voir, bon comme vous êtes réellement, vous efforcer de paraître dur, insensible et sceptique... Cela n'est qu'un rôle... et si désolant

à voir jouer !... Vous m'avez causé un chagrin profond, parce que je vous aime comme mon frère, que vous allez être... C'est une cruauté que vous avez commise là...

Georges dit simplement :

—C'est vrai, ma bonne petite Marguerite. Je serais un mauvais drôle si je n'étais quelquefois un imbécile. Voulez-vous me donner la main ?

Elle la lui tendit ; il la serra vivement et il sortit... mais non sans garder, au fond de l'âme, un peu de rancune à Manuela, cause très innocente du débat.

VII

Manuela Garcia, assise dans le petit salon intime réservé pour elle seule, tenait entre ses mains un livre qu'elle lisait distraitemment, et dont les mots faisaient un accompagnement vague à ses pensées.

Elle entendit résonner un timbre électrique et sa femme de chambre alla ouvrir la porte. Le bruit la tira de la rêverie où elle était plongée : elle prêta l'oreille, voulant savoir qui arrivait là. Depuis deux mois qu'elle était reçue chez Mlle Palmer, elle avait rompu complètement avec les gens qu'elle voyait autrefois ; et, après quelques tentatives vaines, ses amies cosmopolites l'avaient laissée, convaincues que ce caprice inexplicable d'une jeune femme se retirant ainsi du monde, sans motif connu, n'aurait que peu de durée... Était-ce l'une d'elles encore qui revenait à la charge ?... Était-il probable qu'après un si long temps, on se rappelât encore son existence ?

Elle tâcha de saisir le son des voix qui se rapprochaient : on introduisit quelqu'un dans le salon voisin... Elle écouta, et son visage s'assombrit... Ce visiteur, vraiment, elle avait essayé de l'oublier, plus que tout autre !... Oui, adoucie, calmée par la fréquentation d'êtres bons et simples, qui commençaient à l'aimer, elle avait prié Dieu de le lui laisser oublier, oublier complètement puisqu'elle ne pouvait pardonner...

Elle y était parvenue presque... Son esprit s'était tourné vers des idées si différentes de celles d'autrefois, qu'il lui semblait n'être plus la même femme... Elle se regardait dans ses souvenirs, ainsi que l'on regarderait une étrangère dont les actes, les pensées, les habitudes étonnent... Un changement, qu'elle croyait très radical, s'était fait. Elle était arrivée à ne plus penser aux tristesses du passé. Se trouvant en un milieu où l'on semblait ignorer ces choses, elle pouvait les ignorer elle-même... Et voici que, maintenant, cet être exécrable qu'elle était parvenue à effacer de sa pensée venait à elle, ne se laissait pas oublier, reparaisait dans sa vie... Pourquoi ?... Qu'y venait-il faire ?... Après quelques minutes d'émotion pénible, Manuela se ressaisit, et, résolue à faire à José un accueil qui l'empêcherait de jamais revenir chez elle, elle se décida à le recevoir.

Il attendait dans le salon voisin ; elle s'y rendit.

—Que vous est-il donc arrivé, ma chère Manuela ? commença-t-il après l'avoir saluée, et sans vouloir remarquer sa froideur. Est-il croyable qu'à votre âge une femme belle et charmante se retire du monde comme on dit que vous allez le faire ?... On parle du couvent ! On me contait hier que, dans un accès de dévotion farouche, vous alliez prendre le voile et soigner les malades, ou vous enfermer dans un cloître. Ne vous froissez pas !... J'ai pensé, moi, que vous deviez avoir quelque chagrin. Et comme je suis votre ami, je suis venu vers vous... Vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi.

Manuela, décidée à se débarrasser de lui, dit :

—Je ne sache pas que la nature de nos relations ait pu vous donner le droit de vous dire mon ami, et de réclamer ma confiance...

—Mademoiselle Garcia !...

—Oh !... pas de révoltes indignées.

José l'examina d'un regard scrutateur.

—Permettez-moi de m'étonner d'un revirement si soudain... Lorsque j'eus le plaisir de vous revoir, il y a peu de semaines, vous m'avez accueilli cordialement, vous m'avez autorisé à me présenter chez vous.

Cela était vrai... mais il ne soupçonnait nullement dans quel but elle lui avait fait cet accueil. Manuela rougit.

—Admettez que j'aie eu un caprice. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à présent je désire rester isolée... Vous l'avez dit vous-même, je me retire du monde...

—Précisons !... répliqua José. Vous vous retirez d'un certain monde... et en ma

qualité d'ami, car je suis votre ami, ma chère Manuela, quoi que vous en disiez ! en cette qualité, dis-je, je ne puis que vous approuver... Vous avez raison mille fois de vous éloigner d'une société bruyante, mal choisie... composée de gens d'un passé douteux....

L'audace était extrême.... José, parlant des gens dont le passé n'était point net ! Il continua du même ton affectueux, irritant pour Manuela :

—Je vous approuve sans réserve... d'autant plus que, à présent, vous avez vos entrées dans un milieu tout autre...

Ah ! Il savait qu'elle voyait Mlle Palmer.... Elle résolut de couper court à cette comédie.

—Puisque vous m'approuvez, vous ne serez pas surpris que je vous renouvelle ma prière de ne pas revenir ici.... Je vous répète ceci : Je veux rester isolée.

Don José ne sourcilla pas ; il conserva la même physionomie gracieuse.

—Combien je regrette, ma chère Manuela, d'être forcé de ne pas vous obéir à cet égard. Vous me demandez la seule chose que je ne puisse point vous accorder... Cesser de vous voir ? Non. Vous êtes la seule amie que j'aie en ce pays, et je ne veux pas vous perdre.... Je partage tout à fait votre mépris pour la société cosmopolite dont vous vous êtes si heureusement séparée. Comme vous, je désire avoir accès en d'honorables salons... Cela est, vous le savez, assez difficile aux étrangers....

—Pas à vous, j'imagine ?.... N'êtes-vous pas chargé d'une mission par votre gouvernement ?

—Sans doute, mais cette mission étant secrète, mon gouvernement n'a pas à me recommander.... D'ailleurs, je ne tiens pas à me mêler au mouvement mondain.... Je suis comme vous ; le bruit me fatigue... Je rêve le calme et la douce intimité que vous avez su vous procurer... Je connais, pour l'avoir entrevue, la charmante femme qui vous a accueillie chez elle. Et ma visite avait pour but de vous demander de me présenter....

—Vous présenter !.... Vous ?.... A Marguerite ?...

La stupefaction de Manuela était insultante à tel point que José pâlit... et ses lèvres minces se contractèrent.

—Pourquoi donc pas ? Elle vous reçoit, elle peut recevoir vos amies...

—Je vous ai signifié déjà, dit Manuela, se levant pour congédier son visiteur, de ne pas affecter des sentiments qui n'existerent jamais entre nous... A quoi bon cette comédie, que vous jugez à propos de jouer ? Pour qui, je vous prie ? Pensez-vous que je prenne le change ?

—Véritablement, mademoiselle Garcia le prend de bien haut avec le meilleur ami de son père ! dit le drôle d'un ton railleur. Revenez à la réalité, ma chère enfant, n'affectez pas un tel mépris pour le bras droit de ce bon colonel !..

A cette ironique réplique, Manuela perdit patience. Elle eut peur de se laisser reprendre aux pensées mauvaises qu'elle avait eu tant de peine à guérir... Elle eut peur de se rappeler qu'elle tenait le commencement d'une intrigue de nature à noyer ce coquin dans la boue... Elle ne voulait pas revenir à ses sentiments haineux... Elle dit d'un froid :

—Je vous prie de sortir.

—Vous ne voulez pas me présenter comme votre ami à Mlle Palmer ?...

—Non.

—Irrévocablement, vous refusez ?

—Irrévocablement. Je renoncerais moi-même au plaisir de la voir, plutôt que d'introduire chez elle des gens de votre sorte.

—Fort bien. Je m'y prendrai d'autre façon, dit José d'un ton tranquille, que démentait sa pâleur... Seulement, peut-être êtes-vous imprudente de me traiter aussi durement... Vous aviez un ami... Vous avez joué un jeu à vous faire un ennemi.

—Je choisis votre inimitié, dit-elle fièrement... Elle me sera plus honorable.

—Honorable ? Non, pas précisément. Si j'ai bien compris votre attitude, vous n'êtes pas très fière de tous les actes du colonel. Voilà un sentiment fort peu filial, entre nous !... et qui me surprend de votre part !... Tout ce mépris, dont vous croyez m'accabler... retombe sur votre père, puisque je n'ai jamais agi que par ses ordres... Enfin .. L'illogisme est une faiblesse féminine... et je vous la pardonne... Cependant je veux vous dire que l'on m'a demandé ma collaboration pour une histoire de la dernière révolution du Paraguay. Le colonel y a joué un rôle prépondérant. Je suis documenté

mieux que personne, et pourrai donner à l'écrivain mille détails intéressants et encore peu connus...

Manuela blêmit en entendant cette odieuse menace... Elle entrevit en une minute d'angoisse le scandale renouvelé autour de son nom.

— Je vous ai prié deux fois déjà de sortir ! dit-elle avec un regard de mépris à José.

— Réellement, vous me refusez ce que je vous demande ?

— Je le refuse.... Dût-il m'arriver malheur, je n'aurai pas la lâcheté de céder à une menace.... et d'introduire chez d'honnêtes gens l'homme que vous êtes ..

— Bah ! dit-il en riant .. vous vous y êtes bien introduite ! Allons, ne vous fâchez pas. Je m'en vais. Au revoir, chère amie ! Pas adieu, au revoir.

Il la laissa bouleversée, les nerfs tendus, l'esprit troublé, étreinte de l'appréhension d'une nouvelle lutte à soutenir... Malgré elle, il lui fallait se trouver mêlée aux agissements de cet individu... Elle connaissait sa tenacité... S'il voulait réellement entrer chez Mlle Palmer, il y arriverait... Et ce livre dont il la menaçait ? De quels mensonges n'aggraverait-il pas la vérité ?... Voici qu'après que le calme était venu, il allait falloir subir de nouvelles attaques... On avait presque oublié le colonel Rouge... Ce pamphlet allait lui redonner de l'actualité... Les yeux de Manuela rencontrèrent le bracelet de corail qu'elle ne quittait pas... elle frissonna. Elle l'avait gardé à son bras pour poser lady Macbeth. Et un jour, Marguerite, admirant le bijou et lui en faisant compliment, elle s'était sentie rougir en songeant à sa provenance... Que serait-ce, si l'on apprenait d'où venait le bracelet ?... Cependant, par une sorte de superstition, elle le garda. Cela était comme un souvenir attristé, une réparation faite en son cœur à cette Ciara Hudson, mille fois plus heureuse qu'elle ne l'était elle-même, puisqu'elle était morte et ne souffrait pas tout ceci... Plus tard seulement, cette question se posa dans son esprit : quel intérêt a donc José à connaître Mlle Palmer ?... Oui !... quel intérêt ?...

Les séances pour le tableau de Marguerite avaient lieu presque chaque jour, pas très longues et coupées de repos interminables, de causeries sur toutes choses. Souvent Marguerite lisait des vers, avec un talent réel, qui faisait aimer la poésie à Manuela ; ou bien, ayant transporté l'orgue dans l'atelier, elle faisait de la musique. Après Hugo, Musset ou Sully-Prudhomme, Beethoven, Mozart et Wagner. Les heures passaient vite ; Misie, la mine sombre, assistait à tout cela ; mais elle recevait fort mal les gracieuses avances de l'étrangère et ne lui témoignait qu'une impolitesse maussade.

Misie souffrait ; sa petite âme, à peine développée, était accessible surtout aux sentiments violents. La tendresse passionnée qu'elle avait vouée à Marguerite la rendait jalouse ; elle l'eût voulue pour elle seule. Les instincts de brutalité que signalait en elle Paul Bray existaient réellement. Marguerite était le seul être qui lui eût jamais témoigné de l'intérêt, elle s'était donnée à elle tout entière. Cette affection l'empêchait seule de reprendre son existence de jadis ; elle avait le vagabondage dans le sang.

Toute sa race avait erré, comme elle, sans feu ni lieu, sans autre abri que la voûte du ciel. Hordes misérables, mais libres : à peine gênées par l'autorité du gendarme ou du garde-champêtre.

Souvent Misie, étouffant dans l'étroit espace où coulaient ses jours, eut l'irrésistible désir de s'enfuir, de repartir pour le Grand Chemin, sa vraie patrie... Souvent, les yeux fermés, alors qu'on la croyait endormie, pendant les veillées du soir, elle rêva de sa vie ancienne, des chaudes nuits d'été passées dans les meules de foin odorant, sous la tranquille clarté des étoiles ; des matins gris où le cri de l'alouette l'éveillait toute trempée de rosée... des grandes fermes où on ne lui refusait guère un morceau de pain, et dans les poulaillers desquelles elle dérobaît des œufs, avec une adresse de bohémienne malfaisante... des brûlants jours caniculaires passés à parer sur les bords de quelque rivière, — des nuits glaciales de janvier où l'on trouvait asile dans quelque grange rendue chaude par la proximité des bêtes domestiques...

Cette incertitude du lendemain, cette existence d'heureuse flânerie insouciant et libre, elle ne les avait plus. Elle était étiquetée dans la société ; elle avait un toit, un lit, une place à elle ouatée et confortable. Et cette régularité forcée exaspérait, révoltait tout son être indiscipliné. Au sortir de ces rêveries, cent fois elle se leva, pour partir sans retard ; mais toujours un sourire, un regard, un mot de Marguerite la retinrent, rivèrent la chaîne qui entravait ce petit animal sauvage... Seulement, donnant même sa liberté à cette affection tyrannique, elle était exigeante en conséquence ; et, quoi qu'elle

n'en eût laissé rien voir, jusqu'ici, par une délicatesse assez singulière, elle avait des révoltes furieuses, lorsqu'il arrivait à Marguerite de témoigner, en sa présence, un sentiment affectueux à d'autres qu'elle... Manuela, dès l'abord, lui inspira une vive antipathie, qui s'accrut d'autant plus que Marguerite l'admit très tôt en son intimité.

Un jour, la créole trouva Marguerite occupée à peindre un éventail, pour lequel Misie posait en femme fellah.

—Oh ! que c'est charmant ! Pour qui, cet éventail ?



Misie avait saisi un couteau à palette et s'élançait sur Manuela.

—Pour vous, puisqu'il vous plaît.

—Pour moi ? vrai... Je ne devrais pas accepter... C'est indiscret...

—Je suis heureuse de vous faire un plaisir... Tenez, nous ne travaillerons pas à lady Macbeth aujourd'hui : je vais finir l'éventail ; asseyez-vous là et causons.

Mais, au bout de quelques minutes, Misie déclara qu'elle était fatiguée, malade même, et ne pouvait plus poser.

—C'est contrariant, dit Marguerite. Je t'en prie, reste encore. Tu me ferais bien plaisir.

—Je suis malade.

—Où as-tu mal ?

—Je ne sais pas. Je suis malade, répéta Misie, avec une obstination stupide.

Et elle dégringola de son divan avec une prestesse qui prouvait qu'au moins les jambes étaient bonnes. Elle voulut sortir de l'atelier, mais l'aquarelliste la retint au passage.

—Tu es malade ? Réellement ?

—Oui.

—Tu sais que ce n'est pas vrai. Pourquoi ne veux-tu plus poser ? Réponds tout de suite.

—Parce que l'éventail est pour elle.

Du doigt elle désigna Manuela qui l'examinait comme un objet très curieux.

—Ah ! fit Manuela, stupéfaite. Qu'est-ce qu'elle dit ?

—Elle dit qu'elle est jalouse, cette sauvage (et Manuela éclata de rire) ; regardez donc ces yeux... deux flammes... est-elle amusante ?... Oh ! mais attention, cela devient sérieux.

Très sérieux. Misie, les yeux fous, les lèvres retroussées, ses dents blanches serrées convulsivement, avait saisi un couteau à palette et s'élançait sur Manuela. Par un mouvement instinctif, Marguerite voulut la retenir : elle étendit le bras et reçut le coup violent destiné à l'autre. Subitement la Bohémienne se calma ; elle laissa tomber son couteau. Manuela prit le bras de Marguerite.

—Oh !... la petite malheureuse. Elle vous a blessée...

—Ce n'est rien, dit Marguerite, très pâle ; mais j'ai eu peur.

Une sérieuse hémorragie se déclarait, produite par la section d'une veine. Manuela effrayée voulait appeler quelqu'un, mais l'artiste, prévoyant ce qui arriverait à Misie ensuite, s'y opposa avec énergie. Manuela lui banda fortement le poignet, et parvint à arrêter le sang. Elles étaient passées dans le cabinet de toilette, sans plus s'occuper de Misie. Quand ce fut fait, elles revinrent à l'atelier ; Marguerite la chercha des yeux, elle l'aperçut dans un coin ; elle s'était jetée sur un tapis, et s'était fermée les oreilles avec ses mains, pour ne rien entendre. Toute sa pose, ses bras raidis, ses poings crispés, son immobilité secouée de frissons convulsifs attestaient une souffrance telle que Marguerite sentit son ressentiment s'en aller. Elle s'avança vivement. Manuela regardait de loin, immobile.

—Misie...

Pas de réponse...

Marguerite se baissa et lui toucha l'épaule. Comme par une secousse électrique, la Bohémienne se dressa brusquement ; elle regarda de ses grands yeux fixes Marguerite penchée sur elle..., sa figure crispée avait cette nuance verdâtre qui est la pâleur des peaux brunes. L'artiste eut pitié ; elle lui tendit la main.

—Tu ne m'as pas fait bien mal, dit-elle doucement.

Ce mot produisit une détente ; et le remords de Misie fut aussi expressif que sa fureur. Elle se jeta sur cette main qu'on lui tendait et y colla ses lèvres avec frénésie.

—Elle est effrayante, dit Manuela épouvantée. Elle vous tuera, tant elle vous aime... Souffrez-vous beaucoup ?

—Non... Et si vous voulez, nous allons peindre lady Macbeth, puisque, heureusement, ma main droite est intacte.

Au bout d'une heure, Richard rentra dans l'atelier, et, après avoir salué amicalement Manuela, et admiré le travail de Marguerite, il dit, montrant quelques papiers :

—Voici les documents nécessaires pour notre mariage ; nous pourrons, quand vous voudrez, en fixer la date...

Misie s'approcha de Marguerite et demanda :

—Ton mariage... Tu te maries ? Avec lui ?...

Elle désignait Richard... Marguerite sourit.

—Tu l'aimes donc ? reprit Misie.

—Mais oui, je l'aime, dit la jeune fille, amusée de son air tragique.

Richard prit la main de sa fiancée et la baisa. Misie eut un éblouissement. Elle chercha de l'œil quelque objet à lancer à Richard. Soudain, elle s'arrêta...

— Oh !... demandait l'officier, qu'avez vous donc au bras ? Un bandage.

— Oui... je me suis blessée... très peu... ce n'est rien...

— Non... Ce n'est pas elle, dit Misie, d'un ton froid, c'est moi, je lui ai donné un coup de couteau.

— Petite misérable, gronda Richard, lui saisissant le poignet avec violence.

Misie le bravait du regard... elle avait l'œil mauvais des chats qui vont griffer... Marguerite s'interposa.

— Je vous en prie, Richard, ne la brutalisez pas... elle ne comprend pas... elle ne voulait pas me frapper ; c'est par hasard que j'ai reçu le coup.

— Qui donc visait-elle ?

— L'autre. Celle qui a des yeux noirs... fit Misie, d'une voix haineuse, en montrant la porte du cabinet de toilette où Manuela était rentrée... Je la déteste.

Richard tenait toujours le poignet de la petite ; il le serrait cruellement ; il l'eût écrasé s'il ne se fût contenu.

— Vous êtes un petit animal féroce, dit-il d'une voix sourde, en la regardant au fond des yeux ; et je vous cravacherais comme un cheval vicieux.

Involontairement, il lui meurtrissait la chair ; mais elle soutenait son regard avec une telle audace, qu'une colère furieuse commençait à le prendre. Marguerite passa son bras autour du cou de Misie, comme pour la protéger.

— Richard, je vous prie sérieusement de la laisser... Vous lui faites mal. Ce n'est pas en la menaçant que vous en obtiendrez quelque chose. Elle n'essaiera plus de frapper Mlle Garcia, si je lui dis qu'elle me ferait beaucoup de peine... n'est-ce pas, Misie ?... d'ailleurs, tu vois, c'est moi que tu as blessée.

— Je voudrais qu'elle fût bien loin, s'écria Richard. Elle fera quelque malheur ; elle vous étranglera, comme disait Paul Bray, l'autre jour.

Ce mot frappa Misie... Tous, ils disaient qu'elle était dangereuse pour Marguerite, C'était donc vrai ? " J' voudrais qu'elle fût bien loin " ... Cela vaudrait mieux en effet.

Le soir, elle se faufila dans l'atelier désert ; elle prit sur un chevalet l'éventail presque terminé ; et le déchira, afin que son ennemie ne l'eût pas. Puis, elle revint dans le salon où Marguerite causait avec Mme Palmer, Richard et Georges.

Elle se blottit tout près d'elle, sur un coussin, et resta longtemps à l'écouter parler. Elle avait fermé les yeux et semblait réfléchir. Son cerveau inhabile à penser combinait le plan de quelque projet difficile à exécuter.

De temps à autre, elle coulait sur Richard un regard haineux. Il lui prenait des envies féroces de se jeter sur lui, d'enfoncer ses ongles dans son cou, de le voir saigner et mourir entre ses griffes. Avant, elle ne s'occupait pas de lui, mais maintenant Marguerite l'aimait ; d'un mot, il pouvait amener un sourire sur ses lèvres, ou des larmes dans ses yeux... il pouvait la faire souffrir... l'oublier... elle l'aimait... elle l'aimerait toujours... c'était ainsi...

Certainement, si Misie eût pu le supprimer, elle l'eût fait avec une volupté vive. Mais elle avait déjà blessé Marguerite, en voulant frapper l'autre... Il valait mieux partir, retourner avec les vagabonds de son espèce, reprendre la vie errante d'autrefois, cette misère, cette boue dont elle avait la nostalgie. Ah ! ce qu'elle avait souffert de sa nouvelle existence calme et réglée. Sans Marguerite, depuis longtemps elle eût fui. Mais, dans son cerveau étroit et fermé, une lueur de pensée avait paru... une reconnaissance pour cette jeune fille aux mains blanches, qui l'avait accueillie, non pas comme une mendicante, mais comme une amie. Et, dans son cœur qui n'avait jamais aimé personne, une tendresse féroce et jalouse s'était éveillée pour cet être si différent des autres, qui lui avait montré de l'affection au lieu de la chasser comme un chien.

Seulement, Misie n'étant qu'une petite brute sauvage, n'avait que des idées très élémentaires. Pour elle, nuire à son ennemi était chose juste et naturelle.

Onze heures sonnèrent ; elle eut un sursaut et regarda autour d'elle. Marguerite, dans une attitude lassée, se renversait sur le dossier d'une causeuse ; elle écoutait Richard d'un air d'intérêt. Son bras blanc reposait sur l'appui de velours bleu, et se teintait d'une pâleur rosée... enveloppé de ce linge...

Misie songea qu'elle ne la verrait plus... que ce serait fini tout à l'heure... elle la regarda longuement, comme pour garder dans ses yeux son souvenir... et sans bruit, elle sortit.

Dans ce quartier tranquille, les magasins s'éteignaient, les passants se faisaient rares. Misie prit sa course à l'aventure.

Longtemps, longtemps, elle marcha comme une bête poursuivie ; les rues succédaient aux rues, les files de reverbères dessinaient des perspectives d'avenues qui s'enfuyaient jusqu'à des lointains extrêmes, où l'on voyait leur lumière clignotante pâlir et lutter contre l'ombre et la nuit.

Dans ces parages déserts, les maisons étaient noires, pas une lueur aux fenêtres, on sentait comme une vague menace, sous chaque porte ; des rodeurs de nuit pouvaient s'embusquer là, peut-être. Mais l'enfant n'avait pas peur. Elle allait, elle allait toujours, sans fatigue, de son pas élastique et sûr de coureuse de grand chemin.

Elle était sortie dans l'état où elle se trouvait, vêtue de son costume de fellah. Elle devait avoir un aspect étrange, avec ses bijoux barbares, des bracelets aux chevilles, de grands anneaux de fer aux oreilles, et un voile gris bleuâtre qu'elle avait roulé sur ses épaules.

La nuit était belle : une tiède nuit d'été, Misie songea qu'elle serait très bien dans un fossé pour dormir... il s'agissait seulement d'arriver à sortir de ces rues interminables, qui semblaient courir en avant, beaucoup plus vite qu'elle, et dont elle ne prévoyait pas la fin. Il est probable qu'elle fit beaucoup plus le chemin qu'il n'eût fallu. Elle passa devant plusieurs églises. Il était tard. On ne rencontrait plus personne, sauf quelques rôleurs, mais elle les voyait de loin, avec ses yeux perçants, et les évitait, en faisant un détour. Elle arriva sur un pont ; elle s'arrêta et regarda couler l'eau un moment...

Soudain, elle songea qu'on devait s'être aperçu de sa fuite, maintenant... Que disait Marguerite ? Elle eut un vague remords en pensant à son angoisse... Elle descendit sur la berge, et suivit le fleuve pendant des kilomètres... Et, pendant des heures interminables, elle entendit l'eau noire passer près d'elle, dans la nuit, charriant, sous une brume froide qui s'était levée, toutes les impuretés d'une grande ville, portant au loin les germes de toutes les épidémies, emplissant l'air de miasmes empestés. Elle entrevit, sous le brouillard épais, la population nocturne des bords de la Seine, les rodeurs qui couchent sous les ponts, et les rats qui descendent par troupes sur les berges. Dans l'ombre opaque, trouée seulement par la ligne de reverbères des quais, les bateaux, les pontons, les tas de marchandises prenaient des formes inquiétantes. Des bruits sourds et mystérieux passaient dans l'air ; les maisons, les piliers, les arches des ponts, tout, toute cette ville semblait prendre vie, une vie monstrueuse, inouïe, qui tenait du cauchemar.

Elle avait peur, maintenant, peur de ce silence, plein de marmures confus. Elle hâta sa course. Dans la campagne, elle n'aurait plus de ces terreurs. Les arbres n'ont pas de ces silhouettes bizarres, et les bruits que l'on entend, c'est le hullement de quelque chouette, ou le glissement léger des feuilles froissées par le vent.

Après des heures de marche, elle sortit enfin de Paris. L'aube naissait ; une pâleur du ciel, à l'orient, annonçait le jour. Misie était très fatiguée ; elle trouva un fossé profond et s'y coucha avec délices, comme autrefois, avant d'être une civilisée.

VIII

Quelques jours après la fuite de Misie, Manuela trouva Marguerite en la compagnie de son vieux professeur, Paul Bray... Le bonhomme paraissait ému... quelque chose qu'il voulait raconter à son élève le gênait évidemment... L'arrivée de Manuela, quoique apportant une diversion, n'empêcha pas Marguerite de remarquer l'air contraint de son professeur...

—Qu'avez-vous donc ? Vous paraissez nerveux ?... Un ennui, peut être ?...

Paul Bray hésita...

—Mais non... Une préoccupation, plutôt !...

—Fâcheuse ?

—Non... — Il prit son parti subitement... — Voilà !... Vous avez lu l'article du dernier numéro de la *Revue Grise* ?

—Quel article ? dit Marguerite ingénument.

—Comment, vous ne l'avez pas lu ? Mais, ma chère, je suis célèbre à l'heure qu'il est... et il ne s'agit de rien moins que du ruban rouge...

—Oh... fit-elle, sans rire. Alors vous avez donc trouvé votre voie ; et c'est la littérature qui vous inspire des chefs-d'œuvre !... Décoré pour un article !... Quel sujet traitez-vous ?

Il la regarda, stupéfait.

—Mais... c'est sur moi qu'on l'a fait, l'article... sur mes œuvres... sur mes tableaux... comprenez donc !...

—En vérité ?... Alors, vous devez être furieux, mon pauvre ami !... Vous qui détestez tant cette race... Comment disiez vous ?... Ces parasites, ces champignons !... C'était très amusant, de vous entendre !... quel est le "gamasus" qui vous prend à partie ?...



Il avança la main pour serrer celle de Manuela.

—C'est... Bertaux !... répondit Paul Bray, légèrement piteux.

—Incroyable !... Est-ce écrit en français, seulement ?...

— Mais ce n'est pas mal du tout... Il a un style assez élégant, ce jeune critique... et il traite ces questions d'art avec une certaine compétence...

—Enfin !... Votre impression est favorable ?

—Mais... oui ! Quoique, vous savez, au fond, je sais à quoi m'en tenir, je ne suis pas un génie..., mais tout le monde ne peut pas avoir du génie !...

—Vous avez raison, on peut se contenter à moius.

—Après le génie, il y a le talent !... Et Bertaux veut bien déclarer que j'en ai... Il a une idée qui, en somme, pourrait être vraie !... Il parle d'une conspiration du silence, qui n'est peut-être pas imaginaire...

—Une conspiration contre vous ? Et Bertaux la connaît par le menu ? Bon... Nous lui ferons raconter cela, tout à l'heure...

—Comment ! dit Paul Bray... Il va venir ici ?

—Oui. Je l'attends... Et j'ai même eu un moment de frayeur, en pensant que vous alliez le rencontrer... Vous avez des idées si particulières sur les critiques... Mais vous allez me promettre d'être bien sage... et de ne pas lui dire des choses désagréables, à ce pauvre garçon !...

—Certainement !

—Il a eu là une très bonne idée, de penser à vous faire décorer... Le voici, tenez !...

Marguerite n'était pas, il faut en convenir, cette perfection absolue que l'on ne rencontre guère que dans certaine littérature romanesque... Elle était bonne, réellement bonne ; mais, si elle éprouvait un plaisir sensible à rendre service à ses amis, il lui arrivait aussi quelquefois de s'amuser de leurs défauts. Elle avait voulu savoir si la modestie de Paul Bray était absolument sincère, rien n'étant à ses yeux plus méprisable que toute sorte de "pose." Elle eut donc la malignité de prolonger l'amusement, en constatant que l'original mépris de soi-même du vieux peintre n'était, en effet, qu'une "pose," plus originale que beaucoup d'autres, mais tout aussi factice... Manuela écoutait, sans très bien saisir tout ceci..., n'ayant pas été mise au courant des faits.

Bertaux entraît au même instant. Marguerite, qui avait gardé une figure impassible, pendant cet entretien, présenta le jeune homme à Paul Bray. Elle jouit un moment de leur embarras réciproque. Le peintre n'osait, devant elle, remercier l'habile esthète qui l'avait découvert ; et le journaliste trouvait qu'on lui témoignait bien peu de reconnaissance ! Cela était vraiment intéressant, de voir Paul Bray, empressé et gracieux, parler de cette bonne Mme Bertaux... une amie !...

Enfin Marguerite eut pitié de la détresse de son ancien professeur ; elle s'éloigna de quelques pas et se rapprocha de Manuela qui, tout ce temps, s'était tenue à l'écart... Elle entendait vaguement Bertaux recevoir d'un ton protecteur les remerciements de Paul Bray. Elle se retourna et les vit tous deux... le vieux peintre, humble devant ce jeune homme... Elle s'était amusée d'abord... cela lui déplaisait à présent... Elle s'en voulut d'avoir fait faire cet article, elle se reprocha l'humiliation de ce pauvre bonhomme...

Manuela, saisie depuis deux mois d'une grande passion pour l'art, avait voulu, elle aussi, prendre la palette, tâchant de se ressouvenir des bribes de dessin autrefois apprises. Elle s'occupait, en ce moment, à copier une nature morte : des plats de faïence ancienne, des étagères, et un vieux vidrecome en grès allemand du XVe siècle. Marguerite s'arrêta derrière le chevalet de son élève, et, examinant sérieusement le travail commencé, dit :

—Ce n'est pas mauvais... Il y a de réelles qualités de couleur... Ce qui vous manque, c'est le dessin... Dessinez, ma chère. On ne sait jamais assez dessiner...

Tout en parlant, elle avait posé affectueusement sa main sur l'épaule de Manuela. Elle perçut donc son tressaillement, à une parole que disait Bertaux, se rapprochant.

—Aujourd'hui, mademoiselle Palmer, je vous présenterai, comme vous m'y avez autorisé, un grand admirateur de votre talent...

Manuela n'eut pas un instant de doute sur le nom de l'admirateur en question... José !... Ce ne pouvait être que lui...

Il avait rencontré Bertaux dans le monde qu'il fréquentait et se faisait introduire ici, en qualité d'amateur. Les ateliers de peintres connus reçoivent souvent de telles visites. Marguerite n'avait pas même eu à s'enquérir de l'honorabilité du visiteur, qui, en ce cas, n'était qu'un "client" amené chez elle par un ami...

—Ouï, continua Bertaux... Don José ne tardera pas à venir... Il est l'heure fixée...

—Qu'est-ce que ce don José ? dit Manuela d'une voix altérée...

—Don José Maranon, diplomate espagnol, que j'ai connu chez Mrs. Wagner, et que vous avez dû y connaître vous-même...

Manuela rougit, laissa tomber son pinceau, et, inconsidérément, dit à Marguerite :

—Ne recevez pas ce monsieur !

L'artiste la regarda avec une vive surprise..., une telle attitude ayant de quoi l'étonner.

—Et pourquoi ne le recevrais-je pas ? Vous le connaissez ?

—Oui... je... je le connais, en effet... balbutia Manuela... Ou plutôt je l'ai connu... et je vous conseille de lui refuser votre porte...

—Mademoiselle Garcia me surprend, dit sèchement Bertaux, froissé de rencontrer un tel accueil pour l'homme qu'il s'était chargé d'introduire. Don José est parfaitement honorable, sa tenue est des plus correctes, sa fortune très claire...

—Vous connaissez l'origine de cette fortune ? interrompit Manuela.

—Non. Mais, mademoiselle Garcia, je crois qu'il serait inconvenant, imprudent même, de s'enquérir de choses de ce genre, auprès de la plupart des étrangers qui envahissent Paris, à cette heure...

Manuela rougit, sentant la perfidie... Marguerite, très contrariée de cet incident, ajouta :

—J'espère, ma chère Manuela, que vous me confierez la cause pour laquelle vous me conseillez de ne pas admettre ce monsieur...

La créole, pâle, maintenant, et les lèvres tremblantes, reprit :

—Non... Je ne puis pas... Il faut me croire sur parole... et refuser simplement de le recevoir... faire dire que vous êtes absente...

—Je pense qu'il est trop tard ! dit Paul Bray.

A travers l'appartement, le bruit du timbre électrique avait retenti.

—Peut-être est-ce Richard, ou Georges !... dit Marguerite, péniblement impressionnée.

Ni l'un, ni l'autre. C'était le personnage, cause de cette désagréable discussion... Don José, vraiment correct, sans nulle nuance d'étrangeté exotique, en une mise de bon goût, et se présentant avec une aisance souriante...

Manuela se leva précipitamment, ne voulant pas approuver par sa présence l'introduction de ce drôle. Marguerite, forcée de se résoudre à l'inévitable, se laissa présenter don José, qui, du premier coup d'œil, à l'attitude embarrassée des personnages, avait compris quelle scène précéda son arrivée...

Après avoir salué l'artiste, il se retourna vers la créole, qui, ayant remis ses gants, prenait congé :

—Ma chère Manuela !... Quel plaisir j'éprouve à vous rencontrer ici !... Nous sommes. Mlle Garcia et moi, de très anciens amis... ajouta-t-il, en se retournant vers Marguerite.

Il avança la main, pour serrer celle de Manuela. Mais, avec sa brutalité de femme incivilisable, celle-ci lui tourna le dos avec dédain, sans paraître avoir entendu, et dit à Marguerite :

—Au revoir, chère amie, je reviendrai demain.

Puis, adressant un gracieux salut à Paul Bray, et même à Bertaux, elle traversa l'atelier et sortit avant que José eût trouvé une parole...

Il est facile de se figurer l'embarras de la situation où cette scène avait mis Marguerite... Extrêmement froissée de l'attitude de Mlle Garcia, elle voulut couper court à tout commentaire, et adressa à José quelques paroles de bienvenue, qui eussent été moins gracieuses sans cet incident...

Et la visite de l'atelier commença. José sut admirer les œuvres de l'artiste, en connaisseur... Il ne commit pas une faute de goût ni de tact. C'était un homme très délié. Il avait vu la fâcheuse impression faite sur Marguerite par son amie ; il eut l'astuce de ne témoigner aucune mauvaise humeur... De sorte que Mlle Palmer, que les conseils de Manuela avaient mise en défiance, le trouva d'autant plus sympathique qu'il lui parut injustement maltraité... et chez elle.

Vraiment, cette sauvage Manuela devrait réserver pour son propre salon des scènes de ce genre ! Pendant que José examinait une série d'aquarelles destinées à une illustration de luxe, Georges et Richard survinrent et lui furent présentés. Georges examina froidement le nouveau venu ; mais Richard, de nature franche et droite, incapable de soupçons, dédaigneux d'analyser les physionomies, se laissa prendre à la gracieuse attitude du prétendu diplomate...

On arriva devant la toile représentant lady Macbeth, magistralement ébauchée... José la contempla en silence un instant, puis :

—Voilà la plus belle œuvre d'art que j'aie vu depuis bien longtemps... Ah ! mademoiselle, cela est admirable ! Quelle pose ! Quelle expression ! Comme les accessoires

de la distribution de la lumière sont bien choisis pour faire ressortir le personnage... Cette lady Macbeth est impressionnante... Il y a dans ses yeux dilatés une épouvante, une horreur indiscible... Et de quel mouvement elle essaie d'effacer de ses mains l'indélébile tache de sang... Du reste, vous ne pouvez avoir un modèle plus parfait. Mlle Garcia est d'une beauté merveilleuse ; et j'ai rarement rencontré femme plus gracieuse ! cette souplesse d'attitude... ces belles mains, ces bras de statue grecque... cette chevelure soyeuse... Oh !... c'est elle, d'une façon frappante...

Ces éloges, dits d'un ton convaincu, très simple, comme si Manuela et lui s'étaient quittés avec d'amicales paroles, troublèrent Marguerite, et aggravèrent à ses yeux les torts de son amie. José, se penchant, comme s'il apercevait seulement certain détail de nature à l'étonner, dit :

— Ah ! Elle porte le bracelet de corail ?... Il m'avait semblé, en effet... mais j'avais peine à croire !

L'étonnement de José contenait un blâme auquel Marguerite ne fit aucune attention.

— Oui, dit-elle, Mlle Garcia paraît affectionner ce bijou qui, du reste, est admirable. Je l'examinais avec attention, il y a quelques jours, le travail en est parfait... Je ne sais quel artiste à Paris a pu produire ce petit chef-d'œuvre ?

— Oh !... fit ingénument José, ne cherchez pas à Paris. Le travail a été fait en Amérique... Ce bracelet appartenait à cette pauvre petite Hudson... Vous savez ?

Mlle Palmer recula à l'image qu'évoqua ce nom... une scène atroce de meurtre et de pillage... Le bracelet appartenait à cette jeune fille... dont tous les journaux avaient relaté l'assassinat ?... Et Manuela le portait ?... La même pensée traversa l'esprit de tous les auditeurs. Richard s'assombrit ; Georges se mordit les lèvres, nerveusement... Et José, semblant interpréter les sensations de ses interlocuteurs, ajouta :

— Oh ! ce fut la plus cruelle et lâche action du colonel Rouge... Cependant, tout affreux qu'elle me paraisse à moi, qui ai vécu en ces pays, et dans ces temps de bouleversement, je dois vous dire qu'il y eut pour lui des circonstances atténuantes... Oui..., il y en eut...

— Des circonstances atténuantes ! répéta Richard, avec une indignation d'honnête homme... En peut-on trouver à une telle lâcheté !...

— Eh oui !... Terrible, assurément ; mais il fallait frapper un grand coup. Garcia se voyait menacé, il sentait le pouvoir lui échapper, il ne pouvait se maintenir qu'à force d'audace... De fait, il inspirait une véritable épouvante, même à ses proches. J'ai vu Mme Garcia absolument tremblante devant lui... Il avait une façon particulière d'exiger que l'on s'amusât... Après chacune de ses expéditions, il y avait à la Présidence des réceptions, des bals. Garcia aimait à se figurer qu'il était roi, à s'entourer d'une cour de gens effrayés, qui s'aplatissaient devant lui et venaient danser à ses fêtes parce qu'il l'ordonnait... Il n'y avait guère que Manuela qui s'y amusât franchement et sans arrière-pensée... Je la vois encore, le soir où elle porta pour la première fois ce bracelet, qui lui avait fait un grand plaisir... Elle était exquise, charmante, gaie, tout à fait en beauté !...

La perfidie de chacune de ces phrases était extrême. D'un ton d'amicale indulgence, José, appuyant sur les méfaits du colonel, faisait entendre que Manuela n'en avait pas souffert, prenait plaisir. au contraire, à se parer de bijoux volés ainsi, et s'amusait joyeusement après des exploits dans le genre de celui des Hudson...

Un excès malaise rendait muets Marguerite, Richard et Georges... Berteaux murmura :

— Oh ! qu'il y aurait donc, là, un beau roman sensationnel à faire !...

José lui jeta un regard rapide. Il triomphait José ; il avait promis à Manuela qu'elle aurait à se repentir de son attitude envers lui : il venait de tenir parole. Mais Marguerite, se ressaisissant, posa à l'aventurier cette question très naturelle :

— Comment se fait-il donc, monsieur, que vous soyez ainsi au courant de ce qui se passait chez le colonel Garcia ?

José avait prévu cette demande : il avait d'avance, préparé la réponse :

— Hélas ! malheureusement, je n'étais que trop bien placé pour tout voir, puisque, durant les cinq mois que dura la dictature de ce... bandit, je fus retenu prisonnier sur parole, dans son habitation même, qu'il appelait pompeusement le Palais.

— Prisonnier ? En quelle qualité ? interrogea Georges.

—En qualité de ministre plénipotentiaire du Chili... Je fut arrêté au coup d'Etat que fit Garcia, et si l'on ne me fusilla point, c'est que l'on craignait des complications diplomatiques...

Oh ! comme tout ceci sonnait faux. Comme toutes ces histoires des pays lointains d'où nous viennent les rastaquouères d'opérettes produisaient en ce milieu sain un effet désagréable et fâcheux. José le sentit peut-être : il revint aux tableaux. Il jeta encore un coup d'œil admiratif sur la "lady Macbeth", sur les innombrables aquarelles dont les teintes claires égayaient les murs ; puis, après avoir pris congé, avec beaucoup d'aisance, en exprimant le désir de revenir bientôt, il sortit.

Un silence embarrassé suivit son départ.

—Don José m'a chargé de vous adresser une demande, dit enfin Bertaux. Il désirerait avoir son portrait peint par vous.

—Non ! répliqua nettement Marguerite. Je n'ai jamais fait de portrait d'homme ; je ne commencerai pas par celui-ci.

—Cependant, ma chère amie...

—Cependant, je regrette de l'avoir reçu !... Voilà ma pensée ; et je désire qu'il ne revienne pas ici, il me déplaît.

—Parce qu'il a attaqué Mlle Garcia ! ricana le critique.

—Justement ! riposta Marguerite en le regardant en face. Je trouve méchant ce qu'il a fait. Il la déteste, pour je ne sais quelle cause, et il cherche à lui nuire !

—Mon Dieu ! un instant avant, elle cherchait, elle, à vous empêcher de le recevoir ! dit Paul Bray... Tout ça me paraît louche ! Ces gens dans des situations extraordinaires ne me plaisent pas... Et vous êtes déplacée en leur société.

Marguerite rougit. Richard se mordit les lèvres ; ce blâme, même détourné, lui déplaisait. Bertaux, triomphant, s'écria :

—Que vous ai-je dit, quand vous l'avez reçue ? Que vous faisiez une sottise, je ne suis pas seul de mon avis !..

—Les conséquences de cette sottise, si c'en est une, me regardent seule !

—Oh ! sans doute ! c'est uniquement par intérêt pour vous que je vous adresse cette observation. Qu'en pense M. Turgis ?

—Mais, dit Richard, je pense que Marguerite a une raison assez saine pour juger de ce qu'elle doit faire ; je pense aussi qu'elle est une femme trop inattaquable pour que l'intimité avec Mlle Garcia puisse lui nuire en rien... Les principes religieux qui l'ont guidée en cette circonstance me paraissent respectables entre tous.

—C'est parfait. Tout est bien, si vous êtes content ! murmura encore Bertaux avec un mauvais sourire.

Georges, agacé, dit :

—Moi je pense aussi, mon cher monsieur, que si Mlle Garcia n'est pas une société désirable pour Marguerite, le diplomate chilien que vous venez d'introduire ici est mille fois pire... Il raconte des histoires compromettantes, ce personnage... D'abord, il ne m'avait pas fait un mauvais effet, car il est correct. Seulement, il ne devrait pas parler. Le désir de nuire à sa bonne amie, Mlle Garcia, lui fait dépasser les bornes.

—Si j'ai amené ici don José, c'est avec l'autorisation de Mlle Palmer, commença Bertaux froissé...

—Oui... oui... ne parlons plus de tout cela, je venais avec une bonne nouvelle à annoncer à ma chère Marguerite... Et toutes ces querelles m'attristent.

C'est Richard qui disait ceci ; Marguerite s'avança vers lui :

—Une nouvelle heureuse ?... Laquelle Ric !... Parlez vite...

—Oh ! fille d'Eve... dit Richard en riant. Vos yeux brillent de curiosité... Cette nouvelle, c'est que j'ai obtenu, à prendre dans deux mois, un congé de quelques semaines !... Et alors...

—Et alors ?...

—Et alors, nous allons pouvoir fixer définitivement la date de notre mariage, ma chère petite femme !...

Il glissa sous son bras la main de Marguerite, et l'entraîna d'un pas lent, vers le salon, désert à cette heure ; ils allaient se livrer à la plus heureuse des occupations, faire des projets !... Toutes les histoires louches, José, le colonel Garcia, la révolution du Paraguay, le bracelet de corail, tout était oublié ; ils ne pensaient plus qu'à eux-mêmes. Pourtant, au moment où Richard prenait congé d'elle, Marguerite dit :

—Vous savez, Ric, je ne voudrais vous contrarier en rien ! Vous déplaît-il que je continue de voir Manuela ?... Cette histoire de bracelet a paru vous impressionner d'une manière fâcheuse !...

Richard réfléchit et répondit :

—Oui, l'histoire du bracelet est périlleuse ; je ne doute pas de sa provenance ; ce que nous a dit don José Maranon doit être vrai ; mais je crois aussi qu'il a présenté faussement l'attitude de notre amie ; elle n'a jamais eu, j'en suis sûr, cette gaieté insouciante ; les choses qu'elle vous dit, lorsqu'elle vint vous voir pour la première fois, prouvent que, bien au contraire, elle a souffert... Je pense ceci, ma chère Marguerite, maintenant que vous l'avez admise, vous ne pouvez plus la renvoyer, ce serait une dureté. Vous étiez libre d'abord de refuser de la voir. À présent il est trop tard.

—C'est mon avis, dit-elle, soulagée, et je suis heureuse que vous jugiez de même que moi. D'ailleurs, je vous avoue que je commence à m'attacher à elle... Je l'aime vraiment, et j'aurais un réel chagrin à ne plus la voir.

IX

Quelques jours plus tard, Manuela reçut un paquet recommandé, un journal parisien très lu, et qui s'est fait une spécialité fâcheuse de "révélations" et de scandales. Elle l'ouvrit, sans comprendre ce que signifiait cet envoi ; elle aperçut, souligné d'un trait à l'encre rouge, ce titre en tête d'un long article : "La vérité sur la dernière révolution du Paraguay. Récit d'un témoin oculaire."

Manuela eut un tressaillement. Ce témoin, elle le connaissait, et l'anonymat était transparent pour elle. Elle voulut jeter la feuille, ne pas lire ce que l'on disait de son père... Mais il y a une attraction invincible dans les choses que nous redoutons le plus... Nous avons une soif d'apprendre ce qui peut nous désespérer. Elle lut l'article d'un trait... Cela était venimeux et perfide... Ces prétendues *révélations* ne révélaient rien... L'article rappelait seulement des faits connus de tout le monde ; c'était écrit en manière de préface, et promettait une suite intéressante. Le témoin masqué alléçait les lecteurs, en leur faisant espérer toute une série de scandales inédits. Envoyé à Manuela, c'était une menace, une griffe qui s'allongeait ; un avertissement d'avoir à changer d'attitude, sinon, de s'attendre à revoir le nom de Garcia célèbre de bruyante façon.

Après cette lecture, elle resta atterrée ; José ne faisait pas attendre sa vengeance ; il n'était pas comme elle, qui voulait l'oublier, essayait de ne plus se rappeler ses justes griefs, et d'ignorer l'existence de ce personnage néfaste. Lui, il voulait nuire : il nuisait. Il faisait payer une piqûre d'épingle par une vraie blessure. La nature violente de Manuela reprenait le dessus, elle se jugea naïve d'avoir voulu être bonne, d'avoir voulu sortir de l'extraordinaire où la plaçait sa naissance même. Elle était en dehors des conditions communes ; elle se trouverait nécessairement aux prises avec des péripéties anormales. Cette intrigue où, malgré elle, elle se trouvait engagée, avait l'in vraisemblance d'un mélodrame ; elle était réelle pourtant. Cela existait, cet aventurier malhonnête, qui, elle le sentait, venait à Paris dans de mauvais desseins ;— elle revit en sa pensée la figure naïve de M. Gandon, le surnuméraire employé au ministère de la Guerre, et que José tenait en son pouvoir, par l'argent qu'il lui prêtait pour jouer ; elle songea aussi au visage barbu de l'honnête M. Liehner ; un honnête visage d'honnête Allemand, comme l'on en vit beaucoup en France, quelques années avant la guerre, espionnant candidement, prenant des renseignements, des plans, des relevés de la carte de tous les points du pays. On les revit ensuite, ces braves gens, enlevant les pendules qu'ils avaient remarquées durant leur séjour en France...

Nul doute pour elle, qui connaissait José. C'était un instrument à trahisons. Il n'y avait qu'à le laisser s'enfermer. Il ne se croyait pas soupçonné... Eh bien ! lui, qui avait l'audace de vouloir proclamer les hontes de Garcia, il serait bientôt submergé lui-même, tellement qu'il serait forcé de disparaître... Ce n'était plus de la vengeance, c'était, pour elle, la défense légitime. Elle se sentait absolument faible et désarmée : à sa merci. Qu'il continuât ces articles à tapage, et le supplice de jadis recommencerait !... Alors, elle laisserait faire...

Laisser faire... C'était laisser José s'implanter sans encombre chez Marguerite...

devenir familier avec Richard, attaché à ce même bureau du ministère où travaillait Gandon... En y réfléchissant, Manuela avait fini par comprendre quel intérêt pouvait avoir José à pénétrer chez son amie !...

Le soir même de ce jour, quelques heures après avoir lu l'article de ce journal, elle se rendit chez Mlle Palmer. Elle s'était dit, cependant, qu'il fallait s'abstenir d'y aller... laisser faire, mais n'être pas là : elle ne le put ! Outre qu'elle avait pris de cette intimité journalière une habitude qu'elle ne pouvait plus perdre, elle voulait savoir ce qu'allait



A voix basse, quelqu'un dit : " Remettez ce papier."

faire José ; il n'allait pas, certes, après ce coup d'attaque, rester inactif. Par ces lignes, il la menaçait, afin qu'elle restât neutre. Donc, il allait agir.

Ce fut avec une trépidation nerveuse qu'elle entra dans l'atelier. Il n'y avait là personne, et Manuela resta surprise, car ordinairement l'artiste l'attendait en dessinant.

Elle alla soulever la portière du Salon... et aperçut Marguerite, assise en une attitude pensive, le front dans sa main... A ses pieds, gisait sur le tapis le journal où le nom de Garcia était sous-entendu à chaque ligne, sans être nommé une fois.

Elle l'avait lu... Qu'allait-elle penser?... Quelle avait voulu, bien témérairement, braver l'opinion, et que l'on avait nullement pardonné à Manuela les fautes du colonel Rouge... Elle fit un mouvement et, apercevant sa visiteuse, repoussa du pied le journal et s'avança avec son sourire habituel, les mains tendues...

—Ma chère Manuela, vous avez eu une bonne idée de venir aujourd'hui ; j'allais me rendre chez vous...

—Est-ce que vous... avez à me parler?... demanda l'autre avec un serrement de cœur.

—Je voulais vous prier de dîner avec nous. Nous passerons la soirée à faire de la musique, si vous voulez !

—Si je veux... Oh oui !

Manuela comprenait que ceci, cette entrée plus marquée dans l'intimité, était la réponse de Marguerite à des attaques qu'elle ne comprenait pas, dont elle ne pouvait soupçonner l'auteur.

Elle regarda la feuille imprimée, froissée, du journal ; et en se relevant, ses yeux rencontrèrent ceux de Marguerite... Celle-ci, remuée par leur expression de découragement, dit :

—Vous avez de bons amis, qui vous aiment bien.

Elles se serrèrent la main sans ajouter un mot. Dans les moments de vraie et profonde émotion on ne trouve pas de paroles pour exprimer ce que l'on ressent..., les émotions phraseuses sont fausses, il s'en faut défier.

Des voix résonnèrent dans l'antichambre :

—Voici Richard, dit Marguerite.

C'était lui, mais accompagné d'un personnage dont la vue impressionna désagréablement les deux jeunes femmes : José. Celui-ci, saluant d'abord Marguerite, releva la tête, lança à Manuela un regard ferme, et s'avancant vers elle avec vivacité, lui dit :

—Je savais vous rencontrer ici, mademoiselle Garcia. Aussitôt après avoir lu l'article du *Don Guzman*, j'ai couru chez vous. Je voulais vous porter l'expression de mon indignation contre le témoin masqué qui soulève des questions qu'il eût fallu laisser dans l'oubli.

Décidée plus que jamais, par une telle audace, à le laisser courir à sa perte, elle répondit :

—Vous avez raison, ces attaques sont lâches, et celui qui en est l'auteur est un homme que je méprise.

Don José verdit de colère. Et Manuela ajouta avec un sourire :

—Je vous remercie de vos excellents sentiments à mon égard.

Marguerite écoutait tout ceci avec une surprise extrême ; il lui semblait à bon droit, très étrange que ses deux adversaires de la veille fussent des alliés aujourd'hui.

Un silence assez embarrassé suivit cela ; Richard dit :

—Don José m'est venu voir à mon bureau du ministère...

Manuela détourna la tête et s'approcha de la fenêtre, comme pour éviter d'entendre cette conversation.

—Il sortait de chez Mlle Garcia. On lui avait dit qu'elle était ici ; et il venait me prier de l'introduire... J'ai trouvé sa démarche très honorable... Je me suis empressé de vous l'amener, ma chère Marguerite...

José, sentant la situation tendue, parla peinture et demanda à revoir le tableau de lady Macbeth. On passa dans l'atelier ; la conversation se fit générale ; Richard montra à son visiteur une collection de vieux étains fondus et gravés ; José l'invita à venir chez lui voir une série d'armes mexicaines très remarquables... Et Richard accepta...

Un instant après, Manuela se trouva isolée dans un angle de l'atelier avec José :

—Vous avez compris ? Que décidez-vous ? La guerre ou la paix ?

—La paix. Vous êtes un adversaire terrible... Je ne m'occuperai plus de vous. Faites ce qui vous conviendra. Je ne saurai pas même si vous existez.

La dureté de ces paroles, l'air contraint avec lequel elle les prononça, ne pouvaient, au jugement de José, provenir que du dépit d'être vaincue. Il sourit :

—Oh... Je savais que nous resterions amis ! Je ne désire que cela. Je vous demande de ne pas me nuire ; vous voyez d'ailleurs que cela vous est malsain. Vous avez voulu m'empêcher de connaître vos amis ; j'y suis arrivé malgré vous, et vous avez eu à regretter de m'avoir contrarié...

—Je vous laisserai désormais très libre d'agir, dit-elle en s'éloignant de lui.

Un soir, deux mois après la fuite de Misie, Marguerite entendit quelqu'un sonner chez elle, et la femme de chambre pousser des exclamations de surprise, après avoir ouvert. Elle écouta...

—Non, vous n'entrez pas... Allez-vous-en, Mademoiselle n'est pas là.

—Qu'y a-t-il donc ? dit-elle, en paraissant dans l'antichambre.

Ce qu'il y avait : une petite masse déguenillée, couverte de loques terreuses, écroulée sur une banquette de l'antichambre.

Elle resta un moment indécise, avant de reconnaître Misie, dans cette créature blême, décharnée, avec presque plus rien de vivant, que son regard aigu, luisant, sous ses cheveux emmêlés.

Cela Misie... La bohémienne restait immobile, sans un mot, la regardant seulement de ses yeux noirs perçants ; elle avait une respiration courte, haletante, précipitée. Mme Palmer et la femme de chambre firent chorus un moment.

—Petite misérable... Ingrate... Sortez. Qu'on ne vous revoie plus... Voilà une audace. Et qu'est-ce qu'elle a ?... Elle tousse, à présent ?... Elle est malade ?... C'est pour cela qu'elle revient.

Marguerite s'approcha de Misie.

—Tu es malade ?

—Oui.

—Et c'est pour cela que tu reviens ?

—Oui.

—Elle est franche, au moins, reprit Mme Palmer. A ses yeux, la maison est un hôpital, voilà tout. Fais-moi le plaisir de la mettre dehors ; qu'elle retourne d'où elle vient. Est-elle malpropre ? Est-elle répugnante ? Qu'est-ce qu'elle a fait depuis deux mois ? Où a-t-elle traîné ?... de quoi a-t-elle vécu ? Avec qui ? Laisse-la, Marguerite, ne la touche pas... elle fait horreur. Allez-vous-en, malheureuse. On va vous donner de l'argent ; mais partez et ne revenez pas...

La bonne dame chercha son porte-monnaie dans sa poche. Marguerite avait pris Misie par le bras, pour la faire entrer dans le salon. L'enfant marchait péniblement ; elle semblait d'une faiblesse extrême... et avait toujours cette respiration haletante... Mme Palmer, stupéfaite d'indignation, était entrée aussi.

—Est-ce que tu crois que tu vas la garder ? commença-t-elle.

—Oh... elle est bien malade... Vois comme elle est changée...

Toutes deux la contemplaient, assise sur un canapé : le costume fellah faisait bien la plus piteuse loque que l'on pût voir. L'étoffe rose était déchirée et pendait en franges, couverte de plaques jaunâtres : la boue de tous les fossés où elle avait couché. Le voile gris bleu, tortillé en corde, traînait derrière elle ; les grands anneaux de fer des oreilles étaient rouillés ; un bracelet resté à sa cheville lui donnait un faux air de forçat évadé ; ses petits bras amaigris sortaient, livides, des manches flottantes. Elle restait là, inerte, occupée seulement à respirer avec angoisse, un souffle précipité qui faisait mal à entendre.

Mme Palmer ne disait plus rien. Marguerite s'agenouilla près de Misie, lui prit les mains et les examina ; elles étaient décharnées et d'une pâleur bleuâtre sous la couche terreuse qui les couvrait ; les ongles violacés se soulevaient et semblaient vouloir se détacher des doigts. Marguerite fronça les sourcils, elle regarda Misie attentivement.

—Comme tu es malade..., dit-elle de sa voix douce. Il y a longtemps que tu tousses, comme cela ?

—Un mois.

—Ah ! ma pauvre petite, quelles misères as-tu été chercher ? Pourquoi es-tu partie encore une fois ? Tu ne m'aimes donc pas ?

Les deux petites mains pâles serrèrent la sienne ; elle se sentit émue.

—Et tu me reviens parce que tu es malade, pour que je te soigne. Quand tu seras guérie, tu t'enfuiras.

—Non, plus maintenant, répondit Misie. Des gens m'ont dit que je meurs, et j'ai voulu te revoir, c'est pour cela que je suis revenue.

—Qui t'a dit cela ? demanda Marguerite, d'une voix tremblante.

—Des gens... Tu ne les connais pas...

Elle n'en voulait pas ajouter davantage. Marguerite sonna la femme de chambre.
—Vous allez préparer un lit, et m'aider à nettoyer Misie qui est horriblement mal-propre.

—Mademoiselle va la garder ?

—Oui.

—Madame ! s'écria la fille en implorant Mme Palmer.

—Faites ce qu'on vous a dit, répliqua celle-ci. Et c'est moi qui t'aiderai à la changer... Elle ne peut seulement plus marcher. Allons, il va falloir la porter... mal-propre comme elle est. Je te défends de la toucher, Marguerite. C'est moi qui la prendrai.

Elle la souleva avec précaution et l'emporta. Quand on eut lavé et changé Misie, elle apparut d'une pâleur telle que Marguerite en fut bouleversée... Elle comprit que ce serait fini bientôt, en effet... et qu'elle ne s'enfuirait plus jamais.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; Misie se mourait sans souffrance, mais très rapidement. Marguerite ne la quittait pas ; et des heures tristes, lentes, monotones, s'écoulaient pour elle, dans cette chambre de malade, surchauffée, emplie du bruit de la respiration précipitée et rauque de cette phthisique. Et Misie, ayant une crise de nerfs à la seule idée de revoir Manuela ou Richard, toutes les bonnes causeries d'autrefois cessèrent brusquement. La date du mariage de Marguerite était fixée pourtant ; et c'est à peine si, de temps à autre, la jeune fille avait pu quitter un instant sa petite malade, pour aller surveiller l'installation de son nouvel appartement.

X

Huit jours avant cette date, Richard, sortant du ministère, fit la rencontre de José qui lui serra la main, et lui demanda la permission de l'accompagner chez sa fiancée.

—Mais, certes !... Venez donc... D'autant plus que nous allons passer chez Mlle Garcia et l'emmener. Il s'agit de faire une surprise à Marguerite... Mlle Garcia, qui est vraiment une amie charmante, a trouvé, chez un marchand de tableaux italien, un Carrache... une toile fort belle. C'est une œuvre de valeur et j'ai été confus quand je l'ai vue... car je suis certain que Mlle Garcia, qui n'a pas, je pense, une très grande fortune, si l'on en juge par son train de vie, a mis là-dedans 350 à 400 louis... C'est une folie...

—Oh ! le colonel avait *gagné* beaucoup d'argent.

L'excellent Richard ne releva pas la perfidie, il continua :

—Elle m'a mis dans la confiance du présent qu'elle veut faire, parce qu'elle y était forcée... Elle désire placer le tableau dans l'appartement que nous habiterons après notre mariage... Marguerite, la première fois qu'elle entrera chez elle, le verra. Cette jeune femme a une façon délicate et gracieuse de prouver son amitié à ma cousine, et je lui en suis très reconnaissant.

—De sorte que... ?

—Eh bien ! nous allons aujourd'hui même procéder à la pose du tableau. C'est pour cela que je vais chercher Mlle Garcia.

—Fort bien. Cela m'intéressera, et je serai heureux d'admirer l'œuvre.

Depuis un instant, José guettait du coin de l'œil un portefeuille de maroquin, bourré de papiers, que Richard portait sous son bras... Il risqua une question.

—Vous travaillez chez vous ?

—Oui. Depuis deux jours. Je vais prendre un congé d'un mois, pour mon mariage, et avant cela, je veux que tout mon travail soit terminé, et ne rien laisser en retard.

—Je croyais qu'on ne pouvait emporter aucune pièce ?...

—Ce n'est peut-être pas très régulier, à vrai dire... Mais que voulez-vous qu'il arrive ?... Nous voici chez Mlle Garcia.

Ils montèrent l'escalier, sonnèrent... et, pendant l'attente qui suivit, José, examinant l'imprudent et trop loyal Richard, désira avec ardeur que Manuela fût inexacte au rendez-vous, car il craignait sa clairvoyance... Mais non ; elle était là ; elle attendait son visiteur, et l'accueillit gaiement, réservant pour José un salut indifférent et poli.

—Je vous attendais ! Nous partons. J'ai envoyé le tableau. Les ouvriers doivent être là-bas ; nous sommes en retard !...

Ils redescendirent en hâtant le pas.

—Heureusement, dit Richard, nous sommes tout près de la rue Lord Byron.

C'est là qu'était situé l'appartement où désormais habiterait Marguerite. Mme Palmer gardait leur ancien logement de la rue de Vaugirard ; le quartier plaisait à la vieille dame ; elle s'y trouvait dans un milieu tranquille qui convenait à ses goûts de provinciale, effrayée du bruit et du mouvement de Paris.

—Je crains que Marguerite survienne, avant que nous ayons fini.

—Non. Misie s'est trouvée beaucoup plus mal, aujourd'hui ; le dénouement approche ; et certainement Marguerite ne la quittera pas, dans un tel moment...

—Marguerite est trop bonne et trop dévouée... Elle finira par être malade de tout ceci.

On arriva, le tableau attendait dans le vestibule de la maison ; des ouvriers s'occupaient à l'extraire de la caisse qui le renfermait. On le monta au premier étage ; on l'introduisit dans le salon déjà meublé, tout prêt à recevoir ses hôtes.

Durant tout ce temps, José, qui paraissait prendre au travail un vif intérêt, ne quitta pas Richard ; et celui-ci, tout en donnant des ordres et surveillant les opérations, ne laissa point le portefeuille qu'il gardait sous son bras... Manuela était, à la vérité, quelque peu surprise de la présence obstinée de José, mais loin d'en soupçonner la véritable cause.

Enfin, les tapissiers ayant terminé, Richard déposa sur une console ce portefeuille, et, gaiement, commença de discuter avec Manuela les mérites du tableau, le bon éclairage, l'effet qu'il produisait dans la pièce, surtout le plaisir qu'éprouverait Marguerite... Les ouvriers étaient partis. José admirait, lui aussi, et fit quelques éloges sur le bon goût des meubles du salon.

On entendit s'ouvrir la porte d'entrée...

—Oh ! C'est Marguerite ! s'écria Manuela d'un ton désolé... Vite, allez au-devant d'elle. Il ne faut pas qu'elle entre. Le jour baisse déjà ; elle ne verrait pas le tableau dans de bonnes conditions.

Richard sortit. Manuela l'entendit parler à Marguerite, qui, surprise de le rencontrer là, disait :

—Comment, vous ici, Ric ?... Et qu'y veniez-vous faire ?...

—Moi... Je... C'est Mlle Garcia, qui a voulu visiter l'appartement...

—Manuela ?... Mais elle l'a visité dix fois déjà !... Où est-elle ?

—Là !... elle va venir !...

—Oh ! le maladroît diplomate ! pensa Mlle Garcia, qui trouva utile de venir au secours de Richard, en gagnant la pièce voisine, et disant :

—Me voici, ma chère. Je suis venue voir l'agencement de votre cabinet de toilette, qu'on a terminé hier seulement, et dont vous m'avez parlé... Mais, vous-même, comment êtes-vous sortie ?...

—Ma tante l'a exigé. A vrai dire, je me sens un peu lasse d'être ainsi enfermée dans une chambre de malade, sans en jamais sortir.

José, resté seul, se glissa sans bruit vers le portefeuille. D'une main souple et leste, il l'ouvrit.

Des papiers, beaucoup de papiers... couverts d'écriture serrée, de chiffres, d'annotations... Se hâter !... l'instant était rapide... Tout à l'heure on pouvait entrer... Mais non... cette stupide Garcia, tout à sa niaise amulette de tableau, entraînait les deux autres vers le cabinet de toilette... Des comptes... des chiffres encore... un tableau des officiers d'un régiment, des rapports sur des fournitures, un travail sur une nouvelle pièce d'équipement...

Rien donc ?... Ah, si !... Des dessins lavés, des plans... se rapportant à l'engin de guerre, découvert par le colonel B... José prit le tout...

Y avait-il quelque autre chose ?... Une feuille d'écriture très serrée... "Plan de mobilisation du cinquième corps sur la frontière de l'Est"... Bon, cela... Il voulut le prendre... Il tressaillit et sentit une violente palpitation. Une main se posa sur son bras... et à voix basse, quelqu'un dit :

—Remettez ce papier...

Manuela ! Elle encore. Il verdit de rage...

—Prenez garde, Manuela Garcia ; il arrivera que je vous éloignerai de mon chemin, n'importe comment !...

Elle ne baissa pas les yeux ; elle dit avec une énergie peu féminine :

— Remettez le papier que vous venez de voler ; ou j'appelle !... Et je vous démasque...

— Vous êtes folle... Que ferais-je de ces papiers-là ?... dit-il, lui donnant celui qu'il tenait ; cela par un machiavélisme abominable dont elle ne s'aperçut pas... Il venait, en effet, d'entendre des pas se rapprocher.

— Ce que vous en feriez, dit-elle, ne pouvant contenir son mépris, ne calculant plus rien... mais, vous le vendriez à M. Liebner, je suppose !

José recula... Du même mouvement souple, il glissa dans un angle opposé de la pièce, tournant le dos à Manuela, fort occupé, en apparence, à examiner de près un ivoire, pose sur un bahut.

De sorte que, lorsque Richard souleva la portière, c'est Manuela qu'il vit, touchant à son portefeuille...

Elle eut une si vive émotion qu'elle rougit.

— Que cherchez-vous dans mon portefeuille ?...

— Mais... Je ne cherche rien, monsieur !... Je... n'ai touché à rien... Le portefeuille allait tomber, je l'ai repoussé sur ce meuble...

Richard la voyait mentir. Elle était très troublée : elle balbutiait... Il eut pitié d'elle... Il crut à quelque vaine curiosité féminine ; et, poliment, cessa de questionner. Il reprit le portefeuille, qu'il n'eût pas dû abandonner... Et Manuela, le cœur horriblement serré, le quitta pour aller rejoindre Marguerite.

José s'était retourné vers Richard... Il vit la surprise qu'avait éprouvée l'officier, et dit, d'une voix lente :

— Êtes-vous sûr de Mlle Garcia ?...

Turgis le regarda...

— Le fait est qu'elle a bel et bien fouillé votre portefeuille... Je la voyais, de ce coin sombre où j'étais... Je pense qu'elle ne se rappelait pas ma présence... et si vous avez là des pièces importantes...

— Oh — fi !... murmura Richard, inquiet, pourtant... et se promettant d'examiner ses papiers aussitôt qu'il allait être seul, c'est-à-dire dans peu d'instant...

José rentra chez lui, attendant les événements. Il savait que, peut-être, les soupçons allaient se porter sur lui... Il savait qu'il pouvait seulement retarder le dénouement, et bénéficier d'un doute. Manuela arriverait toujours à prouver son innocence ; mais après des luttes qui lui donneraient, à lui, le temps de se procurer d'autres pièces guettées depuis longtemps, et de se mettre en sûreté.

Il écrivit ces quelques lignes :

“ Monsieur Gandon, vous me devez vingt mille francs ; si je ne les ai pas ce soir, je vous fais saisir demain matin, ce qui vous nuira dans votre carrière. Si vous voulez quittance générale, vous savez ce que vous devez me donner en échange.”

Il fit porter ce billet à l'adresse de sa victime, ce malheureux niais que la vanité et l'amour du plaisir avaient conduit à une telle impasse.

Depuis plusieurs semaines, José travaillait à amollir cette conscience peu robuste. Aux premières insinuations de trahison, l'employé avait bondi d'indignation et juré de ne plus revoir son tentateur. Seulement, il fallait d'abord lui payer ce qu'il lui devait.

Pour cela Gandon joua ; il perdit, il s'endetta davantage, et, dans sa détresse, fut forcé de recourir encore à José, lequel, le prenant sur un ton insinuant, le raila de son chauvinisme. Que lui demandait-on ?... Une bagatelle... la communication de certaines cartes, de certains papiers, qui lui seraient fidèlement rendus... Personne ne se douterait de la chose... Cette affaire resterait entre eux... et ce n'est pas lui, José, qui la divulguerait !...

Gandon résista encore, mais plus mollement... Peu à peu, la nécessité qui l'étreignait lui faisait envisager sous un autre jour l'action qui d'abord lui avait paru inouïe... Il commençait à se dire qu'il pouvait communiquer des papiers peu importants... se retirer des griffes de José... et, alors, redevenir un honnête homme... Il eut des heures cruelles de désespoir, de lutte, de honte, de regret de s'être laissé marcher là...

Il n'avait pas cédé encore, pourtant... L'ignominie d'un tel marché était si forte qu'il hésitait... José, jusqu'ici, avait parlé doucement, raisonné, montré au jeune homme que sa situation était désespérée... et qu'il pouvait s'en tirer sans risque. Brusquement, il changeait de tactique ; il menaçait. Il comptait que Gandon, terrorisé, céderait aussitôt.

Il attendit. Après une demi-heure, on sonna. Il espéra que c'était sa dupe... C'était Richard, la figure pâlie, par une angoisse extrême.

José rassembla tout son courage, pour la discussion. L'officier dedaignant toute diplomatie, dit d'un ton bref :

—Don José, il manque des papiers dans mon porte-feuille...

L'autre leva les sourcils, hochant la tête doucement...

—Que vous disais-je ?... Mlle Garcia...

—Oh ! laissons Mlle Garcia, je vous prie... Qu'aurait-elle à faire de papiers de ce genre.

—Monsieur, cette question prouve en faveur de votre... candeur. Il y a, vous le savez, des femmes cosmopolites qui se prêtent à des manœuvres d'espionnage.. Non que j'accuse Mlle Garcia !... ajouta-t-il, voyant Richard faire un mouvement d'impatience. Je dis seulement que vous l'avez surprise vous-même la main dans ce porte-feuille... et cela est fâcheux pour elle...

—Mais vous êtes, vous-même, resté seul dans le salon !...

José affecta un air de surprise...

—Ah !... vous m'accusez ?... Je ne comprenais pas... Je ne saisissais pas du tout le but de votre visite !... Je pensais que vous veniez me demander conseil dans la circonstance... Je me trompais, il paraît ! et de quoi, en somme, m'accusez-vous ?

Richard, exaspéré par l'air dégagé de José, répliqua brutalement :

—Il me manque trois feuillets. Je vous soupçonne de les avoir pris, puisque vous êtes resté seul, et je vous engage à me les rendre...

A ce moment-là, José eut un léger tremblement ; car il sentit que son interlocuteur n'eût pas eu plus d'hésitation à l'étrangler qu'à tuer une bête enragée.

Il répondit d'un ton froid :

—Monsieur, je veux excuser une insulte qui n'est due qu'à l'émotion bien naturelle que vous éprouvez. Je n'ai pas touché à votre portefeuille. Je suis un homme honorable.

—Je n'en sais rien !

—Si vous n'en savez rien, pourquoi m'avez-vous admis dans votre société ?

Richard rougit : le coup portait juste.

—Vous ne vous en tirerez pas avec des railleries, dit-il ; l'affaire est trop grave. Il s'agit de mon honneur, vous entendez ; et je ne prendrai pas le change ; vous êtes seul soupçonnable.

—Ou Mlle Garcia...

—Mlle Garcia est une femme digne de tous les respects.

—Qu'en savez-vous ?

—Une amie de ma fiancée...

—Qui la lui a présentée ? Qui vous a répondu d'elle ? Vous admettez chez vous cette étrangère, vous l'introduisez dans votre intimité, sans savoir d'elle autre chose que son nom... Manuela Garcia... c'est-à-dire la preuve qu'elle est la fille d'un vil coquin, d'un voleur, d'un traître... car il a trahi Garcia ; il a vendu son armée, cela est connu !... Eh, pardieu, elle chasse de race !... Comment voulez-vous qu'elle soit autre chose qu'une intrigante ! En vérité, votre aveuglement, aujourd'hui, égale votre imprudence... Ah ! vous avez chez vous une Garcia... Il vous arrive un malheur pareil, et vous demandez qui est coupable ?... Vraiment, vous m'étonnez !

Richard, écrasé par ce que disait José, resta muet une minute. Tout cela était vrai. Il avait été imprudent, en laissant Marguerite faire son amie, non seulement d'une inconnue, mais de cette femme d'une race de brigands... Plus qu'imprudent, il avait vu seulement le côté idéal de tout ceci, la bonté, la générosité de sa fiancée, le malheur injustifié de l'autre, et sa joie d'être admise en un intérieur honorable... Il n'avait pas songé que l'enfant d'un bandit hérite peut-être des instincts mauvais de son père, et que sans doute c'est là l'origine cachée de cet ostracisme, qui lui avait paru un préjugé...

Il crut voir encore Manuela tressaillant de frayeur, balbutiant, et mentant, lorsqu'il l'avait surprise touchant à ce portefeuille. Pourquoi avait-elle menti ? Pourquoi ?

—Après tout, conclut José d'un ton hautain, je ne m'abaisserai pas plus longtemps à me défendre d'une aussi odieuse accusation. Vous pouvez faire faire chez moi une perquisition. Je ne m'y oppose pas, mais je la veux faite officiellement, non par vous qui n'avez aucun droit ici...

Il savait que Richard voulait, autant que possible, tenir tout ceci secret, espérant toujours retrouver la pièce égarée... car, avouer, c'était s'exposer à un blâme qu'il reconnaissait avoir mérité pour son impardonnable légèreté... C'était lui le premier coupable ; il ne devait pas abandonner, même un instant, des papiers si précieux.

Il releva la tête, et dit :

—Je vais interroger Mlle Garcia. Le débat reste entre elle et vous, et prenez garde à moi, si vous êtes le coupable !...

Richard tordait un de ses gants d'une façon menaçante, avec le désir manifeste d'en souffleter José... Celui-ci ne sourcilla pas.

—Les menaces m'effraient peu. Tâchez de faire rendre vos papiers par Mlle Garcia. Je souhaite que vous réussissiez.

—Accompagnez-moi, vous assisterez à la discussion.

—Non. Je reste ici. Vous m'y retrouverez si vous voulez me parler.

XI

Manuela avait accompagné Marguerite chez elle. Celle-ci s'aperçut facilement du trouble de son amie ; mais l'attribua à quelque préoccupation passagère.

De fait, la créole se trouvait en proie à l'indécision la plus douloureuse... Les événements se dessinaient de telle sorte qu'il devenait indélicat de laisser Richard dans l'ignorance de ce qu'était José. Si elle ne l'avait pas surpris au moment où il accomplissait son vol, ses amis se trouvaient compromis, perdus d'honneur peut-être...

Était-il possible qu'elle hésitât entre cette perspective et la misérable vengeance qu'elle s'était promise contre José !... Tant qu'un inconnu seul... Gandon, était en jeu, elle n'avait pas à intervenir... elle ne le pouvait, d'ailleurs... Mais maintenant ! Devait-elle laisser Richard, trop confiant, trop loyal, aux prises avec un tel fourbe ? Non...

Il allait donc falloir, pour appuyer ses accusations, dire ce qu'avait été réellement José... en quelles circonstances elle l'avait connu... Oh ! peu de détails suffiraient... avouer qu'il avait été l'ami du colonel Rouge... Cela serait assez... Cela impliquait toutes les hontes...

—Qu'avez-vous, Manuela, vous paraissez soucieuse ?

Oui, elle l'était. Se résoudre à ce sacrifice de raconter les scènes du passé à celle-là même dont l'estime lui était plus précieuse... cela était pénible...

—Seriez-vous souffrante ?

—Non... un peu lasse, seulement.

—Mais alors, vous avez besoin de repos !

—Eh bien !... oui, dit Manuela, ne pouvant plus supporter cette contrainte. J'ai besoin d'être seule... Demain, je reviendrai. J'ai quelque chose à vous dire...

—Quoi donc ?... Est-ce cela qui vous rend si bizarre ?... Dites le tout de suite, alors.

—Non... demain !

Marguerite, un peu froissée de l'attitude de Manuela, la laissa se préparer à sortir... C'est à ce moment que Richard, venant de chez José, arriva. Son apparence était si anormale, sa physionomie si changée, que les deux femmes restèrent saisies.

—Ric ! que vous arrive-t-il ?

—Rien de grave, j'espère, Marguerite. Une... vive inquiétude dont, je pense, Mlle Garcia va me tirer...

—Moi ?...

En chemin, dans l'affolement de la terrible situation dans laquelle il se trouvait, Richard en était venu, tant son égarement était grand, à se dire qu'en effet Manuela pouvait être coupable...

Tout était possible... José était resté seul fort peu de temps, et, circonstance fâcheuse pour la jeune femme, il l'avait lui-même vue la main dans ce maudit portefeuille... et si troublée par son arrivée subite !...

C'est en raison de ce doute qu'il prit un ton dur et impérieux, de nature à froisser "l'accusée"...

—Mademoiselle, lorsque vous avez ouvert mon portefeuille, tantôt, vous avez dû voir certains papiers...

—Je ne l'ai pas ouvert... interrompit Manuela ; je vous ai dit...

—Vous m'avez dit... le contraire de la vérité, puisque, à la minute même, je vous voyais la main dans le portefeuille...

Manuela blémit... et d'une voix altérée :

—Monsieur Turgis, veuillez vous souvenir que vous parlez à une femme.

Marguerite, pétrifiée de surprise, ne comprit que ceci :

Il fallait une cause bien grave pour que Richard s'oublîât à ce point.. Elle leva la main....

—Manuela !... Richard !... Qu'y a-t-il ?...

—Il n'y a que des papiers d'une importance extrême ont disparu.... J'ai vu Mlle Garcia tenant ce portefeuille dans ses mains... et m'affirmer n'y avoir pas touché.... Or, il me faut ces papiers... entendez-vous, mademoiselle, il me les faut !... Si je ne les retrouve pas, je n'aurais plus, en vérité, qu'à disparaître....

Manuela, atterrée, s'écria :

—Ah !... je suis arrivée trop tard !... Il en avait déjà pris !...

—Qui ?

—Ce misérable José !... Mais, vous ne comprenez donc rien !... Vous n'avez pas vu, tout de suite, que c'est lui qui a fait ce coup ? Lorsque je suis rentré dans le salon, je l'ai aperçu feuilletant des papiers.... Il en tenait un, qu'il allait prendre.... je me suis interposée, je l'ai menacé d'appeler.... alors, il a eu peur.... Vous m'accusez d'avoir menti ?... Oui, j'ai menti, c'est vrai ; car j'y ai touché à ce portefeuille ; mais pour y remettre le papier que José allait voler, si je n'étais arrivée à temps....

—Pourquoi n'avoir pas parlé, si cela est vrai !...

—Un scandale !... du bruit !... Non, je croyais qu'il n'avait pas pris autre chose, moi !...

—Vous avez mal agi, en protégeant un voleur par votre silence. Cela a un air de complicité !

Manuela, perdant tout sang-froid, dit :

—Et vous, qui vous en allez vous confier à ce bandit !... Ne vous avais-je pas dit de ne pas le recevoir chez vous ?...

Marguerite pressentit une réplique cruelle.... elle s'avança vivement entre les deux.. duellistes !... car c'était un duel, cette discussion, un duel meurtrier où tous les mots faisaient blessure....

—Richard.... Manuela.... calmez-vous.... Ce n'est pas en discutant avec passion que nous éclaircirons l'affaire.... Il faut voir don José....

—Je l'ai vu.... Je sors de chez lui....

—Et ?

—Il a accusé Mlle Manuela.

—Mais c'est insensé ! s'écria celle-ci. Que ferais-je de cela ? Suis-je une espionne, moi ? Est-ce que vous croyez que je vends l'honneur de mes amis ?... Pour qui me prend M. Turgis ?

—Je vous prends pour Mlle Garcia....

Ce mot, il le dit malgré lui.... Manuela, pâissant, recula ; Marguerite dit :

—Oh !... Richard.... C'est mal !...

—Oui.... j'ai tort, peut-être !... Mais j'ai la tête perdue.... Ce José, qui nie !...

Manuela, à ce nom, se retourna :

—Et que faites-vous là ? dit-elle avec cette énergie qu'elle avait héritée de Garcia. —Pendant, que vous perdez votre temps à m'insulter, il les met en sûreté, ces papiers ! Ah ! vous m'accusez de les avoir pris. Vous regretterez ce que vous venez de dire !... Vous n'avez pas su vous les faire rendre, je vais essayer, moi !...

Marguerite voulut l'arrêter.

—Non, ne me touchez pas, avant que M. Turgis ait vu qu'il m'a faussement accusée !...

Marguerite l'arrêta de force, lui passa son bras sur l'épaule et l'embrassa, en disant :

—Je n'ai pas besoin de preuves, moi ; je crois en vous sans cela...

XII

Une minute d'accablement, après ce départ... Richard, la tête affolée, fit un mouvement pour suivre Manuela... Il ne savait plus que croire ; et, à présent, la notion confuse lui venait qu'il avait été injuste pour elle... qu'elle venait de lui dire la vérité. Mais cela, vague en sa pensée... Marguerite, tremblante, dit :

—Cette affaire est donc bien grave, Richard ?

—Ah... c'est de l'honneur qu'il s'agit ! Songez que l'on peut m'accuser de trahison...

—Vous ? Oh !... c'est bien impossible ! Qui donc croirait cela ?

Ce cri de confiance en sa loyauté fit du bien au pauvre garçon... Il secoua les épaules :

—Allons... je vais retourner cher Maranon... Que ferait Manuela toute seule?... Puisque c'est lui qui a les papiers, il les rendra... J'aime mieux avoir affaire à un homme qu'à une femme !...

—Que se passe-t-il donc ?...

Les deux fiancés se retournèrent, Georges était entré sans qu'ils l'eussent entendu, et, inquiet de leur bouleversement, les interrogeait. En peu de mots, Richard le mit au courant.

Le jeune homme hocha la tête...

—Que vous disais-je, Marguerite ? Vous ne deviez pas admettre chez vous Mlle Garcia.

—Comment ! Etes-vous assez injuste pour l'accuser?... s'écria Marguerite.

—Que sais-je ?

—Elle est en ce moment chez ce Maranon... Elle a promis de rapporter les papiers.

—Prétexte. Elle est peut-être en fuite !...

—Oh !... dit Marguerite. Je réponds de Manuela !

—Quand même ce ne serait pas elle, la coupable !... Remarquez qu'avant de la connaître, nous vivions tranquilles ; depuis qu'elle s'est introduite ici, il semble qu'elle ait ouvert la porte aux gens louches et aux incidents pénibles... à don José,—et à ce vol de papiers...

—Elle m'a, au contraire, mise en garde contre José... Si nous l'avions écoutée, nous n'en serions pas là...

—Voici un cas très curieux ! dit Georges, et je ne croyais pas, ma chère, que votre bonté allât jusqu'à défendre une femme qui est peut-être la cause du malheur de Richard ; car rien ne prouve son innocence, et il y a contre elle ce mensonge, l'acte d'avoir été surprise touchant à ce portefeuille. Si elle est coupable, que direz-vous, enfin ?...

—Oh ! Georges, ayez pitié de moi !... Epargnez-nous vos discussions en un tel moment ! Si elle est coupable, j'essaierai de pardonner, d'oublier, de ne pas savoir qu'on a abusé de notre amitié... Et Richard peut être certain qu'en toutes les traverses, il m'aura avec lui...

—Ma bonne petite Marguerite ! dit Richard en l'embrassant, vous êtes un ange... On sonna.

—C'est elle... s'écria Marguerite.

—Non... Elle n'a pas eu le temps de s'y rendre encore...

La parole expira sur les lèvres de Richard, en voyant le personnage inattendu qu'on introduisait dans le salon. M. Gandon, pâle, égaré, l'air d'un fou...

—Ah ! commandant Turgis ! Je vous trouve, heureusement ?... Il faut que je vous parle, tout de suite... Une circonstance grave...

Sans savoir pourquoi, Richard pressentit une connexité entre ce qui lui arrivait et ce qu'allait raconter M. Gandon.

—Parlez...

M. Gandon, trop troublé pour chercher un préambule, dans la situation d'un animal traqué par les chasseurs et perdu absolument, tira de sa poche un papier froissé et le tendit à Richard.

—Commandant ! je vous donne cette preuve d'estime de me confier à vous !... Voici une lettre que m'écrit don José Maranon... Je lui dois 20,000 francs. Il m'a en-

trafné dans un monde de gens comme lui. On jouait gros jeu ... Je me suis perdu là !... Ce Maranon a voulu me forcer à commettre une trahison... Lisez....

D'un coup d'œil, Richard parcourut la lettre... Il éprouva un soulagement immédiat ; il n'allait plus marcher à tâtons ; il *savait* à qui s'adresser.... il était sûr de réussir.... pourvu que José ne fût pas en fuite, toutefois !....

—Vite ! Accompagnez-moi chez lui.



— Il me faut ces papiers, entendez-vous, mademoiselle !

—Mais je n'ai pas vingt mille francs à lui donner....

—Vingt mille francs, à ce gredin !... une volée de coups de canne. Demain, il sera reconduit à la frontière.... c'est le moins qu'il mérite.... Et nous verrons à vous tirer d'affaire.... Venez...

Tous deux sortirent en hâte, Gandon un peu rassuré, et heureux d'avoir eu la bonne occasion de s'adresser à Richard...

Qui... au moment de commettre cette infamie, de trahir, de livrer à l'ennemi des

papiers intéressant l'armée, il avait préféré encourir toutes sortes de blâme, même la perte de sa situation ; et cet acte de courage le relevait et rachetait ses faiblesses passées.

Richard lui dit cela, dans la voiture qui les emportait à toute vitesse... Et à mesure qu'ils avançaient, une crainte vive qu'il arrivât malheur à Manuela saisissait l'officier. Pourquoi ne l'avait-il pas accompagnée. Peut-être ce bandit, n'ayant en face de lui qu'une femme, allait-il la brutaliser pour se débarrasser d'elle.

Et si, plus probablement, il s'était enfui ?... Où retrouver ces papiers ?...

Restée seule avec Georges, Marguerite, pour couper court aux réflexions, récriminations et paroles acerbes, dit :

— Je vais voir Misie, ma tante est restée tout ce temps avec elle...

— Vous avez tort d'y aller. Vous êtes malade... vous avez la fièvre ; cette maladie vous en donnera une à vous-même. La phtisie est contagieuse, vous savez. Votre bonté irait-elle jusqu'à risquer d'être prise du même mal ?

Marguerite tourna le dos à Georges, sans lui répondre ; elle comprenait très bien que ces paroles dures allaient au-delà de sa pensée ; il souffrait d'inquiétude pour son frère ; et il faisait, à son habitude, peser sur les autres le chagrin qu'il éprouvait : comme elle sortait, elle l'entendit murmurer :

— Vos deux expériences de mansuétude évangélique réussissent mal. L'une de vos amies, en mourant, vous met en danger ; l'autre perd l'honneur de Richard : bonté, duperie...

Elle passa vivement dans la chambre de Misie ; elle ne voulait pas entendre ceci ; elle souffrait autant que Georges, et tâchait en ce moment de rester maîtresse d'elle-même. Mme Palmer se leva avec empressement en la voyant entrer...

— Te voici... enfin... J'étouffe dans cette chambre... Je vais sortir un instant...

— Et Misie ?

— Elle est calme ; elle a dormi ; l'abbé Bernier est venu la voir, il reviendra demain.

Mme Palmer quitta la chambre, sans que Marguerite, qui ne voulait pas l'alarmer, lui parlât du vol de papiers dont Richard était victime. La jeune fille vint s'asseoir auprès du lit : par la fenêtre, on voyait un ciel clair de soir d'été ; des vols de martinets et d'hirondelles passaient avec des cris aigus ; les arbres du Luxembourg, les allées ombreuses où pâlisssaient les marbres des statues, le calme de la rue, tout cela donnait une impression paisible. La chambre était sombre ; une veilleuse jetait sa lueur rougeâtre au plafond, une lumière vacillante, luttant contre le jour mourant. Et pas un bruit, que la respiration sifflante et précipitée de l'enfant.

Après quelques minutes de rêverie triste, Marguerite la crut endormie, elle se pencha... mais non : deux yeux noirs cherchaient les siens fixement.

— Tu ne veux donc pas dormir ?

— Reste là, murmura Misie.

Il y avait dans son regard une telle expression, sa figure était si étrange, que Marguerite eut un frisson de terreur, un de ces brusques frissons qui glacent la peau et secouent tous les nerfs... Elle prit la main de la petite.

— Tu as froid. Il faut te couvrir.

— Non. Lève-moi, j'étouffe...

Marguerite la prit dans ses bras et la dressa. Misie, s'accrochant à elle, appuya sa tête pâle sur son épaule.

Il y eut un instant de silence. L'enfant semblait se calmer, sa respiration devenait plus lente, mais ses petites mains, serrées convulsivement sur celles de Marguerite, étaient glacées... Son regard ardent, clair, vivant, contemplant cette figure tant aimée, plongeait dans ces yeux gris. son ciel à elle.

Marguerite, émue d'une angoisse grandissante, eut peur ; elle prit le poignet de Misie... le pouls ne battait plus ; une sueur froide couvrait ses mains et ses tempes... Et toujours ce regard fixe... Mon Dieu, mais cette enfant allait mourir !...

Elle fit un mouvement ; elle voulut appeler, crier, avoir là quelqu'un... de la lumière, des êtres vivants. Une frayeur irraisonnée et folle fit battre son cœur tumultueusement, en coups violents qui se répercutaient jusque dans son cerveau... une épouvante de la mort qu'elle sentait là, dans ses bras.

Mais, en la voyant se reculer, Misie, de ses mains déjà inanimées, s'étaient attachée à elle ; et ses yeux eurent une supplication si désespérée, que Marguerite se sentit

honteuse d'elle-même. Abandonner cette enfant ? La laisser mourir seule ? Non ! Elle se rapprocha.

—Je reste, ma chérie, murmura-t-elle.

Misie eut un soupir de soulagement. Et le silence régna encore... des minutes cruelles, qui parurent des siècles à la jeune fille. Le calme indifférent, l'insensibilité des choses la frappa en ce moment : elle jeta un regard d'angoisse autour d'elle et vit que l'ombre envahissait la pièce et que la nuit allait venir. Tout était tranquille ; ce râle, horrible à entendre, était le seul bruit distinct. Pas un souffle dans la maison, pas un son de voix, la rue muette, ajoutait son silence à cette torpeur solennelle. Une souffrance indicible étreignit le cœur de l'artiste. Voir cette enfant mourir dans ses bras, en la regardant toujours de ce regard fixe, était une torture insoutenable.

Elle ne respirait plus, n'avait-elle plus conscience ?

—Misie, dit Marguerite à voix basse, tu n'as pas peur ?

—Non.

Ses yeux vacillèrent un instant. Il semblait que l'ombre se fût faite pour elle subitement. Marguerite, la tenant toujours dans ses bras, se pencha.

—Tu peux me voir encore, ma chérie... tu me vois bien ?

—Non, murmura Misie ; la lumière est morte.

Marguerite posa ses lèvres sur cette petite figure livide, où l'agonie mettait une rosée froide... elle resta penchée, ses yeux regardant les yeux qui la cherchaient obstinément. L'enfant ne respirait plus ; un calme profond reposait ses traits.

—Tu m'as aimée Misie ; ne m'oublie pas.

Misie eut dans le regard une lueur d'intelligence suprême ; elle tendit sa petite bouche pâle, comme pour un dernier baiser, et Marguerite la sentit se renverser en arrière, morte... les yeux, pourtant, la regardaient encore...

Affolée, tremblante, se soutenant à peine, Marguerite revint dans le salon où son cousin était resté, soucieux et sombre...

—Georges... venez, je vous prie...

—Qu'y a-t-il ?... Vous êtes blême ?... Etes-vous malade ?...

—Misie est morte...

Il sonna la femme de chambre, et dit avec une douceur affectueuse, très rare chez lui :

—Je vous défends, en ma qualité de médecin, de retourner dans cette chambre, d'autres que vous feront le nécessaire. Vous êtes bouleversée. Deux pareilles émotions coup sur coup ! Si je n'approuve pas votre bonté, je l'admire, au moins !... C'est cela, pleurez ! cela vous détendra les nerfs.

En quittant Marguerite, Manuela courut chez José avec cette idée fixe : reprendre, n'importe comment, les papiers soustraits à Richard. L'horreur d'être accusée d'une telle action surexcitait son énergique nature, et sans bien calculer comment elle s'y prendrait, elle allait bravement à un homme qui, plusieurs fois et tout récemment, l'avait menacée...

Il ne l'attendait pas. Il s'était préparé en toute hâte à partir, et se disposait à aller chercher Gandon, ne voulant pas s'exposer lui-même à une seconde visite de Richard. Il fronça les sourcils en reconnaissant son adversaire acharnée. cette Manuela Garcia, qu'il avait rencontrée toujours contrecarrant ses projets...

—Encore vous ! je n'ai pas le temps de vous entendre. Il faut que je sorte.

—Pas avant de m'avoir rendu ce que vous m'avez pris,

—Bah ! vous aussi !... C'est une gageure, une mauvaise plaisanterie... vous savez bien que je n'ai rien pris, puisque je vous ai remis à vous-même ce que je tenais quand vous êtes arrivée...

—N'essayez pas de me tromper !... M. Turgis...

—M. Turgis est un imbécile à grands sentiments ?... un brouillon, un écervelé ! Il a égaré lui-même quelques paperasses et se permet d'accuser des gens qui valent mieux que lui... Il mène bien grand bruit, pour une telle vétille...

—Une vétille !...

—Sans doute ! Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là, en somme ? Vous l'a-t-il dit ?

—Non... Je sais seulement que ce sont des pièces importantes...

—Vraiment ! Vous avez une étonnante audace de venir d'un air d'autorité me demander ces pièces importantes, que vous ne connaissez pas vous-même !... Tenez ! Manuela,

assez de pathétique, ma chère. Réfléchissez un peu que toute cette niaise histoire est vulgaire extrêmement... Nous avons l'air de jouer un cinquième acte de mélodrame. Fi ! permettez que je sorte, je suis pressé...

—Vous ne sortirez pas !

—En vérité ? Et qui m'en empêchera ?...

—Moi. Vous me rendrez ce que vous avez soustrait dans le but de le vendre à M. Lieber. Ne prenez pas cette figure menaçante, je n'ai aucune frayeur ; je ne suis pas pour rien la fille de Fernan Garcia, et vous savez que nulle chose au monde ne me fera reculer. Je connais votre jeu depuis que vous êtes à Paris ; je vous vois agir. Je vous attendais à l'heure où nous sommes, et je vous dis que s'il ne s'agissait pas de l'honneur de mes amis, je vous eusse laissé vous empêtrer dans vos machinations, pour vous dénoncer et vous faire emprisonner moi-même ! Je vous le répète, il est inutile de serrer les poings et de froncer les sourcils ; cette mimique ne m'épouvante pas. Vous n'oserez pas me toucher, parce que, dans votre situation, il serait dangereux pour vous que la police examinât vos affaires. Donnez-moi ces papiers !

—Prenez garde de lire demain, dans les journaux, quelques-unes des bonnes actions de votre père !...

—Faites tout ce que vous voudrez ! Demain, d'ailleurs, vous serez expulsé de France. Je vous engage à fuir, si vous voulez éviter cette honte...

—Je vais vous faire chasser par mon domestique.

—A votre aise ; seulement, en descendant, j'envoie le concierge requérir un agent de police : et nous verrons si vous lui résisterez... Ces messieurs ont des façons si persuasives d'interroger les gens, que vous serez peut-être forcé de céder...

José boutonna sa redingote, prit son chapeau, et avança la main pour écarter Manuela...

—Si vous forcez le passage, j'appelle à l'aide, je crie, je fais du scandale, du bruit, et vous êtes perdu.

Là était le danger... José le sentit... Il se vit arrêté, au moment suprême, par la volonté d'une femme, d'un être faible qu'il eût brisé comme verre... Il vit rouge, ses yeux cuivrés eurent une lueur inquiétante ; le bandit de grande route, l'incendiaire, le massacreur de femmes, l'assassin de Clary Hudson se réveilla en lui ; il se pencha sur Manuela et dit d'une voix étranglée :

—Prenez garde !... Jamais vous n'avez été en tel danger de mort...

—Vous n'oseriez pas ! répliqua-t-elle, le bravant d'un regard ferme, et, adossée au chambranle, l'empêchant de passer...

José sortit de sa poche un revolver... Manuela crut entendre sonner à la porte d'entrée... elle se raidit...

—Laissez-moi passer !...

—Non ! tirez ! le bruit fera venir des témoins...

Il leva son arme et visa :

—Voulez-vous me laisser passer !

—Non....

Il pressa la détente. Le coup partit.... Manuela, par un mouvement instinctif, leva le bras, pour protéger son visage.... Elle ressentit une vive douleur et crut avoir le poignet brisé....

José releva son pistolet pour tirer de nouveau ; mais, au même moment, la porte s'ouvrait avec violence.... et Richard, se jetant sur lui, lui arrachait le revolver des mains. Une courte lutte suivit José, facilement terrassé par Turgis aidé de M. Gandon, cessa d'opposer de la résistance....

C'était un coquin fourbe et adroit autant que dangereux. Il calma sa colère et comprit que, définitivement, étant vaincu, il fallait céder de bonne grâce, afin d'obtenir de meilleures conditions.

Manuela à demi évanouie dans un fauteuil, n'avait plus guère conscience de ce qui se passait, son courage l'ayant abandonnée maintenant qu'elle n'était plus seule....

—Vous allez me rendre les papiers ! dit Richard....

José promptement lui remit une enveloppe dont l'officier vérifia le contenu....

—Maintenant, vous allez signer à M. Gandon une quittance générale de ce que vous lui avez prêté.

—Ah !... ah !... Vol à main armée !... ricana José.... Une quittance, et pas d'argent.

—On vous paie en vous laissant en liberté... si vous le préférez, pourtant, je vais envoyer chercher deux agents, et la justice examinera jusqu'à quel point vos créances sont fondées ; en même temps, on saura ce que vous faites à Paris et pour le compte de qui vous travaillez...

José se tut, il allongea la main vers une table où se trouvait du papier et de l'encre, et, rapidement, il écrivit ce que l'on exigeait.

—Voilà. Est-ce tout ?

—Non. Vous allez partir ce soir ; quitter non seulement Paris, mais la France ; car demain je vous signale, vous et votre Liebner, comme faisant de l'espionnage. Je vous donne douze heures d'avance. Profitez-en. C'est prudent.

—Bien. Au revoir à Mlle Garcia....

Richard leva la main :

—Qu'il ne vous échappe pas un mot de menace ou, en vérité, rien ne retiendra ma colère... Je vous ferai arrêter comme un vil gredin que vous êtes. Sortez. Rendez-vous à la gare sans vous arrêter. Je me charge de prévenir Liebner.

José prit son chapeau, sa canne, ses gants, et allumant un cigare, dit :

—Allons... Tout se passe le mieux du monde ; tout à l'heure nous jouions le drame, à présent c'est une comédie... ultra moderne et pleine d'intérêt. — Adieu, l'homme aux grands sentiments !—Adieu, Manuela... Vous êtes bien naïve, ma pauvre Manuela !... Avoir risqué de vous faire tuer, pour des gens qui croient vous faire grand honneur en vous tolérant chez eux !

Il débita toute cette tirade d'un ton dégagé et sortit, en riant, avec une audace effrontée qui stupéfia Gandon et écœura Richard...

Celui-ci s'approcha de Manuela, et se courbant devant elle :

—Pourrez-vous me pardonner ma brutalité, mon injustice, ma sottise ?...

Elle voulut lui donner sa main, en signe de réconciliation.... mais le mouvement qu'elle ébaucha lui fit pousser un cri.

—Ce misérable vous a blessée !... s'écria Richard.

—Oh ! à peine ! une égratignure....

—Oui... la balle a effleuré la peau !... quelque chose l'a fait devier heureusement !...

Quoi donc ?

—Ceci ! dit Manuela, ramassant à terre les débris du bracelet de corail, le bracelet de Clary Hudson...

—Oh !... brisé !... ce bijou que vous aimiez !...

Manuela eut quelques larmes dans les yeux... mais à son regret se mélangeait un sentiment de délivrance... Il lui sembla que le dernier chaînon du lien abominable qui l'unissait au passé de Garcia se brisait.... et qu'avec ce bracelet de corail, le dernier souvenir de ce que fut le Colonel Rouge était enfin effacé.

XIII

Plus d'une heure s'était écoulée depuis le départ de Richard. Marguerite, restée dans le salon avec Georges, tressaillait à chaque bruit. L'angoisse de cette attente prolongée était intolérable. La pauvre fille, rendue malade par toutes les émotions violentes s'abattant sur elle à la fois : la mort de Misie et le danger de Richard, souffrait en tous ses nerfs, tendus et vibrants.

L'agitation de Georges augmentait ses craintes. Le jeune homme restait là pour elle, qu'il voyait malade, au point d'être menacée de quelque violente crise nerveuse ; mais l'incertitude l'exaspérait. Par un mouvement automatique et agaçant, il parcourait le salon d'un pas saccadé, les traits contractés, l'œil dur, la bouche crispée.

Onze heures sonnèrent... Et ce bruit de l'heure qui passe le fit s'arrêter soudain... Il supputa le temps écoulé et, ne pouvant plus maîtriser les sentiments violents qui l'agitaient, il dit :

—Evidemment, elle est en fuite.

—Elle ? Qui, elle ?...

—Manuela Garcia, votre amie ! Cette inconnue que vous avez eu la confiance absurde d'introduire chez vous, et qui vous en récompense en perdant Richard !

Marguerite, dans l'état nerveux où elle se trouvait, n'était plus maîtresse d'elle-même ; elle riposta avec vivacité :

—Avant de me taxer d'absurdité, attendez de connaître les événements ! Pourquoi jugez-vous que Manuela soit en fuite ?

—Je vous demanderai s'il vous paraît probable que, au cas où Richard aurait retrouvé ses papiers, il nous laisserait tout ce temps dans l'inquiétude où nous sommes ? Evidemment, ce diplomate chilien lui aura prouvé son innocence : à moins qu'il ne soit complice de la Garcia, ce qui est très possible aussi !... Dans ce cas, nos deux oiseaux exotiques sont loin... et les papiers du ministère aussi !... Et savez-vous ce qui va advenir de tout cela, vous qui restez fort calme et me parlez d'attendre les événements ?... Il va arriver les pires malheurs à mon frère... Si, ce qui n'est pas sûr, on ne le soupçonne pas lui-même, du moins, le blâmera-t-on de s'être exposé à de pareilles tentatives... On lui demandera sa démission... C'est une carrière finie... Avec le tempérament sensitif de Richard, j'ai peine à croire qu'il se remette physiquement d'un coup semblable... Se voir chassé du corps des officiers, pour une abomination de ce genre !...

Atterrée, Marguerite écoutait ces cruels reproches ; et la conviction de Georges était si sincère, sa propre surexcitation nerveuse était si grande, que pour la première fois un doute lui vint.

—J'ai cru bien agir... murmura-t-elle.

—Ah ! oui... vos éternelles fadaïses sentimentales !... vous voyez où elles nous mènent ! Est-il possible, mon Dieu, que Richard ait eu la faiblesse de vous laisser faire ! Doit-on se laisser guider dans la vie par des naïvetés de ce genre !... C'est plus qu'imprudent ! Cela est coupable. Je vous l'avais bien dit, qu'il est dangereux de passer de la théorie à la pratique !

Marguerite, d'un geste suppliant, essaya de l'arrêter...

—Ah ! je ne puis pas me taire ! Je souffre trop en pensant à ce qui adviendra de tout cela. Et pour cette femme-là !... Ne la défendez pas. Il est trop évident que c'est elle qui est coupable... Sans elle, nous n'aurions pas connu José.

—Ce n'est pas elle, c'est Bertaux qui l'a introduit.

—Je vous dis, riposta Georges du ton le plus âpre, je vous dis que vous avez été imprudente en admettant dans votre intimité une aventurière, cette étrangère, fille d'un grédin, et qui a passé son enfance et sa jeunesse au milieu de gens sans morale et sans honneur. Quels scrupules son éducation lui aurait-elle donnés ? N'est-elle pas préparée, par toute sa vie, à faire de l'espionnage et de la trahison ? N'est-ce pas parmi des femmes exotiques de son genre que l'on a vu jusqu'ici des espionnes ? Qu'est-ce qui vous répond d'elle ? Vos sentiments seulement ! Assez et trop de sentiments ! Nous voici en face de la réalité. Elle est effrayante. Et ce ne sont pas vos sentiments religieux, que vous invoquez à tout propos, qui vous tireront de là.

—Ils m'aideront du moins à supporter le malheur.

—Je me demande si vous avez un cœur ; si vous songez que, pour Richard, c'est une question de vie ou de mort ?...

Hors de lui même, il se tenait debout devant Marguerite, éprouvant un certain soulagement à lui dire ces choses, ayant la confuse notion qu'il agissait mal, mais continuant, comme malgré lui, poussé par un besoin irrésistible de récriminer et de rejeter sur elle toute responsabilité.

Et voici que, sous l'influence de tout ceci, pour la première fois de sa vie, Marguerite sentit son cœur battre tumultueusement, sous l'empire d'une colère violente... Des répliques mordantes lui vinrent à la pensée ; elle se découvrit une âme méchante, un désir de lutter, de rendre coup pour coup et blessure pour blessure...

Elle se leva pour répondre ; elle eut la force pourtant de retenir l'élan qui l'emportait ; elle se mordit les lèvres..., elle serra ses mains l'une contre l'autre, et sortit sans répondre un mot, laissant Georges honteux et furieux de sa propre attitude...

Mais, loin de lui, l'agitation de Marguerite ne se calma pas. Le trait avait porté ; toutes ces paroles enflammées, ce portrait de ce qu'était Manuela l'avait frappée ; et sous l'influence de son énervement, elle eut soudain une conviction arrêtée que Georges disait vrai et que cette femme avait abusé de son amitié indignement.

Rentrée dans sa chambre, en proie à un complet désarroi moral, elle s'accusa... et maudit sa confiance et l'abominable fourberie de l'autre...

Ah ! dupe... stupide !... C'était cela, la bonté ! Ce Georges avait raison de ne croire à rien ni à personne. Penser qu'elle avait été assez ridiculement généreuse pour s'attribuer le blâme de tous ses amis au sujet de cette étrangère. Et celle-ci, être venue là,

avoir joué la comédie chaque jour, sans une défaillance ; avoir reçu de Richard et d'elle-même tous les témoignages d'estime et d'affection..., avec ce but auquel elle était parvenue....

Dans cette minute d'afflement et d'angoisse, Marguerite se cherchait elle-même et ne se retrouvait pas. Tous les principes qui avaient dirigé sa vie : bonté, droiture, générosité, tout cela lui paraissait sottise devant le résultat obtenu.... Et dans cette effroyable déception, malgré la crainte éprouvée pour Richard, le point le plus sensible, peut-



Il pressa la détente.... le coup partit.

être, était l'abus qu'on avait fait de son amitié, le mensonge répondant à sa confiance, à elle....

Elle entra dans la chambre de Miric, et subitement un apaisement se fit en elle. — Un silence, un calme profond régnaient là.

Elle demeura immobile un instant, regardant ceci : le lit au fond, où l'enfant semblait dormir, la lumière d'un flambeau de cire éclairant ce sommeil sans rêves, les linges blancs, la figure morte et pâle.... si pâle ! de Misie, ce coin de chambre en chapelle ardente, et au dehors la nuit : une claire nuit d'étoiles, qu'on voyait par les vitres.

Ce spectacle triste, ces effets de lumière, ces ombres puissantes, ce clair-obscur émouvant remuèrent en elle ses fibres d'artiste et des sensations attendries de femme vraiment aimante et douce qu'elle était... Elle s'approcha lentement du lit ; elle se pencha..., elle regarda la pauvre petite vagabonde, naguère vive et légère, immobile pour toujours... Ses yeux ne s'étaient pas fermés, et son dernier regard y était resté, expressif et intelligent, la contemplant encore, comme ne pouvant se décider à ne plus la voir.. Ses lèvres, d'une nuance de violettes fanées, étaient légèrement retroussées et montraient ses petites dents aiguës et blanches, et féroces... Elle était extraordinairement jolie ainsi..., très frêle, dans une pose penchée d'oiseau cachant sa tête sous son aile, pour dormir...

Ce regard venu de si loin attendrit Marguerite ; elle pleura violemment.

—Misie... Oh ! pauvre chérie !... Tu m'aimais, toi !...

Un silence lourd endormait la maison et la rue Elle s'assit près du lit et, la tête dans ses mains, plus calme, apaisée, par cette crise de larmes, elle songea.

Et voici qu'un mot de Georges se dressa dans son souvenir...

“ Quand vous serez prise entre vos principes et votre intérêt personnel..., entre vos idées et votre cœur, nous verrons qui l'emportera.”

Le moment était venu. Elle avait parlé toujours de bonté, d'indulgence, de pardon... Et, en face de la catastrophe, elle ne se sentait au cœur que mépris et colère. Tant que cela ne l'avait pas gênée, elle s'était montrée généreuse et bonne... Elle avait recueilli Misie ?... Pure pitié physique, elle ne pouvait voir souffrir... Elle avait accepté Manuela ? Mais n'était-ce pas par un sentiment d'orgueil ? ne s'était-elle pas sentie fière qu'on eût pensé à elle ?... Elle avait bravé l'opinion publique ?... mais trouvé un secret plaisir à se sentir un esprit assez indépendant pour oser cela... En vérité, jusqu'ici, elle n'avait rien fait que s'abandonner à sa nature.

Elle releva son visage pâli et rencontra le regard obstiné de Misie... elle frissonna :

— Comme elle me regarde ! murmura-t-elle ; on dirait qu'elle me voit penser...

Pourquoi, à cette minute, accusait-elle sans preuve une femme qu'elle n'avait pas le droit de soupçonner ? Non seulement elle manquait de bonté, mais elle manquait de justice... Et si, comme le disait Georges, si vraiment Manuela était coupable, pourquoi se livrer à ces mouvements de fureur, indignes d'une femme, et qui ne remédiaient à rien. Elle blâmait Georges de s'y laisser aller... Elle, qui parlait très haut de ses principes religieux, qu'en faisait-elle, à cette heure ?

S'il lui fallait pardonner à quelqu'un, hélas ! c'était à ce malheureux garçon qui n'avait jamais essayé de contraindre en rien sa nature ; et, sans avoir la force de supporter ses maux, les faisait peser sur d'autres... C'est lui qui avait causé cette défaillance morale et douloureuse...

Marguerite se leva et marcha vers le salon, pour rejoindre Georges : son absence avait duré peu de temps. Elle retrouva son cousin dans la même attitude... ayant en plus l'ennui de l'avoir chagrinée. Elle fit l'effort de lui tendre la main.

— Pardonnez-moi d'avoir été brusque, Georges ; je suis très malheureuse que vous me jugiez cause de tout...

Il eut un remords sincère et l'un de ces élans qui, chez lui, rachetaient une foule de torts...

— Marguerite ! je suis un affreux brutal, un égoïste... mais ceci est une crise décisive... Si je me suis trompé, si Mlle Garcia est innocente de tout, en vérité, je partagerai vos croyances et je vous aimerai d'être bonne comme vous êtes...

Un coup de sonnette... Des pas précipités dans le vestibule. Marguerite et Georges, pâles et ne respirant plus, attendirent pleins d'anxiété... Ce fut Richard qui parut seul...

— Eh bien ?...

Mais à peine était-il besoin de poser une question. Sa figure était trop expressive... Et la joie d'être sorti d'un pareil danger rayonnait sur ses traits...

— Voici les papiers sauvés par Manuela.

Marguerite regarda Georges.

— Où est-elle ? elle n'est pas venue ?...

— Non... Elle a été blessée... Ce misérable José a tiré sur elle un coup de revolver.

Nous avons cru d'abord la blessure insignifiante ; mais nous avons vu, en examinant de plus près, qu'il y a une fracture du poignet, avec épanchement sanguin très douloureux.

Mlle Garcia s'est trouvée mal ; son évanouissement a duré plus d'une heure. Je l'ai reconduite chez elle ; j'y suis resté, naturellement, voulant savoir ce que dirait le docteur ! Elle a un violent accès de fièvre, non seulement à cause de sa blessure, mais aussi des émotions qu'elle a éprouvées. Elle vous demande, Marguerite.

—J'y vais ! dit celle-ci, le cœur gonflé de remords d'avoir un instant pu supçonner Manuela.

—Et moi, Marguerite, je vous accompagne..., dit Georges. J'espère que Mlle Garcia ne refusera pas mes services...

Lorsqu'ils furent seuls dans la voiture qui les emportait chez Manuela :

—Eh bien, Georges !

—Oui, répliqua cette obstiné sceptique ; oui, j'ai accusé à tort Mlle Garcia, et je regrette mon injustice. Mais, en somme, ce qui arrive ne prouve rien contre ma théorie. Je vous ai dit qu'il y avait de votre part une imprudence, je maintiens mon dire. Il s'est trouvé que cette femme est honnête et loyale ; c'est un simple hasard, heureux pour vous.... Elle pouvait être tout autre....

—A ce compte, on vivrait seul ! Il faudrait se défier de tout le monde.

—Et, continua Georges, sans relever l'interruption, si nous nous plaçons à un autre point de vue, nous trouvons en tout cela la preuve que votre extrême bonté ne sert qu'à vous rendre malheureuse, chose qui va à l'encontre de tous nos désirs, puisque chacun de nous cherche le bonheur à sa façon.

—Oh ! prouvez-moi donc cela !

—C'est facile ! La bonté que vous avez eue de recueillir Misie vous a procuré l'ennui et le danger de la soigner depuis plusieurs semaines, et l'émotion de la voir mourir aujourd'hui.... La bonté que vous avez eue d'admettre Mlle Garcia a donné naissance à la crise que nous venons de traverser, à mille détails pénibles : accusations fausses, incertitudes, etc..., sans compter qu'il va vous falloir encore la soigner de cette blessure... Il serait très possible, d'après ce qu'a dit Richard, qu'elle eût une fièvre cérébrale et en mourût.

—Georges, vous êtes abominable !... Vous vous faites un jeu de m'épouvanter...

Après quelques minutes de silence, elle reprit d'une voix grave :

—Oui ; j'ai peut-être souffert d'avoir voulu être bonne ; mais la compensation à tout, c'est que cela n'a pas été inutile. Don José serait toujours parvenu à s'introduire chez moi, et sans Manuela, sans son énergie, il serait en fuite... J'ai donc beaucoup de reconnaissance pour elle, et vous voyez que ma bonté m'a été utile. Et puis, il ne faut plus lui reprocher son origine. Je trouve, moi, que son courage et sa loyauté personnels effacent absolument, vis-à-vis de nous, tout ce qu'a pu faire le colonel Garcia... On n'est responsable que de ses actes... Les siens la placent très haut dans mon estime...

—Bien. Arriverez-vous à me convaincre que Misie vous a été utile aussi ?...

—Oui. Misie m'a aimée uniquement. Mon cher Georges, je ne crois avoir à vous apprendre que c'est un très grand bonheur d'être aimé de cette façon, même par un petit être inculte comme elle était...

—Oh !... cela !... Bonheur très négatif !...

—Et elle m'a rendu cet immense service de me rappeler à moi-même, au moment où je me sentais devenir méchante et haïneuse. Ouï, à l'instant où j'accusais fausement Manuela, où je me raillais moi-même de ma sottise, où j'en venais à croire tous vos paradoxes contre la droiture et la générosité, la vue de ma pauvre petite amie morte m'a calmée subitement.... J'ai songé : puisque *tout* aboutit à cela, à cette profonde indifférence, à cette paix définitive, à quoi bon ces colères, ces mépris, ces sentiments violents et pénibles... Il faut pardonner. Il faut s'aimer... Il n'y a que cela de bon. — Et, mon cher Georges, puisque vous me parlez surtout au point de vue des sensations personnelles, les sentiments affectueux sont beaucoup plus agréables à éprouver que ceux de la haine et du dédain... Essayez donc, vous verrez...

—Je crois, dit Georges, après un silence, que vous arriverez à faire de moi un saint homme ; ce ne sera pas sans peine.... Mais vous êtes dans le bon chemin pour cela.... Et je m'en vais faire un retour sur moi-même assez humiliant. Nous voici chez Mlle Garcia. Rassurez-vous sur son compte ; elle n'a bien certainement qu'une petite fièvre de fatigue.... Vous voir va la guérir.

Et il suivit sa cousine, plus touché qu'il ne voulait l'avouer, et sentant s'écrouler ses vieilles convictions : scepticisme, dédain, incroyance en Dieu. Et Marguerite, qui comprenait ses pensées, retint avec peine le désir de lui dire :

—Vous me demandez ce que m'a valu ma bonté ?... Ne fût-ce que d'avoir modifié vos idées fausses, je trouverais que c'est beaucoup ! Vous n'aviez qu'un esprit désagréable et paradoxal ; vous allez avoir un cœur bon et dévoué ! Remerciez-moi, Georges. Vous me devez beaucoup !...

DANIELLE D'ARTHEZ.



UN MEETING

RECIT

Des groupes d'ouvriers s'agitaient sur la place
Et le frémissement sourd de la populace
Annonçait au paisible habitant des faubourgs
Qu'une grève imminente allait troubler ses jours,
—Le travail excessif..., la paye insuffisante...,
Toujours même refrain !—La foule était pressante :
De moment en moment le flot d'hommes montait,
Pénétrait de partout et tout envahissait,
Comme aux jours d'équinoxe une mer irritée
Remplit aveuglément le port et la jetée.
Il semble qu'un courant, un fluide sans nom,
Passe de rang en rang, du fumiste au maçon,
Du maçon au couvreur, et donne au plus honnête
Le cœur de l'assassin et l'instinct de la bête.
On croit voir, à travers leurs vêtements blanchis,
Sous cette lave immense inondant le pays,
Dans cet océan sombre et tout chargé d'écume,
L'orage qui menace ou le volcan qui fume !

Un prêtre débouchait alors du boulevard...
C'était un des curés de la ville, un vieillard :
Le soleil colorant son front courbé par l'âge,
Il marche tête nue ; autour de son visage
Qui respire le calme et le recueillement,
Flottent négligemment ses longs cheveux d'argent.
Il tient dans sa main droite un coffret en ébène,
Se fraye avec la gauche un chemin à grand'peine,
Ne songeant qu'aux soupirs, aux vœux du moribond,
Qui, dans d'amers remords, loin de lui se morfond.
Il n'avait pu trouver personne pour le suivre,
Pas un enfant de chœur qui lui portât son livre !
Il était donc parti tout seul, hâtant le pas,
Car le mal est plus prompt et la mort n'attend pas...

Un murmure moqueur accueillit le vieux prêtre.
Il l'entendit fort bien, mais n'en fit rien paraître,

N'écoutant d'autre voix que celle du devoir.
Des cris .

—Enlevez-le ! Saisissez l'homme noir !
Retentissent soudain. La foule se resserre,
Et devant lui se forme une vivante barrière.
Désormais tout effort pour passer serait vain :
Il presse le coffret précieux sur son sein,
Adresse une prière à Celui qui s'y cache,
Puis il attend...

Alors un vaurien, un lâche,
Un homme à barbe grise, au visage empourpré,
Fendit la foule, vint, menaçant, au curé
Et lui dit, en joignant le geste à la parole :
—Donne-moi ton bon Dieu, sinon gare à toi, drôle !

Le vieux prêtre sembla rajeunir de vingt ans :
Son dos parut plus droit et ses cheveux moins blancs ;
Sa force d'autrefois lui revint tout entière,
Il envoya rouler l'homme dans la poussière,
Et le laissa muet, abruti, l'œil hagard,
Accablé sous le poids d'un imposant regard...

On eût dit le regard de Louis, roi de France,
Coiffé du bonnet rouge et tenant à distance,
Par sa majesté seule, un peuple de bourreaux...
C'est celui du martyr fascinant les taureaux
Qui tombent confondus devant leur sainte proie,
Trompant ainsi l'attente et l'exécration joie
Des aïeulx de sang du parterre romain,
C'est le regard de Dieu sous lequel fuit Caïn !...

Au milieu des nombreux témoins de cette scène,
Était un ouvrier, ayant seize ans à peine,
Aux traits de jeune fille, avec de grands yeux bleus,
Un teint mat, et petit de taille, mais nerveux.
Le cœur sans passion ni haine politique,
Il était pour la grève assez peu fanatique ;
Aujourd'hui son seul but, en suivant les maçons,
Avait été d'agir comme les compagnons.
Il avait contemplé le vieux prêtre en silence
Dont le succès, au fond, charmait sa conscience ;
Mais quand il entendit les menaçants jurons
Du peuple, quand il vit leurs gestes furibonds,
Un trouble inexprimable envahit tout son être...
Sous les traits du vieillard, a-t-il cru reconnaître
Un ami d'autrefois ? dans cet air de bonté
S'est-il vu reprocher le Dieu qu'il a quitté ?
A-t-il été frappé d'un souvenir d'enfance ?
Entendait-il déjà le cri de la vengeance
Qu'un sacrilège horrible allait justifier ?
Je ne sais... Mais, d'un bond, le petit ouvrier
Saute devant le prêtre, et, tirant de sa poche
Son couteau de travail :

—Que personne n'approche
Dit-il en brandissant son arme de combat,
Ou je l'étends ici comme un chien qu'on abat !

Cet acte de courage exaspère la foule :

—Mort au petit Jésuite ! exclama la voix soûle
 De l'homme à barbe grise, un traître est parmi nous !
 L'enfant, adroit et prompt, pare les premiers coups.
 La force de son bras croît avec son audace :
 Autour de lui déjà se forme un large espace.
 Qui permet au curé de marcher librement.
 Mais l'aveugle fureur va toujours grandissant,
 —Sur les flots déchaînés le faible bateau sombre :—
 Pressés de toute part, accablés par le nombre,
 Le vicillard et l'enfant disparaissent soudain,
 Perdus dans la tourmente, au fond d'un gouffre humain !

C'est alors seulement que la troupe, accourue
 D'une caserne proche, apaisa la cohue.
 Le curé fut sauvé... Mais quand il regarda,
 Tremblant, à ses côtés..., l'enfant n'était plus là !
 Aussi, comprenant tout, le martyr et le crime,
 En faveur des bourreaux, il pria la victime.

.....
 Et les journaux du soir racontaient bravement
 Que le meeting avait eu lieu sans incident
 Et que le peuple avait été très raisonnable ;
 —Qu'un fait s'était produit, toutefois, regrettable :
 Un enfant de quinze ans, imprudemment glissé
 Au milieu de la foule, était mort écrasé.....

PAUL CROISSET.

——:O:——

LA MODE

COIFFURES DE JEUNES FILLES.



Voici la description de deux charmantes coiffures :

1. Chapeau de crin blanc, à forme haute entourée par une draperie de satin bleu saphir, petites fleurettes au-dessous, grandes plumes d'autruche au-dessus en aigrette.

2. Toques de fleurs, couronne de roses au-dessus d'une couronne de violettes, sur le sommet grandes plumes de coq s'élevant au milieu en aigrette.

EMMA.

BANCROCHE

— 0 —

I

De son nom il s'appelait Simon Martin. Mais comme, enfant, il avait eu une fracture de la cuisse mal réduite et était resté boiteux avec une jambe déviée, ses camarades à l'école l'avaient surnommé Bancroche. L'appellation lui était restée.

C'était un bon et brave garçon, solide au travail, les épaules larges, la figure ouverte, le regard franc. Il n'aurait eu qu'un mot à dire pour que, parmi les belles filles du pays, plus d'une ait volontiers consenti à devenir sa bonne amie. Mais il n'en contaît à aucune, retenu par une timidité, comme une honte de sa pauvre jambe.

Il ne se plaignait pas, cependant, et quand il voyait ses amis danser à la frairie, tenant la taille des filles, il les regardait sans jalousie et, avec la philosophie fataliste du paysan, se disait presque gaîment :

— Bah !... ça doit être comme ça !

Un jour cependant il eut un gros crève-cœur.

Il lui fallut aller passer la révision comme les autres. Il marchait avec eux sur la route tout en boitillant, le chapeau orné de longs rubans tricolores flottant au vent et chantant à tue-tête avec une animation qui croissait à chaque station aux cabarets du chemin. Il se faisait presque l'illusion d'être comme tout le monde.

Mais sa petite, bien petite griserie, disparut quand il arriva devant le Conseil, humilié de montrer à tous sa jambe de travers.

— Improprie au service, deviation de la cuisse, prononça le préfet.

— C'est dommage, ajouta le général ; sans cela il eut fait un beau soldat !

Bancroche se glissa parmi ses camarades qui le plaisantaient, se rhabilla sans rien écouter et partit seul, pris d'une immense tristesse, sentant en lui des poussées de courage qu'il fallait refouler et des pensées de dévouement qui devaient rester inemployées ; rentré à la ferme il gagna, sans rien dire à personne, le lit où il couchait, au bout de l'étable, et, s'étant jeté dessus tout vêtu, il pleura.

II

C'était la louée de la Toussaint.

Les jeunes gens du pays étaient assemblés sur la place, les bras ballants, avec une branche verte au chapeau pour indiquer qu'ils étaient à placer.

Maître Benoît, le gros fermier de la Courneuve, arriva les mains enfouies dans les poches de son veston, à travers les fentes de sa blouse, clignant son petit œil malin, avec sa figure à la peau plissée et tannée comme un vieux parchemin ; il marchait lentement comme un oisif et se promenant seulement pour voir.

— Tiens ! te v'là, Bancroche !... C'est-y que tu veux te louer ? dit-il au boiteux.

— C'est pour sûr bien vrai, maître Benoît. Le fils à Godart est revenu du service, et pour lors on n'a plus besoin de moi à Sous-Bois. Même que si vous avez à m'employer, vous savez que je ne crains pas la besogne.

— Ça, oui, je le sais, mon homme ! répondit maître Benoît, qui venait justement pour chercher un garçon, mais qui voulait ruser pour payer moins cher ; malheureusement, je n'ai défaut de personne.

Il s'éloigna, mais revint au bout d'un quart d'heure en se grattant la joue.

— Combien que tu voudrais gagner, Bancroche ?

— Quarante francs du mois, maître Benoît, comme j'avais à Sous-Bois.

— Tiens !... Je n'ai besoin de personne, comme je t'ai dit... Mais je sais que tu es un bon gas... Je te donnerai sept écus du mois et un écu neuf aux étrennes ; ça va-t-il ?

— Ça va sans marchander, parce que vous êtes un brave homme et que j'aurai plaisir à travailler avec vous.

— Tope alors !... Ote ta branche et viens-t'en prendre un verre !

Bancroche suivit maître Benoît au cabaret, très content.

C'était le premier fermier du pays. On n'en disait que du bien sous tous les rap-

ports. Les bâtiments de la Courneuve étaient tout frais construits, blancs et riants sous les tuiles rouges, avec l'air cossu des exploitations importantes. Rien qu'en passant devant la porte charretière ouverte sur une vaste cour où grouillait une armée de poules et de pintades, et où charrues, herses et tombereaux s'alignaient symétriquement, on sentait l'aisance de la campagne et on se disait qu'il devait être bon de vivre là.

Bancroche arriva le soir à la Courneuve, son petit paquet sous le bras, suivant maître Benoît d'un pas ferme, quoique irrégulier.

—Eh ! la Roussotte ! cria dès son entrée le fermier, joyeux aussi de son acquisition, mets une assiettée de soupe de plus ; v'la que j'amène une recrue !

—Tiens ! c'est vous, Bancroche !

—Oui, mam'zelle Mariette, pour vous servir.

Mariette, que son père appelait la Roussotte, était une belle grande fille, avec ce teint clair et rose qui accompagne les cheveux d'un rouge vénitien, ces cheveux où semble s'être posé un rayon du soleil d'automne.

Ses dents blanches faisaient une ligne d'ivoire entre ses lèvres appétissantes toujours ouvertes pour le rire. Sa taille ronde sur ses hanches saillantes, ses bras vigoureux qui saillaient des manches relevées au coude, ses pieds qui trottaient menu dans des bas bien tirés sous sa jupe courte, tout en elle donnait l'image de la beauté robuste et vigoureuse. Une Cérés sur son trône d'épis d'or, un modèle de Rubens dans tout l'éclat de ses vingt ans.

C'est pourquoi, peu de temps après, Bancroche était féru d'amour pour Mariette, dite la Roussotte.

III

Mariette ne fut pas longue à s'apercevoir de sa victoire, et, comme elle était fort coquette, elle s'en réjouit et fit tout ce qu'elle put pour rendre Bancroche tout à fait fou. Elle était si aimable pour lui, elle le regardait avec des yeux tantôt si doux, tantôt si brûlants, que le pauvre boiteux, enfiévré d'espérances, se laissa aller à des rêves d'avenir illuminés et resplendissant, se voyant au sortir de l'église avec Mariette, sa femme, à son bras. Il lui disait de tendres choses, et elle, penchant son visage vers le sien, lui répondait :

—Bancroche, je t'aime !

Et pourquoi pas, après tout?... Sans doute il y avait sa jambe. Mais il inventait mille raisons pour se persuader que ce n'était pas là un obstacle. Soit, s'il s'agissait d'un bon ami ! Mais pour s'épouser, on regarde avant tout aux qualités du cœur, et, pour celles-là, il le savait bien, il ne le cédait à personne. Il avait quelque bien de ses parents. Maître Benoît, qui l'avait reloué déjà trois fois, le traitait en ami. De simple garçon qu'il était au début, il était devenu comme le second de la ferme.

Toutes ces pensées l'enhardirent.

Il s'en ouvrit à maître Benoît, qui lui tendit franchement la main et s'en alla séance tenante en parler à Mariette, qui était aux champs à surveiller les faneuses.

Bancroche, tremblant de tout son être, le suivit de loin, derrière la haie. Il le vit s'approcher de sa fille et lui parler à voix basse tout en entremêlant son discours d'observations adressées tout haut aux ouvrières, et, s'étant avancé un peu, il arriva tout juste pour entendre Mariette jeter dans l'air un grand éclat de rire dont les notes argentines retombèrent sur son pauvre cœur comme des gouttes de plomb fondu. Il perçut même cette phrase :

—Avec sa jambe !... Moi, Madame Bancroche !... Ah ! mais non, et non et non !

Bancroche crut qu'il allait tomber. Il s'assit sur le bord du chemin, comme hébété ; il y resta longtemps, si longtemps qu'il ne rentra à la ferme que la nuit venant. Alors, il alla machinalement prendre sa place au souper, sans s'apercevoir du visage attristé de maître Benoît, ni des regards courroucés de Mariette, qui voulait bien être adorée, mais qui se révoltait que lui, un infirme, eût osé prétendre à sa main.

—J'ai compris, maître Benoît, dit-il au fermier après souper. Ne parlons plus de ce que je vous avais dit. C'est vrai que j'ai été fautif d'oublier ma jambe.

Il ne fut plus question de rien.

Bancroche reprit sa besogne comme par le passé, courageux toujours, bien triste souvent, mais sans gêner ni le père ni la fille...

Même quand, trois mois après, Mariette épousait Sylvain Gillet, propriétaire à Saint-Georges de l'hôtel du Coq-d'Argent, il assista à la noce ; personne ne fit attention à lui et ne remarqua qu'il avait les yeux très-rouges.

IV

Tout était en rumeur à Saint-Georges. Les Prussiens approchaient. Déjà les villages voisins étaient occupés et vingt fois par heure les regards se tournaient vers la route de la forêt par où l'on s'attendait à les voir apparaître.

Tous les hommes valides étaient à la guerre. Sylvain Gillet, qui criait beaucoup, tapait du poing en servant à boire et ne parlait que d'extermination, avait trouvé moyen d'échapper à tout recrutement. D'heureuses varices lui avaient permis de limiter aux paroles son ardeur guerrière.

Grand buveur, grand hâbleur, surnois et méchant, il avait rendu sa femme horriblement malheureuse, et Mariette, assagié par le temps, avait plus d'une fois regretté l'honnête et doux Bancroche.

Or, Sylvain Gillet s'apercevant bien que les vieux du pays le regardaient de travers parce qu'il restait là bien tranquille, au lieu d'aller avec leur gas se faire casser la tête, Sylvain Gillet résolut de ramener à lui par un coup d'éclat l'opinion publique. Il alla s'embusquer avec un fusil de chasse dans un fourré au bord du chemin, et quand les deux uhlands formant la pointe d'avant-garde vinrent à passer, il fit feu. Un des soldats tomba mort ; l'autre tourna son cheval, piqua des deux et échappa à la seconde balle.

Le résultat de cette prouesse ne se fit pas attendre. Deux heures après, un bataillon allemand occupait le village. Par ordre, tous les habitants furent réunis sur la place, hommes et femmes. Dans un français assez pur et surtout trop compréhensible, le commandant s'exprima ainsi :

—Un des vôtres a assassiné un de nos soldats. Je vous donne une heure pour retrouver le coupable. Le village est cerné. Personne ne sortira. Si dans une heure l'assassin n'est pas entre mes mains, je mettrai le feu au quatre coins. Rentrez chez vous... réfléchissez... et qu'au premier coup de tambour tout le monde se retrouve ici.

Les paysans se retirèrent, affolés, se demandant :

—Qui a fait le coup ?

Bancroche entra à l'auberge du Coq-d'Argent, et en voyant le visage de Sylvain Gillet, blême et tremblant de peur, il lui dit brusquement :

—C'est toi !

Sylvain essaya de répondre en bégayant ; mais Bancroche avec une autorité qui s'imposait, l'interrompit :

—Pas la peine de mentir ; c'est toi !

Sylvain, Mariette et trois ou quatre vieux, entrés avec eux, restèrent atterrés.

—Qu'est-ce qu'ils lui feront, s'ils savent que c'est lui ? dit un des vieillards.

—Vous avez bien entendu le chef... On le fusillera... Et s'ils ne savent pas qui c'est, ils brûleront le village.

On se tut, terrifié. Sylvain Gillet pleurait en claquant des dents. Il murmurait d'une voix étranglée :

—Grâce !... grâce !... Par pitié... ne dites rien !...

—Malheureux !..., tu veux donc qu'on brûle tout ?

Soudain, un coup de tambour retentit, sinistre.

—Écoutez, dit Bancroche, se levant et appuyé sur une chaise à cause de sa jambe... Voilà le moment !... Toi, Sylvain Gillet, il ne faut pas que tu meures... Tu as une femme... Il ne faut pas non plus que le village soit brûlé... Je crois que j'ai un moyen... Va te cacher dans ta cave, Sylvain Gillet... Et vous autres, jurez-moi de vous taire... Je me charge du reste.

Tous sortirent, moins Sylvain.

Dans la rue, les soldats allemands poussaient les paysans à coups de crosse comme des bestiaux vers la place ; elle fut bientôt pleine.

Les Prussiens entourèrent la foule, baïonnette au canon.

—Qui est le coupable ? fit l'officier d'une voix terrible.

Devant lui, il y avait un grand vide ; Bancroche fit trois pas et, seul dans l'espace libre, il dit :

—C'est moi !

—Toi !... s'écria le commandant... un boiteux !

—C'est pas ça qui empêche de tirer un coup de fusil.

—Ton nom ?

—Simon Martin, mais rapport à ma jambe on m'appelle Bancroche.

—Tu reconnais avoir tué un de nos soldats ?

—Oui.

—Tu sais qu'on va te fusiller ?

—Je le sais.

L'officier fixa Bancroche, ne pouvant s'empêcher, lui, d'admirer cette brave simple et calme ; la foule écoutait, haletante, étonnée que ce fût Bancroche, connu si paisible, qui eut fait le coup, mais soulagée à la pensée que le village ne serait pas brûlé.

—Huit hommes... derrière l'église ! commanda l'officier.

On ne comprit pas ses paroles, mais on comprit son ton sec et rude.

V

En ce moment, Mariette, affolée, fendit la foule et se précipita vers le chef.

—Arrêtez !... il ment !... Ce n'est pas lui !

—Que voulez-vous ?

—Je vous dis que ce n'est pas lui !... Non !... non !... C'est impossible !...

—Allons... Au large, la belle !... Emmenez l'homme et faites vite !

Mariette échappa aux bras des soldats qui essayaient de la retenir et se jeta aux genoux de l'officier.

—Monsieur... je vous en prie... ne le tuez pas !... Je vous dirai !... Je vous en supplie !... Il est innocent... Ne le tuez pas !... Ce n'est pas lui !...

—Ah ! ça, dit l'officier, qu'est-ce que ça vous fait ? est-ce votre mari, votre frère, votre parent ?

—C'est... Au nom du bon Dieu, ne le tuez pas !... Je l'aime !

L'officier éclata de rire.

—Alors, tuez-moi avec lui ! cria Mariette.

—Vous n'avez rien fait pour cela.

Mariette se releva d'un bond.

Face à face avec le commandant, elle lui cracha au visage.

Les soldats poussèrent un cri de rage.

—Emmenez la femme aussi !... hurla l'officier.

—Allons mourir ensemble ! dit Mariette en se plaçant elle-même près du boiteux... Viens, Bancroche... Je t'aime !

On les fusilla derrière l'église

Les soldats firent un grand trou dans le cimetière et les y jetèrent ensemble, mariés dans la mort.

Le village de St-Georges n'a pas été brûlé.

N.-S. DE FORGE.

—:O:—

Il faut user de son habileté selon les gens auxquels on a affaire. Il y en a qui veulent être saisis d'un bon coup de feu, comme un rôti, d'autres qui veulent être cuits au bain-marie.

Ph. GERFAUX.

L'amitié est une chose si rare que n'eût-elle duré qu'un jour, on doit en respecter jusqu'au souvenir. Insulter à ses affections éteintes, c'est faire le procès à son propre cœur.

A. DARIMON.

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien, de l'homme qui trouve tout mal, et encore plus de l'homme qui est indifférent à tout.

LAVATER.

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours Bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous, ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1) nous adresserons LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois,) tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

- "**PERE et FILS,**" par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.
- "**L'AMOUR VAINQUEUR,**" par JULES DE GASTYNE, grand roman moderne passionnel.
- "**CHARGE D'AME,**" par JEANNE MAIRET, superbe roman moderne, imprimé sur beau papier, un ornement pour la bibliothèque.
- "**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETRE,**" grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.
- "**L'ENFANT MYSTERIEUX,**" (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par DR V. EUGÈNE DICK.
- "**LE TRESOR DU CAPITAINE,**" par FORTUNE DE BOIS-GOBEY, magnifique roman à sensation (entièrement nouveau).

Coupez cette feuille en suivant le Pointillé.

JUIN 1897 **COUPON.** A

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .
Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Pour prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

LIVRES A 10 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Préfète.
- 3 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Remords d'un Faussaire.
- 6 Réves Dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le coureur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur.
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse.
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigrisse des Palmiers.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 42.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

25, Rue ST-GABRIEL,

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés Nos.....

LIVRES A 15 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Le roi des voleurs.
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 8 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 10 ans de torture.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 L'affaire Demers.
- 9 Plaidoyer Desmarais.
- 10 Le péché de Madeleine.
- 11 Une rencontre.
- 12 Le million du père Raclot.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs du No. 42.

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

25, Rue ST-GABRIEL

MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom.....

Adresse.....

Ouvrages désirés Nos.....

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

Coupon d'abonnement

MM. LEPROHON & LEPROHON,

25, rue Saint-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commençant avec le numéro du mois..... 189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

C'EST EXTRAORDINAIRE
CE SUPERBE SET DE SALON

Monture Noyer Noir ou Chene Solide

bien rembourré et recouvert en Tapestry Satin

VALANT \$35.00 POUR \$22.00



Nous avons en mains le plus immense assortiment de meubles de goût, dans tous les genres, à des prix qui défient toute compétition.

VENEZ LES VOIR VOUS JUGEREZ PAR VOUS-MEMES

N. G. VALIQUETTE,
15 75 Ste-Catherine, MONTREAL.



UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513

.....TELEPHONE BELL 6513

VIENT DE PARAITRE

Le Superbe Feuilleton du Celebre Auteur

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

LE TRESOR DU CAPITAINE

Récit mouvementé des recherches faites par un homme juste et bon pour retrouver l'héritière des millions de son ami, un ancien capitaine, soupçonné d'avoir été corsaire dans son temps. Les personnages sont rigoureusement vrais. Tour à tour des scènes pathétiques, sérieuses ou gaies se déroulent devant le lecteur qui devient de plus en plus intéressé à mesure qu'il avance dans sa lecture.

UN FORT VOLUME DE 240 PAGES

En Vente Chez Tous les Libraires pour la Modique Somme de **25c**

ET CHEZ LES ÉDITEURS

LEPROHON & LEPROHON

REÇU LE

Libraires, 25 Rue St-Gabriel, Montreal, Canada.

Qui envoient franco à toute adresse sur réception du prix indiqué.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC

20. AOÛT 1976